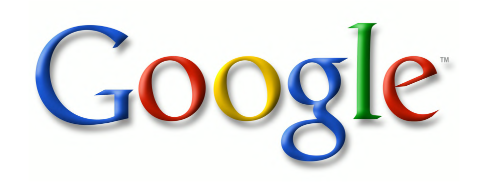





SE TAIRE ET FAIRE




SE TAIRE ET FAIRE



VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
RUE RACINE, 4, PLACE DE L'ODÉON.

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR H. TERNAUX-COMPANS.



RECUEIL

DE PIÈCES RELATIVES A LA CONQUÊTE DU MEXIQUE.

INÉDIT.



Paris.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

M. DCCC XXXVIII.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
RUE RACINE, 4, PLACE DE L'ODÉON.

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

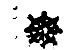
ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR H. TERNAUX-COMPANS.



RECUEIL

DE PIÈCES RELATIVES A LA CONQUÊTE DU MEXIQUE.

INÉDIT.



Paris.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

M. DCCC XXXVIII.

RECUEIL

DE PIÈCES RELATIVES

A LA

CONQUÊTE DU MEXIQUE.

PRÉFACE.

Le Yucatan fut découvert en 1517, par Francisco Hernandez de Cordova, et par le pilote Juan Alaminos, natif de Palos, qui avait accompagné Colomb dans son quatrième

voyage, quand il reconnut l'île de Guanaja. Hernando de Cordova longea pendant quelque temps la côte du Yucatan, et perdit beaucoup de monde dans diverses rencontres avec les naturels. Il fut ensuite jeté par la tempête sur les plages de la Floride, et revint de là à Cuba, où il mourut dix jours après son arrivée.

Diégo Vélasquez choisit pour commander la nouvelle expédition qu'il voulait envoyer vers l'Ouest Juan de Grijalva qui était comme lui natif de Cuellar. Cet officier s'était déjà distingué dans plusieurs expéditions contre les Indiens de Cuba. Vélasquez l'aimait beaucoup, et le traitait comme son parent quoiqu'il ne le fût pas. Il était, dit Las-Casas, d'un caractère si humble et si soumis, qu'il n'au-

rait pour rien au monde dévié des instructions qu'on lui avait données, au risque de s'exposer aux plus grands dangers. *J'ai été très-lié avec lui, et je l'ai toujours connu très-obéissant à ses supérieurs*, ajoute cet écrivain, *c'est pourquoi il se refusa toujours aux instances de ceux qui l'engageaient à coloniser parce que ses instructions ne l'autorisaient qu'à commercer* (Hist. de Indias, lib. III, cap. 112). Vélasquez, mécontent de ce que malgré ses ordres il n'avait pas fondé des établissements dans un pays aussi riche, le reçut fort mal et lui refusa le commandement de la nouvelle expédition, qu'il donna à Fernand Cortès, qui ne tarda pas par son insubordination à lui faire regretter Grijalva.

Celui-ci, après avoir fait partie de l'expédi-

tion de Garay, était en 1523 à Saint-Domingue, où je l'ai connu vivant dans la misère. Il alla depuis rejoindre en terre ferme Pedrarias Davila, et fut envoyé par lui au Nicaragua, où il fut tué ainsi que beaucoup d'autres Espagnols dans une révolte des Indiens de la vallée de Ulanchos (Las-Casas, lib. III, cap. 114; et Herrera, décade III, lib. IX, cap. 10).

Cette relation fut publiée en italien à Venise en 1522, comme on le verra page 46 de ce volume. J'y ai joint dix-neuf autres pièces relatives à l'histoire du Mexique, inédites pour la plupart; et qui m'ont semblé devoir jeter un grand jour sur l'époque si intéressante de la conquête. La plupart proviennent des archives de Simancas; d'ailleurs j'ai eu soin

d'indiquer la source d'où elles me sont parvenues, et d'éclaircir autant que possible par des notes les passages obscurs.

ITINÉRAIRE

DU VOYAGE

DE LA FLOTTE DU ROI CATHOLIQUE

À

L'ILE DE YUCATAN

DANS L'INDE.

Fait en l'an 1518, sous les ordres du capitaine général Juan de Grijalva,

Rédigé et dédié à S. A. (1), par le chapelain en chef (2) de ladite flotte.

SAMEDI, 1er du mois de mars de l'année 1518 (3), le commandant de ladite flotte partit de l'île Fernandina (Cuba). Le lundi sui-

(1) Don Diégo Colomb, amiral et vice-roi des Indes.

(2) Il se nommait Juan Diaz suivant Bernal (Hist. de la conquête, cap. VIII) ainsi qu'Herrera (décad. 2, liv. 3, cap. I). Bernal Diaz accompagna Cortès dans la conquête (voy. *ibid.* cap. II).

(3) Herrera (decad. 2, lib. 3, cap. I) dit que Grijalva quitta

vant, c est-à-dire le 4 de mars, nous vîmes sur un promontoire une maison blanche, quelques autres qui étaient couvertes de paille, et un petit lac formé par l'eau de la mer qui pénétrait dans les terres. Comme c'était le jour de Sainte-Croix, nous en donnâmes le nom à cette terre. Toute la côte était couverte d'écueils et de bas-fonds; nous nous dirigeâmes sur le rivage opposé, où nous distinguâmes la maison plus facilement. Elle était en forme de petite tour, paraissait avoir une canne de longueur, c'est-à-dire huit palmes, et était de la hauteur d'un homme. La flotte jeta l'ancre à six milles environ de la côte. Deux petites barques que l'on appelle canots s'approchèrent de nous; elles étaient montées chacune par trois Indiens qui les manœu-

Santiago de Cuba le 8 avril 1518. Bernal Diaz del Castillo (cap. XIV) et Cogolludo (Hist. de Yucatan, lib. 1, cap. III), prétendent qu'il partit le 5 avril de Matanzas, et Oviedo (lib. 17, cap. IX), écrit qu'il appareilla de Santiago le 25 janvier 1518, qu'il entra dans le port de Matanzas d'où il repartit le 10 avril, ce qui paraît les mettre d'accord quant au point de départ.

vraient. Ils vinrent jusqu'à une portée de canon des vaisseaux sans vouloir s'avancer davantage. Nous ne pûmes leur parler ni rien apprendre sur eux, si non, que le lendemain matin, le cacique (1), c'est-à-dire le chef de cet endroit viendrait à bord de nos vaisseaux. Le lendemain matin, nous mîmes à la voile pour reconnaître un cap que nous voyions de loin. Le pilote nous dit que c'était l'île de Yucatan. Entre cette pointe et celle de *Cucuniel* (2) où nous étions, nous trouvâmes un golfe dans lequel nous entrâmes, et nous parvînmes près du rivage de l'île de Cuzamil que nous côtoyâmes. Outre la tour que nous avions aperçue la première fois, nous en découvrîmes quatorze autres de la même forme.

(1) Les indigènes donnaient à leurs chefs le nom de *calachuni* (Oviedo, lib. 17, cap. X). Cacique est un mot de la langue de l'île espagnole.

(2) Le véritable nom de cette île est Cuzamil, ce qui veut dire l'île des hirondelles (Cogolludo, lib. 1, cap. III), c'était le principal sanctuaire du Yucatan; on y venait de tous les points du pays par une chaussée qui la traversait entièrement, et dont il reste encore aujourd'hui beaucoup de vestiges (*ibid*, lib. 1, cap. VI).

Avant de quitter la première, les deux canots d'Indiens, dont nous avons parlé revinrent. Le chef du village était dans une de ces embarcations; il monta à bord du vaisseau amiral, nous parla au moyen d'un interprète et pria le commandant de venir dans son village, disant qu'il lui ferait beaucoup d'honneur. Les nôtres lui demandèrent des nouvelles des chrétiens que Francisco Fernandez avait laissés dans l'île de Yucatan; cet homme répondit que l'un d'eux était mort et que l'autre vivait encore. Le commandant lui fit présent de chemises espagnoles et d'autres objets, et ces Indiens se retirèrent chez eux.

Nous partîmes en suivant la côte pour retrouver le chrétien dont on nous avait parlé, et qui était resté dans ce pays avec son camarade pour recueillir des informations sur la nature de l'île et sur ses produits. Nous naviguions à un jet de pierre du rivage, car la mer est très-profonde sur les bords, le pays paraissait fort agréable; nous comptâmes, à

partir de cette pointe, quatorze tours de la forme que nous avons indiquée. Au moment où le soleil allait se coucher, nous vîmes une grande tour blanche qui paraissait être très-élevée, nous nous en approchâmes et nous aperçûmes auprès une multitude d'Indiens, hommes et femmes, qui nous regardaient, et qui restèrent dans cet endroit jusqu'à ce que la flotte fût arrêtée à une portée de mousquet de la tour. Les Indiens qui sont très-nombreux dans cette île faisaient un grand bruit avec des tambours.

Le jeudi, 6 du mois de mai, le commandant ordonna à cent hommes de s'armer. Ils s'embarquèrent dans les chaloupes et descendirent à terre. Ils étaient accompagnés par un prêtre; ils s'attendaient à être attaqués par un grand nombre d'Indiens. S'étant préparés à la défense, ils se rangèrent en bon ordre et parvinrent à la tour où ils ne trouvèrent personne, et dans tous les environs on n'aperçut pas un seul homme. Le commandant monta

sur la tour avec le porte-étendard, l'enseigne déployée. Il planta cet étendard sur une des façades de la tour, dans l'endroit qui convenait au service du roi catholique. Il prit possession au nom de son altesse, en présence de témoins, et rédigea un acte en foi et témoignage de ladite prise de possession. On montait à cette tour par dix-huit degrés ; la base était toute massive; elle avait cent quatre-vingts pieds de circonférence (1). Au sommet s'élevait une petite tour de la hauteur de deux hommes placés l'un au-dessus de l'autre; il y avait en dedans des figures, des ossements, des *cenise* (2) d'idoles qu'ils adoraient. D'après ces

(1) Voici comment Oviedo décrit cet édifice: « Ils débarquèrent au pied de la tour bâtie sur le rivage, c'était un monument en pierre, bien construit; de dix-huit pieds de tour; on y montait par dix huit marches; au-dessus de ces dix-huit marches, il y avait un autre escalier qui conduisait jusqu'au haut, tout le reste de la tour paraissait massif: dans la partie supérieure, et en dehors était un escalier en escargot et au sommet une plate-forme qui pouvait contenir beaucoup de monde (lib. 17, cap. X).

(2) Lisez *cemises*, c'est le nom que l'on donne aux idoles des Indiens des îles (*voy.* Oviedo, lib. 17, cap. XII).

indices on croit qu'ils sont idolâtres. Pendant que le commandant était au sommet de la tour avec beaucoup des nôtres, un Indien, suivi de trois autres, qui gardaient les portes, mit dans l'intérieur un vase avec des parfums très-odoriférants qui paraissaient du *storax*. Cet Indien était âgé; il avait les doigts des pieds coupés; il fit brûler beaucoup de parfums devant les idoles qui étaient dans la tour, et chanta à haute voix un chant qui était toujours sur le même ton. Nous crûmes comprendre qu'il invoquait ses idoles. Les Indiens donnèrent à notre commandant et à plusieurs de nos compagnons des roseaux longs de deux palmes, et qui répandaient une excellente odeur quand on les brûlait. On se rangea en ordre dans cette tour et l'on y dit la messe. Aussitôt après, le commandant fit lire des ordonnances qui avaient rapport au service de son altesse. Le même Indien que l'on crut être le prêtre des idoles arriva, suivi de huit naturels; ils portaient des poules, du miel,



des racines dont ils font le pain, et qu'ils nomment maïs. Le commandant leur dit qu'il ne voulait que de l'or, que ces gens appellent dans leur langue *taquin*. Il fit signe de leur donner en échange des marchandises (1) qu'il avait apportées pour cela. Ces Indiens emmenèrent notre commandant avec dix ou douze Espagnols, et leur donnèrent à manger dans une salle construite en pierres très-rapprochées les unes des autres, et couverte en paille. Devant cette salle, il y avait un puits ou tout le monde but. Vers neuf heures du matin, c'est-à-dire environ à quinze heures d'Italie, on ne vit plus dans cet endroit aucun Indien; ils nous laissèrent donc seuls, et nous entrâmes dans le village dont toutes les maisons étaient bâties en

(1) La principale marchandise dont les Espagnols s'étaient pourvus pour faire des échanges, était du vin de Guadalcanar, parce qu'on avait remarqué, dans la première expédition, que les Indiens l'aimaient beaucoup; c'est dans tous ces parages le meilleur objet d'échange qu'on puisse leur offrir; ils en boivent jusqu'à ce qu'ils tombent morts ivres (Oviedo, lib. 17, cap. IX).



pierres. On en voyait entre autres cinq fort bien faites et dominées par des tourelles. La base de ces édifices est très-large et massive; la construction est très-petite dans le haut; ils paraissent être bâtis depuis longtemps, mais il y en a aussi de modernes.

Ce village ou bourg était pavé en pierres concaves; les rues élevées sur les côtes descendaient en pente dans le milieu qui était pavé entièrement de grandes pierres. Les côtés étaient occupés par les maisons des habitants. Elles sont construites en pierres depuis les fondations jusqu'à la moitié de la hauteur des murailles et couvertes en paille. A en juger par les édifices et les maisons, ces Indiens paraissent être très-ingénieux; et si l'on n'avait pas vu plusieurs constructions récentes, on aurait pensé que ces bâtiments étaient l'ouvrage des Espagnols. Cette île me semble très-belle. Dix milles avant d'y arriver, on sentait des odeurs si suaves que c'était merveilleux. Outre cela, on y trouve beaucoup

de vivres, c'est-à-dire d'*alochari* (1), de cire et de miel. Les *alochari* sont comme ceux d'Espagne, mais plus petits. On dit que cette île ne possède pas autre chose. Nous pénétrâmes, au nombre de dix hommes, à trois ou quatre milles dans l'intérieur; nous y vîmes des édifices et des habitations séparées les unes des autres et très-bien construites. On trouve dans ce pays des arbres nommés *sarales* (2), dont les abeilles se nourrissent; on y voit aussi des lièvres et des lapins. Les Indiens disent qu'il y a des porcs et des cerfs, et beaucoup d'autres animaux sauvages aussi bien dans cette île de Cuzamil, que l'on appelle aujourd'hui de Sainte-Croix, que dans l'île de Yucatan où nous allâmes le lendemain.

Vendredi, le 7 du mois de mars, on parvient à l'île de Yucatan.

(1) Oviedo qui paraît avoir beaucoup profité de cette relation pour la composition du livre 17, de son Histoire générale des Indes, traduit presque littéralement ce passage, et rend le mot alochari par *liebre* (*lièvre*).

(2) L'auteur veut peut-être parler ici des *cerales* ou arbres à cire.

Ce jour-là, nous partîmes de l'île nommée de Sainte-Croix et nous nous rendîmes à celle de Yucatan, qui en est éloignée de quinze milles. Quand nous fûmes près de la côte, nous vîmes trois grands villages éloignés de deux milles environ l'un de l'autre. Ils contenaient un grand nombre de maisons de pierres, des tours très-élevées, et beaucoup d'habitations couvertes en paille. Nous serions entrés dans le village, si le commandant l'avait voulu permettre, mais il s'y opposa. Nous courûmes la côte jour et nuit, et, le lendemain, vers le coucher du soleil, nous aperçûmes un bourg ou village si grand, que Séville n'aurait pas paru plus considérable ni meilleure : on y voyait une très-grande tour; il y avait sur le rivage une foule d'Indiens qui portaient deux étendards qu'ils élevaient et qu'ils abaissaient pour nous faire signe d'aller les trouver : le commandant ne le voulut pas. Le même jour, nous arrivâmes à une plage près de laquelle était une tour, la plus haute que

nous eussions vue : on y remarquait un bourg ou village très-considérable; le pays était arrosé par beaucoup de rivières; *nous découvrîmes une baie où aurait pu entrer une flotte. Elle était environnée d'habitations en bois construites par des pêcheurs ; le commandant alla y débarquer* (1). Il nous fut tout à fait impossible de suivre la côte et d'avancer davantage; nous remîmes à la voile, et nous revînmes par où nous étions entrés.

Le dimanche suivant.

Ce jour-là, nous côtoyâmes jusqu'à ce que nous eussions aperçu une autre fois l'île de Sainte-Croix, où nous allâmes débarquer dans le même bourg ou village où nous avions déjà été, car nous avions besoin d'eau.

Quand nous fûmes à terre, nous ne vîmes personne; nous fîmes aiguade à un puits; n'ayant pas trouvé d'eau de rivière, nous fîmes provision d'une grande quantité de

(1) *Apparse una bocca de una caravana circundata de legniame facta per piscatori dove dismoto in terra el capitaneo* (sic).

managi : ce sont des fruits gros comme des melons, et qui ont le même. goût. Nous prîmes aussi des *ages*, racines dont la saveur est semblable à celle des panais, et des *ungeas*, qui sont des animaux que l'on appelle en Italie *schirati* (1). Nous restâmes dans cet endroit jusqu'au mardi, et nous retournâmes à l'île de Yucatan en prenant la direction du nord. Nous suivîmes la côte, et nous trouvâmes, sur une pointe de terre, une très-belle tour que l'on nous dit être habitée par des femmes qui vivent sans hommes; on pense qu'elles descendent des amazones. On voyait une autre tour près de là, et l'on crut remarquer des villages. Le capitaine ne nous laissa pas débarquer. On apercevait du monde sur le rivage, et beaucoup de femmes s'approcher les unes des autres. Nous allâmes à la recherche du cacique Lazaro, qui avait fait une réception honorable à Francisco Fernandez,

(1) Ce mot n'est pas italien; j'ignore ce que l'auteur veut dire.

qui le premier avait découvert cette île. Il était entré dans le village qu'habite le cacique ; au milieu coule un fleuve nommé le fleuve des Lézards (rio de los Lagartos). Comme nous avions très-grand besoin d'eau, le commandant nous ordonna de débarquer et de voir s'il y en avait près de la côte. On n'en trouva pas, mais on reconnut le pays. Nous crûmes que nous n'étions pas éloignés du village du cacique. Nous suivîmes le rivage et nous parvînmes où il résidait. Nous jetâmes l'ancre à deux milles loin de terre, près d'une tour construite dans la mer, à un mille du village où demeurait le cacique. Le commandant ordonna à cent hommes de prendre les armes, pour le débarquement, c'est-à-dire cinq pièces d'artillerie et des arquebuses.

Le lendemain matin, et même toute la nuit, nous entendîmes un grand bruit de tambours qui venait de la terre, ainsi que de grands cris jetés par les habitants qui veillaient, faisaient sentinelle et se tenaient bien

sur leurs gardes. Nous débarquâmes avant la pointe du jour; nous allâmes nous placer près de la tour; on y monta l'artillerie, et toute la troupe resta au pied. Les espions des Indiens étaient dans les environs qui nous observaient; les chaloupes du navire retournèrent pour prendre le reste des troupes, c'est-à-dire cent autres hommes qui étaient restés à bord. Le jour étant venu, un corps d'Indiens se présenta. Le commandant ordonna de faire silence, et il donna l'ordre à l'interprète de dire aux naturels qu'il ne voulait pas leur faire la guerre, qu'il avait seulement l'intention de prendre de l'eau et du bois et de se retirer aussitôt. Les parlementaires qui étaient venus retournèrent bientôt sur leurs pas. Nous crûmes que l'interprète nous trompait, car il était naturel de cette île, et de ce village même. En effet, voyant que nous nous tenions sur nos gardes, et qu'il ne pouvait pas s'en aller, il se mit à pleurer, ce qui nous fit soupçonner quelque mauvaise intention.

Enfin, nous fûmes forcés de nous avancer davantage, en bon ordre, vers une autre tour qui était plus dans l'intérieur. Les Indiens nous dirent de ne pas pousser plus avant et d'aller prendre de l'eau à un rocher que nous avions laissé en arrière; mais il y en avait trop peu pour que cela fût possible, et nous continuâmes notre marche dans la direction du village. Les Indiens nous barraient le passage autant qu'ils pouvaient; c'est ainsi que nous avançâmes jusqu'à un puits où Francisco Fernandez avait fait aiguade lors du premier voyage. Les Indiens apportèrent à notre commandant une poule bouillie et beaucoup d'autres qui étaient crues. Celui-ci leur demanda s'ils avaient de l'or à échanger contre d'autres marchandises. Ils nous apportèrent un masque de bois doré, deux autres pièces semblables à des plaques d'or de peu de valeur et nous dirent de nous en aller, qu'ils ne voulaient pas que nous prissions de l'eau. Le même soir, ces Indiens vinrent se ré-

galer avec nous; ils nous apportèrent du maïs et quelques petits pains faits avec cette graine: cependant ils insistaient toujours pour que nous partissions. Ils firent une garde active pendant toute la nuit. Le lendemain, ils sortirent et se rangèrent en trois corps; ils avaient une quantité de flèches et d'arcs; ils étaient habillés de diverses couleurs, et un grand nombre étaient prêts à combattre. Le frère et le fils du cacique vinrent nous dire de nous retirer; l'interprète leur répondit que l'on partirait le lendemain de très-bonne heure; que nous ne voulions pas leur faire la guerre, et nous restâmes. Le soir, les Indiens vinrent de nouveau pour voir notre armée; tous nos gens étaient au désespoir de ce que le commandant ne voulait pas nous permettre d'attaquer les Indiens. Ceux-ci firent encore une très-bonne garde pendant toute la nuit. Le lendemain matin, ils se rangèrent en bataille; ils nous envoyèrent dire de nouveau de quitter le pays. Leurs envoyés placèrent

au milieu du camp un vase dans lequel étaient des parfums, et ils nous signifièrent de partir avant qu'ils ne fussent consumés. Ils commencèrent à tirer une nuée de flèches; mais le commandant donna l'ordre à l'artillerie de faire feu. Trois Indiens furent tués; nos gens poursuivirent le plus grand nombre qui s'était enfui vers le village; nous brûlâmes trois maisons en paille, et les arquebusiers tuèrent des naturels qui y entraient. Ce qui fut très-malheureux, c'est que plusieurs des nôtres poursuivirent les fuyards tandis qu'un certain nombre resta avec notre commandant, cela fut cause que quarante chrétiens furent blessés et que nous eûmes un homme de tué. Il est certain que, sans l'artillerie, ces Indiens étaient si déterminés, qu'ils nous auraient mis dans une position bien difficile. Nous regagnâmes nos quartiers; on pansa les blessés et nous ne revîmes plus un seul Indien. Cependant quand le soir fut arrivé, il en vint un qui porta un autre

masque d'or. Il dit que les Indiens désiraient la paix, mais nous priâmes tous le commandant de nous laisser venger la mort du chrétien : il ne le voulut pas, et nous fit rembarquer la nuit même. Quand nous fûmes à bord nous ne vîmes plus qu'un seul Indien qui était venu nous voir avant la bataille. Il nous dit qu'il était esclave du cacique ; il indiqua par signes une grande étendue circulaire où il prétendait qu'il y avait beaucoup d'îles, des caravelles et des hommes de notre espèce, excepté qu'ils avaient de grandes oreilles et qu'ils se servaient d'épées et de boucliers. Il nous parla aussi d'autres provinces, et dit au commandant qu'il voulait venir avec nous, mais celui-ci n'y consentit pas, ce qui nous mécontenta tous. La contrée que nous côtoyâmes jusqu'au 29 mars, où nous quittâmes le pays du cacique Lazaro, était très-basse, l'apparence ne m'en plût pas du tout ; l'île de Cuzamil, que l'on appelle Sainte-Croix, me semble bien meilleure. De

là nous nous rendîmes à Champoton, où Francisco Fernandez avait laissé du monde qu'on lui avait tué. Il peut y avoir trente-six milles environ, depuis le pays de l'autre cacique. Nous remarquâmes dans cette contrée beaucoup de montagnes; nous vîmes un grand nombre de barques indiennes, avec lesquelles les naturels avaient l'intention de nous attaquer. Quand ils furent prêts d'un bâtiment, on leur tira deux coups de canon qui leur firent tant de peur qu'ils prirent la fuite. Nous aperçûmes de nos bâtiments des maisons en pierre, et une tour blanche construites sur le rivage. Le commandant ne nous permit pas d'y débarquer.

Le dernier jour de mai, nous découvrîmes enfin un très-bon port auquel nous donnâmes le nom de port Désiré, car nous n'en avions pas trouvé jusqu'alors. On jeta l'ancre et tout le monde débarqua. On fit des cabanes de branchages et des trous en terre d'où l'on retira de très-bonne eau. Nous réparâmes un

bâtiment auquel nous donnâmes carène ; nous restâmes douze jours dans ce port, car il est très-agréable ; on y pêche beaucoup de poisson d'une seule espèce et que l'on nomme *zurello* (1) : il est excellent. Nous y vîmes des lapins, des lièvres et des cerfs. Ce port est formé par un bras de mer où naviguent des barques indiennes, d'après ce que nous dirent trois naturels que prirent dans cet endroit les gens de Diego Velasquez. Ces barques se rendent de l'île à la terre ferme de l'Inde pour y faire des échanges, c'est du moins ce qu'ils affirmèrent (2). Les pilotes dé-

(1) Probablement *jurel*, mot espagnol, qui signifie un poisson de mer semblable au gardon.

(2) Il paraît, en effet, que les habitants du Yucatan commerçaient assez loin par mer. Quand Christophe Colomb, dans son quatrième voyage, en 1502, visita l'île de Guanaja qu'il nomma l'île des pins, à douze lieues du cap Honduras, il vit arriver un canot indien qui était aussi long qu'une galère et qui avait huit pieds de large. Au milieu était une tente en nattes de feuilles de palmier, que l'on nomme pétates à la Nouvelle-Espagne, sous laquelle ils avaient placé leurs femmes, leurs enfants et leurs marchandises, qui consistaient en étoffes de coton brodées de diverses couleurs, en chemises sans manches et en almaizares ou écharpes qui

clarèrent que dans cet endroit l'île de Yucatan se séparait de l'île *Riecha* nommée *Valor*, que nous découvrîmes. Nous prîmes de l'eau et du bois; nous appareillâmes et nous allâmes découvrir un autre pays que l'on nomme Mulua. Nous en achevâmes la reconnaissance et nous nous remîmes en route le premier jour du mois de juillet. La flotte suivait la côte; à six milles environ du rivage, nous vîmes un grand fleuve dont l'eau douce entrait jusqu'à six milles dans la mer. Le courant était si fort que nous ne pûmes le remonter; nous le désignâmes sous le nom de

servent aux hommes à cacher leurs parties naturelles, travaillés de la même manière. Ils avaient aussi des épées de bois dont le tranchant était fait avec des cailloux aiguisés, attachés avec du fil et de la poix; des haches, des plaques et des grelots de cuivre; des creusets pour fondre le cuivre, et des amandes de cacao qui servent de monnaie au Yucatan et à la Nouvelle-Espagne. Leurs vivres consistaient en pain de maïs, en racines, et en vin de maïs qui ressemble à la bière.

Colomb les fit venir à son bord, et leur demanda d'où ils venaient, et ils répondirent de l'Orient, etc., etc... L'amiral écrivit aux rois catholiques tout ce que je viens de rapporter, et je possède une copie de sa lettre (Las Casas. *Historia de Indias*, lib. 2, cap. XXI).

fleuve de *Grijalva*. Nous fûmes suivis par plus de deux mille Indiens qui nous faisaient des signes menaçants. A peine étions-nous arrivés dans ce port, qu'un chien se jeta à l'eau; les Indiens l'ayant aperçu crurent que nous l'avions jeté exprès. Ils le poursuivirent jusqu'à ce qu'ils l'eussent tué, et ils nous lancèrent un grand nombre de flèches. Nous tirâmes un coup de canon qui tua un Indien, et le lendemain plus de cent canots vinrent de l'autre rivage en se portant sur nous. Ils étaient montés par environ trois mille Indiens. Une de ces embarcations nous demanda ce que nous voulions; l'interprète répondit que nous cherchions de l'or, que s'ils voulaient nous en apporter nous leur donnerions en échange beaucoup d'autres marchandises. Les nôtres offrirent aux Indiens de ce canot des vases et différents ustensiles que nous avions à bord, afin de gagner leur amitié, car c'étaient des hommes qui paraissaient distingués. Un des naturels que l'on avait pris sur un

canot dans le port Désiré, fut reconnu par plusieurs autres qui étaient venus le voir; ils apportèrent de l'or, et le donnèrent au commandant. Le lendemain matin, le cacique vint nous voir dans un canot; il pria notre chef d'entrer dans son embarcation, celui-ci le fit, et le cacique dit à un des Indiens qui l'accompagnaient, d'habiller le commandant. Cet homme obéit et lui mit un justaucorps en or, des brassards, de hauts brodequins qui montaient jusqu'au milieu de la jambe et d'autres ornements de même métal; il lui posa sur la tête une couronne d'or composée de feuilles très-minces. Le commandant ordonna d'habiller aussi le cacique; on lui passa un .... en velours vert, des chausses rouges, un justaucorps, des souliers fins et un bonnet de velours. Le cacique demanda ensuite au commandant de lui donner l'Indien qu'il avait avec lui, mais il n'y voulut pas consentir; il lui proposa même de le garder jusqu'au lendemain, qu'il lui porte-

rait une rançon en or, ce qui ne fut pas accepté. Ce fleuve vient de certaines montagnes très-élevées. Le pays paraît le meilleur que le soleil éclaire. *S'il y a des habitations, elles doivent être réunies en villages ou en villes très-importantes* (1). On le nomme la province Protontà. Les habitants sont très-propres, ils ont beaucoup d'arcs et de flèches, et se servent d'épées et de boucliers. On apporta au capitaine des petites chaudières en or, des anneaux et des bracelets du même métal. Nous voulions tous entrer dans le pays de ce cacique, espérant y trouver plus de mille pésos d'or, mais le commandant ne le permit pas. La flotte quitta ce pays et nous longeâmes la côte. Nous trouvâmes un fleuve ayant deux embouchures, d'où sortait de l'eau douce; on lui donna le nom de Saint-Barnabée parce que nous arrivâmes le jour de la fête de ce bienheureux. Le pays est très-élevé dans l'intérieur, on

(1) *Questa terra si se ha, et habitua piu fa bisogno ch'fia un vilagio o vero loco molto principal* (sic).

pensa qu'il y avait beaucoup d'or dans ce fleuve. En côtoyant, nous vîmes beaucoup de femmes, placées l'une devant l'autre sur le rivage, comme des signaux. Nous reconnûmes un village sur le bord de la mer. Un brigantin qui côtoyait aperçut beaucoup de naturels sur la côte; ils suivaient les vaisseaux, étaient armés d'arcs, de flèches et de boucliers, et tout brillants d'or. Les femmes portaient des bracelets, des clochettes et des colliers de même métal. Sur le bord de la mer, le sol est très-bas mais il est élevé dans l'intérieur et couvert de montagnes. Nous employâmes tout le jour à côtoyer pour trouver un passage, mais nous ne pûmes y parvenir.

Quand nous fûmes arrivés près des montagnes, nous nous approchâmes des premières terres ou de la pointe d'une petite île qui était environ à trois milles de là; on jeta l'ancre, et tout le monde débarqua. Nous donnâmes à cette île le nom d'île des Sacri-

fices : elle est petite et peut avoir dix milles de tour. Nous vîmes quelques édifices très-élevés construits en chaux, une partie d'édifice bâti de même et un arc antique *entouré d'autres constructions* (1), dont les fondements s'élevaient à la hauteur de deux hommes sur deux pieds de large; la longueur était considérable. Il y avait un autre monument semblable à une tour ronde, de quinze pas de large; au sommet était un bloc de marbre de l'espèce de ceux que l'on trouve en Castille, surmonté d'un animal semblable à un lion, sculpté en marbre. On avait pratiqué dans la tête, un trou dans lequel on mettait des parfums. Ce lion avait la langue hors de la bouche. On voyait auprès un vase en pierre, dans lequel était du sang qui semblait être là depuis huit jours, et deux pieux de la hauteur d'un homme. Au milieu étaient quelques étoffes bordées en

(1) *Ch' sta è Merida et altri edificii* (sic).

soie(1), dans le goût des Maures, et que l'on appelle *almaizares* (2). De l'autre côté était une idole qui avait une plume sur la tête, et le visage tourné du côté de la pierre dont nous venons de parler (3). En arrière de cette idole s'élevait un amas de grandes pierres; entre les pieux et derrière l'idole, il y avait deux jeunes Indiens morts, enveloppés dans une couverture peinte. Au delà des étoffes, on voyait deux autres Indiens, morts depuis trois jours environ. Il paraît que l'un des deux premiers était mort depuis vingt jours; il y avait près de ces Indiens et de l'idole, un grand nombre de têtes, d'ossements humains, beaucoup de fagots de pin et quelques grandes pierres sur lesquelles on tuait les Indiens. Un figuier et

(1) *De seda* pour *di seta* sans contredit, ce qui paraît assez extraordinaire.

(2) Les Espagnols appellent *almaizares* des écharpes mauresques de gaze rayée, garnies de franges et qui servent à faire des turbans.

(3) Le temple qui se trouvait dans l'île des Sacrifices était celui de Rakalku, le dieu de la mort. Les prêtres portaient de longs manteaux noirs (Cogolludo, lib. 2, cap. IV).

un autre arbre fruitier que l'on appelle *zuara*, croissent dans le voisinage. Le commandant ayant observé ces monuments, voulut savoir des habitants s'ils servaient à des sacrifices; il envoya au vaisseau chercher un Indien qui était de cette province. Aussitôt que cet homme fut près de Grijalva, il tomba presque mort, croyant qu'on allait le tuer. Étant arrivé à la tour, le commandant lui demanda si l'on y faisait des sacrifices. On apprit que les Indiens tranchaient la tête aux victimes sur cette grande pierre; qu'ils déposaient le sang dans le vase, et qu'ils arrachaient le cœur de la victime pour l'offrir à l'idole, après avoir été brûlé; ensuite ils coupaient les mollets, les bras, les jambes pour les manger : voilà comme ils traitaient les prisonniers qu'ils faisaient à la guerre. Pendant que notre commandant s'entretenait ainsi avec l'Indien, un chrétien trouva en terre deux vases d'albâtre dignes d'être présentés à l'empereur; ils étaient remplis de pierres

moigna un attachement extraordinaire. Notre commandant leur dit que nous ne voulions que de l'or; ils nous répondirent qu'ils nous en donneraient le jour suivant. En effet, le lendemain ils en apportèrent qui était fondu en barres, et Grijalva leur dit d'en apporter beaucoup. Le surlendemain ils nous donnèrent un masque d'or très-beau, une petite statue en or (1), un petit masque du même métal, une couronne, des agnus (2), d'autres bijoux en or, des pierres de différentes couleurs et des vivres. Les nôtres leur demandèrent de l'or pour fondre; les Indiens leur enseignèrent où il y en avait. Ils leur dirent qu'ils le retiraient au pied de la montagne dans un endroit qu'ils connaissaient; ils en trouvaient aussi dans les fleuves

(1) Cette idole avait un chasse mouche à la main, des boucles d'oreilles, des cornes d'or et une très-belle turquoise sur le ventre; parmi les pierres précieuses était une émeraude qui valait deux mille ducats (Las Casas, lib. 3, cap. CXI).

(2) *Pater nostri*, sans doute ces plaques rondes, d'or ou de cuivre doré, que les indigènes nommaient *guanines* (Oviédo, lib. 17, cap. X).

qui en descendent ; ils prétendent qu'un Indien qui part de chez eux le matin, arrive à la montagne à midi, et que jusqu'au soir il en remplit un tuyau de roseau gros comme le doigt. Pour recueillir l'or, ils plongent dans l'eau, emplissent leurs mains de sable ; extrayent les paillettes d'or, et se les mettent dans la bouche. D'après ce rapport on pense qu'il y a dans cet endroit beaucoup d'or. Les Indiens fondent ce métal dans un petit vase (*casola*) partout où ils se trouvent. Ils construisent des soufflets avec des tuyaux de roseaux (*canaverè*), qui leur servent à allumer le feu, et nous le leur avons vu faire en notre présence. Le cacique amena à notre commandant un jeune homme de vingt-deux ans qu'il lui offrit en présent; mais celui-ci ne voulut pas l'accepter.

Ces naturels ont beaucoup de respect pour leur chef; et devant nous, lorsqu'ils ne s'en allaient pas assez vite de l'endroit où nous devions nous mettre à l'ombre, il leur don-

nait des coups de bâton. Notre commandant nous défendait d'échanger nos marchandises contre leurs manteaux ou couvertures, ce qui fut cause que les Indiens venaient nous trouver en cachette sans la moindre crainte. Un seul homme venait au milieu de dix chrétiens, et il nous apportait de l'or et de très-belles couvertures; nous les prenions et donnions l'or au commandant. Il y avait dans cet endroit un fleuve très-considérable près duquel nous établîmes nos quartiers. Les nôtres voyant la bonté du pays, voulaient absolument le coloniser, ce qui déplut beaucoup à notre chef. Il y perdit plus que nous, car il n'eut pas assez de bonheur pour le conquérir. Je suis d'avis que dans l'espace de six mois, on n'en aurait pu trouver aucun qui le valût. Il perdit plus de deux mille *castillans*, car il en aurait au moins rapporté cette somme. Un castillan vaut un ducat et quart. Nous quittâmes cet endroit, désespérés du refus du commandant. A notre départ, les Indiens

nous embrassaient et pleuraient parce que nous les quittions. Ils amenèrent au commandant une Indienne si bien habillée, qu'elle n'aurait pu être vêtue plus richement quand elle l'eût été de brocard. Nous croyons que ce pays est le plus riche et le plus abondant en pierres fines qui soit au monde; nous en emportâmes de plusieurs espèces. Il y en avait une, entre autres, que l'on donna à Diego Velasquez, qui, d'après la manière dont elle était travaillée, valait plus de deux mille castillans. Je ne saurais que dire sur ce pays. Ce que nous y vîmes est si extraordinaire, qu'à peine peut-on le croire. Nous fîmes voile de cet endroit dans l'intention de voir si l'île finissait au delà des montagnes; le courant était très-fort; nous nous dirigeâmes vers un village habité, bâti au pied des hauteurs dont nous venons de parler; nous le nommâmes *Almérie*, parce que le sol était couvert de buissons (1).

(1) Almarjo signifie en espagnol soude, et almarjal un endroit planté de soudes ou de bruyères.

Quatre canots sortirent de ce village et abordèrent le brigantin qui voyageait de conserve avec nous. Les Indiens dirent à ceux qui le montaient de continuer leur voyage, qu'ils étaient charmés de son arrivée; et cependant l'équipage du brigantin rapporta qu'ils avaient l'air de pleurer; mais comme le vaisseau et les autres bâtiments étaient plus au large, on ne put rien faire avec ces Indiens. Nous rejoignîmes la flotte, et, plus loin, nous trouvâmes d'autres naturels plus farouches. Aussitôt qu'ils virent les bâtiments, douze canots sortirent d'un grand village, qui, vu de la mer, ne semblait pas moins considérable que Séville. Les maisons et les tours étaient en pierres. Les Indiens vinrent au-devant de nous en droite ligne, armés d'arcs et de flèches dans l'intention de nous attaquer, croyant qu'ils étaient assez forts pour nous prendre; mais aussitôt qu'ils furent près des vaisseaux et qu'ils eurent vu qu'ils étaient si grands, ils rebroussèrent chemin et

commencèrent à nous tirer des flèches. Le commandant donna l'ordre de faire une décharge d'artillerie et de mousqueterie qui tua quatre Indiens, coula à fond un canot et mit en fuite tous les naturels. Nous voulions entrer dans leur village, mais notre chef s'y opposa.

Le soir du même jour, nous fûmes témoins d'un miracle bien extraordinaire : une étoile apparut au sommet des mâts des vaisseaux après le coucher du soleil, elle s'éloigna en lançant continuellement des feux, finit par s'arrêter au-dessus du village ou grand bourg, et il s'en échappa un rayon dans l'air qui se fit voir pendant plus de trois heures. Nous reconnûmes aussi d'autres signes bien certains qui nous firent comprendre que Dieu voulait, dans l'intérêt de la religion, que nous colonisassions ce pays. Après ce miracle, nous arrivâmes à la hauteur du village. Le courant était si rapide que les pilotes n'osèrent avancer; nous prîmes le parti de retourner,

et, comme le courant était toujours très-fort et le temps assez mauvais, le pilote en chef mit le cap en pleine mer. Peu de temps après avoir fait cette manœuvre, nous passâmes devant le bourg ou village de Saint-Jean, qui est celui où résidait le cacique Ovando. L'antène d'un bâtiment se brisa; ce qui fut cause que nous courûmes à l'aventure sur la mer et nous fîmes une voie d'eau. Pendant quinze jours, nous ne parcourûmes que cent vingt milles environ depuis le fleuve de Grijalva, où nous avions reconnu le pays. Nous découvrîmes un autre port nommé le port de Saint-Antoine; nous y entrâmes pour faire de l'eau pour la conserve, et pour réparer l'antène qui s'était rompue comme je l'ai dit. Nous y restâmes huit jours pendant lesquels nous prîmes l'eau dont nous avions besoin. Nous reconnûmes dans ce port un village que l'on apercevait de loin, le commandant ne nous permit pas d'y aller. Pendant une nuit,

huit bâtiments se séparèrent (1), furent jetés les uns contre les autres, et rompirent plusieurs parties de leurs agrès; cependant nous voulions rester dans cet endroit, mais le commandant refusa d'y consentir. En quittant ce port, le vaisseau amiral toucha sur le sable, un bordage fut rompu, et comme nous vîmes que nous allions être noyés, nous mîmes à la mer une chaloupe qui pouvait contenir trente hommes. Quand nous fûmes arrivés à terre nous vîmes environ dix Indiens sur le rivage opposé, ils portaient trente-trois *cete* (2), appelèrent les chrétiens à eux en leur faisant des signes de paix avec leurs doigts, comme c'est leur coutume. Ils se faisaient saigner la langue et crachaient à terre en signe d'amitié. Deux des nôtres allèrent les trouver, et leur demandèrent les *cete* qui

(1) Le traducteur italien écrit très-lisiblement VIII *navalii* pour navilii, ce qui est évidemment une erreur, puisque d'après Oviedo, lib. 17, cap IX, la flotte de Grijalva était composée de quatre caravelles et d'un brigantin.

(2) Probablement *scettri*, sceptres, baguettes.

étaient de cuivre, et ils les donnèrent volontiers. Le vaisseau amiral étant brisé, nous fûmes forcés de débarquer l'équipage et tout ce qu'il contenait. Nous construisîmes dans le port de Saint-Antoine des baraques en paille qui nous furent fort utiles. Comme le temps était mauvais, nous nous décidâmes à rester dans cet endroit pour réparer le vaisseau, ce qui employa quinze jours pendant lesquels les esclaves que nous avions amenés de l'île de Cuba, parcouraient le pays et nous apportaient beaucoup de fruits de diverses espèces, tous fort bons à manger. Les Indiens nous donnèrent des manteaux ou des couvertures de coton; ils nous apportèrent deux fois de l'or, mais ils ne se présentaient pas sans crainte devant les chrétiens; nos esclaves ne craignaient pas d'aller et de venir dans les villages et dans l'intérieur des pays. Nous vîmes près d'une rivière un canot dans lequel des naturels étaient passés sur l'autre bord; ils avaient emmené un enfant, ils lui

retirèrent le cœur de la poitrine et le jetèrent devant une idole. Des chrétiens étant passés sur la rive opposée dans la chaloupe du vaisseau amiral, virent un tombeau dans le sable; l'ayant fouillé ils y trouvèrent un petit garçon et une petite fille qui paraissaient morts depuis peu de temps, et qui avaient les doigts coupés. On trouva à leur cou des petits colliers qui pouvaient peser environ cent castillans, et dont la forme ressemblait à de petites poires (*peripiccoli*) (1); ces cadavres étaient enveloppés dans des manteaux ou couvertures de drap de coton. Quatre Indiens quittèrent nos cabanes et se rendirent derrière le village. Les naturels les reçurent fort bien chez eux, leur donnèrent des poules bouillies, les logèrent, leur montrèrent des sacs de maïs, beaucoup d'or, et leur firent comprendre par signes qu'ils avaient préparé tout cela pour le porter le lendemain à notre com-

(1) Je crois qu'il faut lire *pere piccole*.

mandant; mais comme ils virent qu'il se faisait tard, et que l'heure de se retirer était arrivée, ils leur dirent de retourner aux vaisseaux, et leur donnèrent à chacun deux paires de poules. Si nous avions eu un commandant comme il aurait dû être, nous aurions retiré de ces gens plus de deux mille castillans, mais il fut cause que nous ne pûmes faire des échanges de nos marchandises, ni coloniser le pays, ni entreprendre rien de bon. Le vaisseau ayant été réparé, nous partîmes de ce port et nous continuâmes notre voyage. Le grand mât de l'amiral se rompit; nous fûmes forcés de le réparer. Notre commandant qui ne prenait aucun souci de nous, quoique nous fussions malades des fatigues de notre mauvais voyage et du manque de nourriture, dit qu'il voulait se rendre à Champoton, c'est-à-dire dans l'endroit où les Indiens avaient tué des chrétiens, et où avait débarqué Francisco Fernandez. Nous commençâmes avec ardeur à préparer nos armes et l'artillerie à plus de

quatre milles du village de Champoton; nous descendîmes dans les chaloupes au nombre de cent hommes et nous abordâmes. Nous nous rendîmes à une tour fort élevée qui est à une portée de mousquet du rivage, et nous y attendîmes le jour. Il y avait beaucoup d'Indiens dans cette tour. Aussitôt qu'ils nous virent avancer, ils jetèrent de grands cris, coururent à leurs canots et entourèrent nos chaloupes; mais les navires leur ayant tiré des coups de canon, ils prirent la fuite vers la terre, abandonnèrent la tour, nous nous en emparâmes, les chaloupes s'en approchèrent et tout le monde qui était resté dans les navires débarqua. Le commandant prit l'avis de la troupe, qui, pleine de courage, voulait, pour venger la mort des chrétiens, pénétrer dans le village et le brûler, cependant un avis différent prévalut; on convint de ne pas séjourner davantage, de s'embarquer et de gagner le village de Lazaro. Nous descendîmes à terre dans cet endroit, nous

prîmes de l'eau, du bois et beaucoup de maïs ; nous en eûmes suffisamment pour tout notre voyage. Nous quittâmes cette île dans l'intention de nous rendre au port de Saint-Christophe. Nous y trouvâmes un autre vaisseau que don Diégo Velasquez avait envoyé contre nous, croyant que nous avions colonisé quelque part. Le capitaine ne nous avait pas rencontrés, il avait avec lui sept navires et nous cherchait depuis douze jours. Aussitôt que Diégo Valasquez eut appris notre arrivée, et que nous avions reconnu le pays, il en fut très-fâché, et défendit à qui que ce fût de quitter la province; il se fit délivrer tous les vivres dont il avait besoin, et Dieu voulut que nous retournassions derrière les autres.

Après ce voyage, le commandant de la flotte écrit au roi catholique qu'il a découvert une île nommée Uloa, dans laquelle il a trouvé des naturels habillés de drap de coton. Ils sont très-civilisés et habitent des maisons construites en pierres; ils ont des lois, des édi-

fices publics destinés à l'administration de la justice. Ils adorent une grande croix de marbre blanc, sur le haut de laquelle est une couronne d'or. Ils disent que sur cette croix il est mort quelqu'un qui est plus beau et plus resplendissant que le soleil. Ces gens sont très-habiles; on reconnaît leur talent à des vases d'or et à des couvertures de coton dont les tissus représentent des figures d'oiseaux et d'animaux de diverses espèces. Ces naturels ont donné des objets de ce genre au capitaine qui en a envoyé une bonne partie au roi catholique. Tout le monde a reconnu ces ouvrages comme fort ingénieux. On doit remarquer que tous les Indiens des îles sus-dites sont circoncis (1); ce qui pourrait faire croire que l'on trouvera par la suite des Maures et

(1) Cogolludo (liv. 4, cap. VI) dit positivement que la circoncision était entièrement inconnue aux Indiens, et ajoute qu'il n'a pu, malgré ses recherches, en découvrir aucune trace. On sait que les Indiens du Mexique se tiraient du sang des parties naturelles pour l'offrir aux idoles ; ne serait-ce pas cet usage que Juan Diaz a confondu avec la circoncision ?

des Juifs, d'autant plus que ces naturels assurent que plus loin il y a des peuples qui font usage de vaisseaux, d'habillements et d'armes semblables à ceux des Espagnols; qu'un canot se rend en dix jours dans ce pays-là, et qu'il peut y avoir trois cents milles environ de distance.

Ici finit l'itinéraire de l'île de Yucatan, découverte par le seigneur Juan de Grijalva, commandant de la flotte du roi d'Espagne, etc., rédigé par son chapelain.

J'ai fait faire cette copie avec le plus grand soin sur l'original imprimé à la fin de l'itinéraire de Ludovico de Varthema, Bolognais, en Égypte, en Syrie, dans l'Arabie déserte et heureuse, en Perse, dans l'Inde et en Éthiopie. Venise, 1522, in-8° (1). Cet itinéraire est précédé de ce titre : Ici commence l'itinéraire de l'île de Yucatan, nouvellement découverte

(1) *Itinerario de Ludovico de Varthema Bolognese ne lo Egirpto, ne la Suria, ne la Arabia deserta e felice, ne la Persia, ne la India, e ne la Ethiopia, Venezia.* 1522, in-8. (sic).

par Juan de Grijalva, capitaine général de la flotte du roi d'Espagne, etc., par son chapelain. *Qui comincia lo itinerario de lisola et Iuchathan novamente ritrovata per il signor Joan de Grisalve capitan generale del armata del re de Spania, etc., per il suo capellano composta* (sic). Je ne me souviens pas d'avoir vu autre part cette relation imprimée ni manuscrite. Dans le cas où l'on ne trouverait pas l'original, cette traduction pourrait servir toute mauvaise qu'elle soit. L'exemplaire dont je viens de parler a appartenu à don Hernando Colon ; il est annoté de sa propre main ; il existe dans la bibliothèque de la sainte église de Séville. E. V. — Tab. 115, n° 21.

RELATION

ABRÉGÉE

SUR LA NOUVELLE-ESPAGNE,

ET SUR

LA GRANDE VILLE DE TEMIXTITAN MEXICO,

Écrite par un gentilhomme de la suite de Fernand Cortès (1).

I.

Le pays de la Nouvelle-Espagne ressemble à l'Espagne; les montagnes, les vallées, les plaines sont semblables; cependant les montagnes sont plus effrayantes et tellement à pic

(1) Cette relation a été insérée dans la collection des voyages de Ramusio (*voyez* tome 3, page 254, de l'édition de Venise,

qu'on ne peut les gravir qu'avec une peine infinie, et il en existe qui, autant qu'on a pu le reconnaître, ont jusqu'à deux cents lieues et plus de longueur. On trouve dans la Nouvelle-Espagne de grands fleuves, des sources d'eau douce, et sur les montagnes, des forêts très-vastes et très-belles. Dans les plaines croissent des pins très-élevés, des cèdres, des chênes liége ou rouvres, des cyprès, des yeuses et toutes sortes d'arbres. Les collines sont très-agréables vers le centre de la province. Près de la côte, il existe des montagnes qui vont d'une mer à l'autre; la largeur du continent est de cent cinquante lieues dans un certain endroit, et dans un autre, de cent soixante; la longueur est de trois cents et plus;

1606). L'auteur, dont le nom m'est inconnu, était certainement un des officiers de l'armée de Cortès; elle est d'autant plus curieuse que, négligeant entièrement le récit des opérations militaires qui sont suffisamment connues, il s'est surtout attaché à décrire les mœurs des indigènes. Il était bon observateur, et l'on trouve dans cet opuscule plus d'un détail curieux que l'on chercherait vainement ailleurs. Il est facile de voir, par plusieurs circonstances, que cette relation fut écrite presqu'immédiatement après la conquête.

dans une certaine partie elle est de près de cinq cents lieues; et plus haut, la distance est si grande, qu'il est impossible de la mesurer, parce que cette contrée n'a jamais été parcourue par les Espagnols, et ne le sera pas d'ici à longtemps. Ils ignorent tout à fait ce qui s'y trouve.

Il existe, dans cette province, des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, d'acier et de fer. On y trouve une grande variété de fruits qui paraissent semblables à ceux d'Espagne, excepté qu'ils n'en ont ni la perfection, ni la saveur, ni la couleur; néanmoins il y en a quelques-uns de fort bons et même qui sont aussi savoureux que chez nous, mais ils sont rares. Les campagnes sont très-agréables, et toutes couvertes de très-beaux herbages qui croissent jusqu'à mi-jambe. Le pays est très-fertile, il donne toutes espèces de productions que l'on veut y cultiver, et, dans beaucoup d'endroits, la terre fournit deux ou trois récoltes.

II.

Des animaux.

On y trouve beaucoup d'animaux de différentes espèces, des tigres, des lions, des loups, ainsi que des *adibes* (1), animaux qui tiennent à la fois du renard et du chien, on en voit d'autres qui ressemblent aux lions et aux loups. Les tigres sont aussi grands et même plus grands que les lions; ils sont plus membrus, plus forts et plus féroces; ils ont tout le corps rempli de taches blanches, aucune de ces bêtes féroces ne fait de mal aux Espagnols, mais les gens du pays les redoutent, car ces animaux les dévorent. Il y a aussi des cerfs, des renards, des daims, des lièvres et des la-

(1) C'est l'animal que les naturels désignent sous le nom de coyotl, et que nous nommons renard du Mexique.

pins. Les porcs ont le nombril placé au-dessus de l'échine. Il s'y trouve encore beaucoup d'autres animaux de différentes espèces : il en existe un en particulier qui est un peu plus gros qu'un chat; il a une bourse au ventre, dans laquelle il cache ses petits, lorsqu'il veut fuir avec eux, pour qu'on ne les lui enlève pas; il les porte ainsi sans que l'on s'en aperçoive, et il monte, en grimpant avec eux, sur les arbres. La Nouvelle-Espagne est en grande partie bien peuplée ; on y trouve des villes considérables, des villages aussi bien dans la plaine que dans les montagnes; les maisons sont construites en chaux, en pierre, en terre et en briques non cuites, toutes ont des terrasses. Ces peuples passent leur vie dans la paix. Ceux qui habitent le voisinage de la mer ont toutes leurs maisons entourées de murailles faites en briques non cuites, en terre et en planches ; les toits sont en paille. Les naturels de ce superbe pays avaient autrefois des mosquées (des temples) avec de

grandes tours et des monuments. Ils y honoraient leurs idoles et faisaient des sacrifices. Un grand nombre de ces villes sont mieux administrées que celles de ce pays-ci, elles ont de belles rues et des places où ils tiennent leurs marchés.

III.

Des gens de guerre de la Nouvelle-Espagne.

Les hommes de cette province sont bien faits, plutôt grands que petits; tous ont le teint cuivré et d'une couleur qui s'approche de celle des léopards. Ils sont d'une belle prestance, pour la plupart fort adroits, vigoureux et faits à la fatigue; aucun peuple n'est aussi sobre. Ils sont très-belliqueux et meurent avec le plus grand courage. Autrefois, ils avaient entre eux des guerres très-cruelles,

tous les prisonniers étaient dévorés ou réduits en esclavage. Lorsqu'ils assiégeaient un village, si la garnison se rendait sans coup férir, les vaincus devenaient simplement sujets du vainqueur; mais, si la place était emportée d'assaut, on les faisait tous esclaves. Ils observent un certain ordre dans leurs guerres; ils ont un général en chef et des capitaines qui commandent deux cents ou quatre cents hommes. Chaque compagnie a son enseigne, c'est un drapeau fixé à une lance qui est attachée d'une telle façon à l'épaule de celui qui le porte, que cela ne le gêne nullement pour combattre ou pour faire toute autre action. Cet étendard est fixé si étroitement au corps, qu'à moins de couper l'homme en morceaux, on ne peut le délier ni le lui enlever. C'est la coutume de récompenser et de payer très-généreusement les gens de guerre qui se distinguent par une action d'éclat. Quand ce serait le dernier des esclaves, ils le font capitaine, l'anoblissent, lui donnent des vassaux, et il

jouit d'une si grande estime, que partout où il se présente on le sert, on le respecte, on l'honore comme un vrai seigneur. On fait à ce brave un signe à sa chevelure, afin que tout le monde puisse connaître qu'il est l'auteur d'un haut fait, car ils ne portent pas de coiffure. Chaque fois qu'il donne une nouvelle preuve de bravoure, on lui fait un autre signe dans le genre du premier, et les chefs lui accordent constamment de nouvelles faveurs.

IV.

Des armes offensives et défensives des Indiens.

Les armes de guerre défensives sont des espèces de plastrons semblables à des pourpoints, faits et rembourés en coton, ils sont de l'épaisseur d'un ou deux doigts et très-forts.

Les guerriers portent par dessus d'autres espèces de justaucorps qui ne font qu'un avec leurs chausses; on les lace par derrière, ils sont faits d'une forte toile. Le justaucorps et les chausses sont couverts de plumes de différentes couleurs, ce qui produit un fort joli effet. Une compagnie de soldats les a blancs et rouges, une autre bleus et jaunes, d'autres de différentes manières; les chefs portent pardessus de petits pourpoints semblables à nos cottes de mailles, mais les leurs sont en or ou en argent doré. Cet habillement garni de plumes, d'une force proportionnée à leurs armes, est à l'épreuve des flèches et des dards; ces armes rejaillissent sans pénétrer, on a même de la peine à les percer avec l'épée. Ils se garantissent la tête avec une espèce de coiffure qui représente soit une tête de serpent, de tigre, de lion ou de loup, garnie des mâchoires. La tête de l'homme s'introduit dans la tête de ces animaux, de façon que l'on dirait que l'animal le dévore;

ces têtes sont faites en bois, garnies *de la peau*, de plaques d'or, de pierres fines enchâssées, ce qui produit un effet merveilleux. Ils portent de petites rondaches de différentes formes faites en roseaux très-forts qui viennent dans ce pays; ces roseaux sont assujettis par une grosse étoffe de coton double, et garnies extérieurement de plumes et de plaques rondes en or; elles sont si fortes qu'il n'y a qu'une bonne arquebuse qui puisse les traverser. Cependant il peut arriver aussi qu'on les percé avec un arquebuse ordinaire; les flèches n'y font rien. On a vu en Espagne quelques rondaches de ce pays, mais je puis assurer que ce ne sont pas de celles que les Indiens portent dans leurs guerres, ce sont des boucliers dont ils se servent pour leurs fêtes et pour les danses qu'ils exécutent dans leurs réjouissances. Les armes offensives sont les arcs, les flèches, les dards qu'ils lancent au moyen d'un *mangano* (baliste), fait avec un bâton; la pointe de leurs flèches est en pierre dure ou

bien en arête de poisson acérée. Ils ont des dards garnis de trois pointes qui font trois blessures; ils insèrent dans un bâton trois petites baguettes garnies des pointes dont nous avons parlé, de telle façon qu'ils lancent trois traits d'un seul coup. Voici comme ils font leurs épées : ils commencent par fabriquer une épée de bois comme nos épées à deux mains, à cela près que la poignée qui n'est pas aussi longue que les nôtres, est grosse de trois doigts; ils pratiquent une rainure à l'endroit tranchant; ils y introduisent une pierre dure qui coupe aussi bien qu'une lame de Tolède. J'ai vu dans une bataille un Indien donner un coup du tranchant de son épée à un cheval monté par un cavalier contre lequel il combattait, lui ouvrir la poitrine jusqu'aux entrailles, et l'animal tomber mort sur le coup. Le même jour, un autre Indien asséna un coup de sabre sur le cou d'un cheval et l'étendit mort à ses pieds. Ils ont des frondes avec lesquelles ils

tirent fort loin. Presque tous ces Indiens, quand ils combattent, sont munis de toutes ces armes. C'est une des plus belles choses du monde que de les voir partir ensemble pour la guerre; ils marchent admirablement en ordre, leur tenue est des plus belles, et ils font la meilleure figure qu'il soit possible de voir. Ils ont parmi eux des hommes d'une bravoure extraordinaire et qui meurent avec la plus grande intrépidité. J'en ai vu un se défendre courageusement contre deux chevau-légers, un autre contre trois et même contre quatre; enfin un de ces cavaliers irrité de ne pouvoir le tuer lui jeta sa lance, mais cet homme la saisit à la volée avant d'en avoir été atteint, et combattit avec cette arme plus d'une heure contre les cavaliers, jusqu'à ce que deux fantassins fussent arrivés. Ces gens l'ayant blessé de deux ou trois flèches, il se retourna contre l'un d'eux, alors l'autre fantassin le saisit par derrière et le poignarda. En combattant, ils chantent et ils dansent;

quelquefois ils jettent les cris les plus épouvantables, et ils sifflent d'une force extraordinaire, surtout lorsqu'ils s'aperçoivent qu'ils ont l'avantage. Il est certain que ces cris joints à leur courage, sont capables d'inspirer la plus grande terreur à des gens qui ne les auraient pas encore vus combattre. Ils sont à la guerre d'une cruauté sans égale, ils n'épargnent ni frère ni amis, et ne font point de prisonniers; quand ce seraient les femmes les plus belles, ils les tuent et les mangent. S'ils ne peuvent emporter le butin ou les dépouilles de l'ennemi, ils les brûlent. Il n'y a que les chefs qu'il ne soit pas permis de tuer, mais lorsqu'ils les prennent, ils les mettent sous bonne garde. Il existait au milieu de toutes les places de la ville des constructions circulaires en chaux et en pierres de taille, de la hauteur de huit pieds environ. On y montait par des gradins; au sommet était une plate-forme ronde comme un disque, et au milieu une pierre ronde scellée, ayant un

trou au centre. Après certaines cérémonies, le chef prisonnier montait sur cette plate-forme; on l'attachait par le pied à la pierre du milieu, au moyen d'une petite corde, on lui donnait une épée, une rondache, et celui qui l'avait pris venait le combattre. S'il était de nouveau vainqueur, on le regardait comme un homme d'une bravoure à toute épreuve, et il recevait un signe en témoignage de la vaillance qu'il avait montrée. Si le prisonnier remportait la victoire sur son adversaire et sur six autres combattants, de sorte qu'il restât vainqueur de sept en tout, il était délivré, et on lui rendait tout ce qu'il avait perdu pendant la guerre. Il arriva un jour que le souverain d'un état, nommé *Huecicingua* (Huexotzingo), combattant avec celui d'un autre ville, nommé Tula, le chef de Tula s'avança tellement au milieu des ennemis que les siens ne purent le rejoindre. Il fit des prouesses admirables, mais les ennemis le chargèrent avec tant de vigueur qu'ils le

prirent et le conduisirent chez eux. Ils célébrèrent leur fête accoutumée, le placèrent sur la plate-forme, et sept hommes combattirent contre lui. Tous succombèrent l'un après l'autre, quoique le captif fût attaché suivant l'usage. Les habitants de Huexotzingo ayant vu ce qui s'était passé, pensèrent que s'ils le mettaient en liberté, cet homme étant si brave n'aurait point de repos jusqu'à ce qu'il les eût tous détruits. Ils prirent donc la résolution de le tuer. Cette action leur attira le mépris de toute la contrée; ils furent regardés comme des gens sans loyauté et des traîtres, pour avoir violé dans la personne de ce seigneur l'usage établi en faveur de tous les chefs.

V.

Costume des habitants.

Le costume des indigènes se compose de manteaux de coton semblables à un drap de lit, mais moins grands; ils sont ornés de jolis dessins de différentes manières, bordés et garnis de franges; on les noue par devant sur la poitrine; chaque Indien a ordinairement deux ou trois de ces manteaux. L'hiver, ils se couvrent avec des espèces de grandes pelisses faites en plumes très-fines *semblables à notre drap cramoisi* (1) ou à nos chapeaux à poils; il y en a de rouges, de noirs, de blancs, d'orangés et de jaunes. Ils couvrent leurs nudités, soit derrière, soit

(1) *Che pare, che sia cermesino.* On choisissait peut-être alors les draps à poils pour les teindre en cramoisi.

devant, avec des serviettes fort élégantes, semblables à ces grands mouchoirs dont on se coiffe en voyage. Il y en a de diverses couleurs et bordées de toutes sortes de façons. Elles ont des cordons garnis de glands, et sont disposées de telle sorte, qu'en les liant, une pointe pend devant et l'autre derrière. Leurs souliers n'ont point d'empeignes; ils ne sont composés que d'une semelle et de talons très-ornés. Entre les orteils sortent de larges courroies qui viennent se lier au cou-de-pied au moyen de boutons. Les Indiens ne portent rien sur la tête excepté à la guerre, ainsi que dans leurs fêtes et dans leurs danses. Ils laissent pousser leurs cheveux et ils les lient de différentes manières.

VI.

Costume des femmes.

Les femmes portent des espèces de chemises de coton sans manches, et semblables à celles que l'on nomme en Espagne *sobrepelliz* (1). Elles sont longues, larges, fort belles, travaillées avec beaucoup d'art et ornées de dessins, de franges et de petites bordures qui font un très-joli effet. Ils en portent jusqu'à quatre de différentes formes, les unes plus longues que les autres, afin qu'on puisse les voir comme des soutanes, de la ceinture en bas. Ils ont une autre espèce de vêtement qui leur descend jusqu'au cou-de-pied; il est aussi fort joli et très-bien travaillé. Elles

(1) On appelle ainsi en Espagne un habillement court et serré, ayant deux ouvertures pour passer les bras.

n'ont aucune espèce de coiffure, même dans les pays froids; seulement elles laissent croître leurs cheveux, qui sont beaux quoique noirs ou châtains clairs. Revêtues de ce costume, et avec leurs longs cheveux qui tombent sur les épaules, elles sont très-jolies. Dans les pays chauds, près de la mer, les femmes portent une espèce de voile fait en filet de couleur jaunâtre, avec un fil qui leur sert à différents travaux.

Voici comme ils fabriquent ce fil: ils prennent les poils du ventre des lièvres et des lapins; ils les teignent de la couleur qu'ils désirent avec tant de perfection, qu'il est impossible d'exiger mieux. Ils le filent, s'en servent pour coudre et en font des ouvrages aussi jolis que ceux que nous fabriquons avec la soie; et même notre soie change de nuance, tandis que les couleurs des ouvrages que les Indiens font avec leur fil durent fort long-temps.

VII.

De la nourriture des Indiens.

Le grain dont ils font leur pain ressemble à un pois chiche; il y en a de blanc, de rouge, de noir et d'orangé. On le sème; il produit un roseau de la hauteur d'une demi-pique, d'où sortent deux ou trois épis où le grain est placé comme dans le *panicum* (1). Ils font le pain de la manière suivante : ils mettent sur le feu une grande marmite de la contenance de quatre ou cinq seaux d'eau. Ils entretiennent le feu jusqu'à ce que l'eau bouille; alors, ils l'éteignent, puis ils y versent le grain qu'ils nomment *tavul*; ils jettent ensuite dessus un peu de chaux, afin d'enlever l'écorce qui le couvre. Le lendemain, ou bien

(1) Espèce de millet.

trois ou quatre heures après qu'il est refroidi, ils le lavent avec soin à la rivière, ou chez eux dans beaucoup d'eau, ce qui le nettoie complétement de la chaux. Puis, ils le broient avec des pierres préparées exprès. Ils l'humectent d'eau à mesure, de telle sorte que le grain se réduit en pâte. Après qu'ils l'ont ainsi pétri, ils en forment des pains qu'ils font cuire dans des vases semblables à de grands *bassins* (*tecchie grandi*) un peu plus grands qu'un crible. A mesure qu'il est cuit, ils le mangent, parce qu'il est meilleur chaud que froid. Ils ont encore d'autres manières de confectionner le pain. Ils font des espèces de petites miches avec de la pâte; ils les enveloppent dans les feuilles d'un certain arbre, puis, ils les mettent dans un grand pot avec un peu d'eau, les couvrent avec soin, et les font cuir sur le feu à l'étouffade. Ils le préparent aussi dans des tourtières avec différents autres aliments dont ils se nourrissent. Ils ont un grand nombre de poules semblables

à des paons, et qui ont très-bon goût. Ils possèdent aussi une grande quantité de cailles de quatre ou cinq espèces : il y en a qui ressemblent à des perdrix. Ils ont une grande quantité d'oies et de canards très-variés dans leurs espèces, soit domestiques, soit sauvages. Ils font avec leurs plumes des habillements de guerre ou de fête, et les emploient à un grand nombre d'usages; il y en a de plusieurs couleurs. Tous les ans, ils les arrachent à leurs oiseaux. Ils ont des perroquets grands et petits qu'ils élèvent chez eux; ils se servent aussi de leurs plumes. Ils tuent pour se nourrir beaucoup de cerfs, des lièvres et des lapins, qui, dans certains endroits, sont très-nombreux. Ils possèdent une grande variété de plantes de jardin, et de légumes qu'ils aiment beaucoup. Ils les mangent tantôt crus, tantôt bouillis de différentes manières; ils ont une espèce de poivre qui sert d'assaisonnement : on le nomme *chil*; ils ne mangent rien sans cela. Ces gens vivent

avec fort peu de chose ; aucune nation n'est aussi sobre qu'eux. Les seigneurs se nourrissent très-splendidement de toutes sortes d'aliments, de viandes, de soupe, de beignets, de pâtés faits avec tous les animaux qu'ils possèdent, de fruits, d'herbages, de poisson qui est fort bon. Les Indiens fournissent à leurs seigneurs toutes ces espèces d'aliments; ils les portent devant eux dans des plats, des assiettes et des espèces de tasses travaillées avec beaucoup d'art. Il y en a dans toutes les maisons. On y trouve aussi des chaises de formes variées; elles sont si basses qu'elles n'ont pas plus d'un palme de hauteur. Ils placent ces aliments devant leurs chefs avec une serviette de coton qui leur sert à essuyer les mains et la bouche. Les seigneurs sont servis par deux ou trois sénéchaux ou maîtres-d'hôtels. Ils mangent ce qui leur convient davantage, puis ils font distribuer les restes à d'autres chefs, leurs vassaux, qui sont près d'eux pour leur faire la cour.

VIII.

Des boissons en usage chez les Indiens.

Les Indiens ont plusieurs manières de faire le vin qui leur sert de boisson. La principale et la plus remarquable de ces boissons se nomme *cachatle*. Elle est composée avec les pepins du fruit d'un arbre ; ce fruit est semblable à un melon. On trouve dans l'intérieur des grains qui ressemblent presque aux noyaux des dattes. L'arbre qui produit ce fruit est des plus délicats ; il ne vient que dans les terrains chauds et forts. Avant de les semer, on plante deux autres arbres qui ont un feuillage épais ; aussitôt qu'ils se sont élevés à la hauteur d'environ douze pieds, on sème au milieu l'arbre qui produit le fruit en question,

afin que les deux autres l'abritent du vent et du soleil, car il est très-sensible à l'intempérie des saisons; on a soin aussi de le couvrir. Ces arbres sont extrêmement estimés, parce que les semences sont la principale monnaie du pays; chacune équivaut à un demi-marchetto de Venise (1); c'est la monnaie la plus commune, mais elle est fort incommode; ensuite viennent l'or et l'argent qui ont le plus de cours dans cette contrée.

IX.

De la manière de préparer le cacao.

La semence appelée par les Indiens cacao ou *amande de pille*, se réduit en poudre et se mêle avec d'autres petites graines du pays.

(1) Petite pièce de cuivre à l'effigie de saint Marc, qui représente environ deux centimes.

On jette cette poudre dans des vases terminés en pointe (*con una punta*), puis on y met de l'eau et l'on mêle le tout avec une cuiller. Quand cela a été fait avec soin on transvase le tout dans un autre vaisseau, de façon à produire une écume que l'on met à part dans un bassin préparé à cet effet. Lorsqu'on veut boire de cette écume, on la tourne avec des petites cuillers d'or, d'argent ou de bois et on la boit, mais il est nécessaire de bien ouvrir la bouche pour faciliter la déglutition, parce que, comme cette boisson est écumeuse, il faut qu'elle se dissolve peu à peu, et qu'elle descende petit à petit. C'est la nourriture la plus saine et la plus substantielle dont les naturels fassent usage, soit comme aliment, soit comme boisson. En buvant une tasse de cette liqueur, on peut passer toute la journée sans prendre autre chose, quelque longue marche que l'on fasse; étant froide de sa nature, elle est meilleure dans les temps chauds que lorsqu'il fait froid.

X

D'une espèce de boisson que font les Indiens

Il existe dans ce pays une plante qui tient à la fois des arbres et des cardons ; les feuilles sont grosses comme le genou, et de la longueur du bras plus ou moins, suivant leur âge. Il sort du centre un jet qui s'élève deux ou trois fois aussi haut qu'un homme ; il est de la grosseur d'un enfant de six ou sept ans. Lorsqu'il est mûr, ce qui arrive toujours à la même époque, les Indiens en percent la base avec une vrille, et il en découle une liqueur qu'ils conservent dans des écorces d'un arbre particulier. Un jour ou deux après, ils en boivent avec excès et jusqu'à ce qu'ils tombent d'ivresse. Ils perdent la raison sans disconti-

nuer de boire; c'est un honneur que d'en abuser et de s'enivrer. Cet arbre est de la plus grande utilité; on en fait du vin, du vinaigre, du miel, un moût semblable à du suc de raisin cuit (*sapa*). Ils s'en servent pour faire les habillements des hommes et des femmes, les souliers, les cordes, les liens dont ils se servent pour leurs maisons, les couvertures de ces maisons, des aiguilles à coudre, des appareils pour les blessures et d'autres objets. Ils recueillent aussi les feuilles de cet arbre ou de ce cardon; on en fait le même cas dans ce pays que de la vigne chez nous. Les naturels l'appellent *maguées*. Ils en font cuire la feuille dans des fours pratiqués sous terre, et qu'ils entourent de bois avec un art qui leur est particulier. Ils les font rôtir, enlèvent l'écorce et la nervure; ils en fabriquent une boisson dont ils s'enivrent. Ils font avec une espèce de grain qui leur sert de nourriture une autre liqueur nommé *chitcha*; il y en a de rouge et de blanche.

XI.

Du gouvernement.

Ces gens avaient un souverain dont l'autorité était semblable à celle de l'empereur; ils avaient aussi des rois, des ducs, des comtes, des gouverneurs, des chevaliers, des écuyers et des militaires. Les souverains plaçaient dans leurs états des gouverneurs et des administrateurs. Ces souverains sont si redoutés et si obéis que peu s'en faut qu'ils ne soient adorés comme des dieux. Chez eux les lois étaient si sévères, que pour le moindre délit le coupable était mis à mort ou condamné à l'esclavage; un assassinat ou un vol quelconque était puni avec la plus grande rigueur, surtout lorsque le voleur entrait dans les possessions

d'autrui pour prendre des fruits ou du grain. Il suffisait de pénétrer dans un champ et d'en enlever trois ou quatre épis pour que le délinquant fût condamné à devenir esclave de la personne volée. Si quelqu'un se rendait coupable de trahison ou d'un délit quelconque contre la personne de l'empereur ou du roi, il était mis à mort avec tous ses parents jusqu'à la quatrième génération.

XII.

De la religion, du culte et des temples.

Il existait pour leurs idoles des édifices très-vastes et très-beaux, où les Indiens faisaient leurs prières, sacrifiaient des victimes et honoraient leurs fausses divinités. Certaines per-

sonnes étaient destinées à cet office, tels que sont nos évêques et nos chanoines. D'autres avaient soin du temple et y habitaient presque toujours. Il y avait dans ces édifices de grands logements fort beaux, destinés à la demeure de ces prêtres, et où étaient élevés les fils de grands seigneurs. Ceux-ci servaient les idoles jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de se marier; jamais ils n'en sortaient avant cette époque. On laissait croître leurs cheveux que l'on coupait lorsqu'ils se mariaient. Ces temples avaient des rentes destinées au besoin des prêtres qui y étaient attachés. Les idoles qu'ils adoraient étaient de la grandeur d'un homme et même davantage; elles étaient composées de la réunion de toutes les plantes dont ils se nourrissent, ils les enduisaient de sang de cœur humain; voilà de quelle matière leurs dieux étaient faits. Ils étaient assis dans des espèces de fauteuils; d'un bras ils tenaient une rondache et de l'autre une épée. Ils étaient renfermés dans des édifices semblables à des tours telles

que celle représentée par la figure suivante (1):

Ils élèvent une construction semblable à une tour carrée de cent cinquante pas et plus de long, et de cent quinze à cent vingt de large; la base de cet édifice est toute massive et élevée de deux fois la hauteur d'un homme. Sur trois côtés, ils conservent un espace de deux pas de large où l'on puisse marcher; sur le quatrième côté, qui est dans la longueur, ils appliquent un escalier et ils continuent à élever l'édifice de cette manière, à hauteur de cent vingt et cent trente marches; au sommet est une petite terrasse de grandeur moyenne, au centre de laquelle s'élèvent deux autres tours hautes dix ou douze fois autant qu'un homme; des fenêtres sont pratiquées au sommet.

C'est dans ces tours élevées qu'ils conservent leurs idoles avec beaucoup de soin et de luxe. Le sanctuaire dans lequel sont ces fausses divinités est aussi très-orné; le grand-prêtre

(1) Nous avons cru qu'il était inutile de reproduire cette figure, ces monuments étant très-connus aujourd'hui.

avait seul le droit de pénétrer dans l'endroit où était conservé leur dieu principal. Chaque province avait une divinité que l'on regardait comme supérieure. Ainsi, le dieu suprême de la grande ville de Mexico se nommait *Horchilouos;* dans une autre ville *Chuennila;* dans une autre, *Quecadquaal*, et ainsi de suite. Chaque fois qu'ils célébraient des fêtes, en l'honneur de leurs dieux, ils sacrifiaient un grand nombre d'hommes, de femmes, de garçons et de filles; ils pratiquaient aussi cet usage lorsqu'ils avaient besoin de pluie, quand ils désiraient qu'elle cessât, lorsqu'ils étaient attaqués par leurs ennemis, ou dans toute autre circonstance difficile.

XIII.

Des sacrifices.

Les Indiens s'emparent de la personne de celui qu'ils doivent sacrifier ; ils le conduisent dans les rues et sur les places, après l'avoir paré de vêtements de luxe, célèbrent des fêtes et donnent des témoignages de joie. Chacun lui fait part des besoins qu'il éprouve en lui disant : « Puisque tu vas retrouver mon dieu, fais-lui savoir ce dont j'ai besoin, afin qu'il y porte remède. » Les Indiens lui donnent de la nourriture ou tout autre présent. De cette manière, la victime recueille un grand nombre d'objets, de même que chez nous, ceux qui portent dans les villages les têtes de loups. Tout cela devient la propriété des sacrificateurs ; on le porte au

temple, puis on commence une grande fête et des danses auxquelles le captif prend part. Un sacrificateur le dépouille et le conduit à un angle des escaliers de la tour où se trouve une idole en pierre; il le fixe dos à dos à l'idole, lui attache d'abord une main, ensuite l'autre, puis un pied et puis l'autre. Après quoi on commence autour de lui les danses et les chants, et on lui fait part du message le plus important qu'il a à remplir auprès des dieux. Alors arrive le grand sacrificateur; cet emploi est chez eux d'une grande importance; il saisit une pierre aussi tranchante qu'un rasoir d'acier, mais longue comme un grand couteau, et, en moins de temps qu'on en mettrait pour faire le signe de la croix, il lui en frappe la poitrine, l'ouvre, et en arrache le cœur tout fumant. Le grand-prêtre prend ce cœur à l'instant et frotte avec le sang la bouche de leurs principales divinités, puis il en jette du côté du soleil, ou, si c'est de nuit, vers quelque étoile. Il frotte aussi la bouche

des autres idoles de pierre ou de bois, ainsi que le haut de la porte où est l'idole principale, puis il brûle ce cœur et en conserve la cendre comme une relique précieuse. Ils font la même chose du corps, mais la cendre est mise à part dans un autre vase; quelquefois, on sacrifie la victime sans préliminaire. Ils font rôtir le cœur, les os des jambes et des bras, après les avoir enveloppés dans une grande quantité de papier; on les garde comme des reliques révérées; enfin, chaque province suit des règles particulières, tant pour la pratique des idolâtries que pour les sacrifices. Dans quelques endroits, on adore le soleil; dans d'autres, la lune, les étoiles, les serpents, les lions ou d'autres animaux féroces de ce genre. Ils ont des représentations de ces objets dans leurs temples, soit sculptées, soit peintes. Dans certaines contrées, et particulièrement à Panuco, on adore le phallus (*il membro che portano gli huomini fra le gambe*); ils le conservent dans des temples. Il est re-

présenté aussi sur la place avec des statues en ronde bosse qui figurent toutes les sortes de plaisirs dont l'homme peut jouir avec la femme. On voit des figures humaines ayant les jambes élevées en l'air de différentes façons. Les hommes de la province de Panuco sont très-adonnés au vice contre nature ; ils sont fort lâches, et si ivrognes, que lorsqu'ils sont fatigués de boire leur vin par la bouche, ils se couchent, élèvent les jambes en l'air, et s'en font introduire dans le fondement au moyen d'une canule, tant que le corps peut en contenir. C'est un fait très-reconnu que ces gens-là conjuraient le diable au moyen de figures qu'ils savaient dessiner. Le démon s'introduisait dans leurs idoles, s'entretenait avec eux, leur ordonnait de faire des sacrifices et de lui fournir des cœurs d'hommes, parce qu'il ne se nourrissait pas d'autre chose. Voilà pourquoi les sacrifices humains étaient si fréquents chez cette nation. Ils donnaient donc à l'esprit in-

fernal les cœurs et le sang des victimes, et ils obéissaient continuellement à ses ordres. De toutes les nations que Dieu a créées, ces gens-là sont les plus stricts observateurs de leur religion, à ce point qu'ils se laissent sacrifier de bon cœur, espérant ainsi sauver leur âme. Ils se tirent eux-mêmes du sang de la langue, des oreilles, des cuisses et des bras pour l'offrir à leurs dieux. Ils ont dans la campagne et sur les routes un grand nombre d'ermitages où les voyageurs vont verser leur sang et l'offrir aux idoles; on en trouve sur les montagnes les plus élevées; ces lieux étaient très-révérés à cause de ces sacrifices de sang.

XIV.

Des villes. — Description de quelques-unes.

Il y a à la Nouvelle-Espagne de grandes villes : celle de *Tascala* (Tlascala) ressemble à Grenade sous quelques rapports, et sous d'autres à Ségovie, mais elle est plus peuplée; c'est le siége d'un gouvernement, administré par plusieurs seigneurs qui dépendent d'un souverain. Ce prince avait alors, et il a encore aujourd'hui sous ses ordres, un général en chef. Le pays est fort beau soit dans les plaines, soit dans les montagnes; il est populeux et l'on y récolte beaucoup de grains propres à faire du pain. A six lieues de là, on trouve une autre ville bâtie dans une plaine et très-belle, elle ressemble à Valladolid; j'y ai compté cent quatre-vingt-dix

tours qui appartenaient soit à des temples, soit à des maisons de chefs; cette ville est aussi le siége d'un gouvernement qui est entre les mains de vingt-sept personnages de distinction, parmi lesquels est un vieillard fort respecté, âgé de plus de cent vingt ans; on le portait en litière. Le territoire y est très-beau; il y a des sites charmants, un grand nombre d'arbres fruitiers, principalement des cerisiers et des pommiers; on y récolte des graines pour faire du pain. A six lieues encore plus loin, est une autre ville nommée Huezucingo, elle est sur le penchant d'une montagne et ressemble à Burgos, c'est aussi un chef-lieu de gouvernement à la tête duquel sont des consuls (*consoli*); le pays est fort beau, les plaines fertiles, les collines très-belles et fort productives.

XV.

Du lac de Mexico.

La ville de Temixtitan Mexico est environnée de montagnes dans toutes les directions, excepté du levant au couchant. Ces montagnes sont extrêmement élevées vers le midi; c'est là que se trouvent les monts de Vulcain (*le volcan*) Pocatepeque, il ressemble à un monceau de grain circulaire; sa hauteur est d'un peu plus de quatre lieues. Au sommet est un cratère d'un quart de lieu de tour; deux fois le jour, et même pendant la nuit, il en sort une fumée énorme qui s'élève dans l'air sans se dissiper, même par le plus grand vent, et qui continue de monter ainsi jusqu'à la première région des nuages; là elle se mêle avec les vapeurs et se disperse. Cette mon-

tagne est à onze lieues de Mexico. Il en existe d'autres qui sont aussi considérables et presque de la hauteur de la première; elles sont éloignées de sept, huit ou dix lieues de cette ville; et presque toutes couvertes de neige pendant la plus grande partie de l'année. Tout autour sont de fort belles maisons de campagne, et des villages bien habités. Les autres montagnes ne sont pas aussi élevées, ce ne sont que des collines; toutes ces hauteurs sont couvertes de très-beaux bois remplis de pins, d'yeuses, de rouvres. Au pied est un lac d'eau douce de trente lieues de tour et même davantage; la moitié de ce lac, du côté des montagnes d'où découlent les rivières qui le forment, est d'une eau douce excellente; il coule avec rapidité vers le nord. Toute l'autre moitié du lac est salée; on y trouve beaucoup d'endroits plantés de roseaux, et de fort belles habitations, comme par exemple à Cuetauaca (Cuernavaca) que l'on nomme aujourd'hui Venezuela; c'est une grande et belle ville.

Il en existe une autre encore plus considérable nommé Mezquique, puis Culuacan, qui est à peu près de la même grandeur. Suchimilco est encore plus vaste que toutes les autres. Cette dernière ville est un peu hors de l'eau et plus près du bord que celles dont nous venons de parler; on y trouve un village nommé Huichilusbusaco ; enfin, un autre nommé Messicalcingo qui est entre l'eau douce et l'eau salée. Tous les autres endroits habités sont dans l'eau douce ainsi que je l'ai dit, et presque tous au milieu. Le lac d'eau douce est long et étroit, celui d'eau salée est presque rond; on trouve de petits poissons dans l'eau douce et de plus petits encore dans l'eau salée.

XVI.

Description de Temixtitan Mexico.

Cette grande ville est bâtie dans la partie du lac dont l'eau est salée et presque au centre; le moins qu'elle soit éloignée de la terre-ferme est d'environ un quart de lieu. Elle peut avoir de deux lieues et demi à trois lieues de tour, la plupart des personnes qui l'ont vu lui donnent plus de soixante mille habitants. On y parvient par trois chaussées construites en pierre et en terre; elles ont trente pas de large et même davantage, une de ces chaussées traverse dans l'eau une longueur de plus de deux lieues; une autre a une lieue et demie, ces deux routes passent dans la ville et se réunissent au milieu, de sorte que l'on pourrait dire qu'elles n'en font qu'une. Une troi-

sième digue d'un quart de lieu environ va de la terre-ferme à Mexico; un aqueduc ou ruisseau de trois quarts de lieue suit cette chaussée depuis la terre-ferme jusqu'à la ville; l'eau en est très-bonne, et le volume est égal à la grosseur du corps d'un homme. Elle surgit au milieu de la ville, tous les habitants en boivent. Elle sort d'un rocher ou d'une colline sous la forme d'une grosse source, de là elle est conduite à Mexico.

XVII.

Des rues.

La ville de Témixtitan Mexico a un grand nombre de fort belles rues; bien qu'elles ne soient pas larges, excepté deux ou trois des principales. Les autres étaient à moitié garnies d'une terre argileuse, battue, qui faisait l'effet

d'un pavé en brique, l'autre moitié était remplie d'eau, les habitants peuvent circuler sur la terre ou bien sur l'eau dans leurs barques, ou dans des canots qui sont faits d'un arbre creusé. Il y en a d'assez grands pour que trois personnes y soient à l'aise; les habitants vont se promener en causant, les uns sur terre les autres sur l'eau. Il existe aussi de grandes rues où il n'y a que de l'eau, elles ne servent qu'à recevoir les barques et les canots, suivant l'habitude du pays, car sans ces embarcations on ne pourrait circuler dans les rues ni sortir des maisons. Toutes les autres villes et villages qui, comme nous l'avons dit, sont dans le lac d'eau douce, sont construits comme Témixtitan.

XVIII.

Des places et des marchés.

Il y a dans cette ville des places très-grandes et de très-belles où l'on vend tous les objets dont les naturels ont besoin. La principale est celle que l'on nomme Tutelula : elle peut être trois fois aussi grande que celle de Salamanque. Elle est entourée de portiques, vingt à vingt-cinq mille personnes y vont journellement pour vendre ou acheter. Le jour du marché qui se tient tous les cinq jours, on y compte de quarante à cinquante mille personnes. Elle est disposée de façon que chaque marchandise a son endroit réservé. D'un côté sont placés les gens qui vendent l'or, auprès d'eux sont ceux qui font le commerce de pierreries montées en or sous la forme d'oiseaux

et d'animaux; d'un autre côté on débite les chapelets et les miroirs; d'un autre des plumes et des plumets de toutes couleurs pour former des dessins sur les habillemets, et pour porter à la guerre ou dans leurs fêtes. Plus loin on travaille des pierres pour faire des rasoirs et des épées, c'est une chose merveilleuse et que l'on ne peut comprendre chez nous; ils en font des épées et des rondaches. On vend dans d'autres endroits des étoffes et des habillements d'hommes de différentes espèces, plus loin les habillements de femmes, autre part les souliers. Un emplacement est réservé à la vente des cuirs préparés, de cerfs et d'autres animaux, autre part sont des corbeilles faites avec des cheveux dont toutes les Indiennes font usage. Le coton, le grain, dont ils se nourrissent, le pain de toutes sortes, les pâtisseries, les poules, les poulets, les œufs se débitent dans des endroits séparés. Près de là on vend les lièvres, les lapins, les cerfs, les cailles, les oies et les canards; autre part, le

vin de toutes espèces, les légumes, le poivre, les racines, les plantes médicinales qui sont très-nombreuses dans ce pays. Les fruits de toutes sortes, le bois de construction, la chaux, les pierres; enfin chaque objet a un endroit qui lui est destiné. Outre cette grande place il y a dans différents quartiers d'autres marchés où l'on achète aussi des aliments.

XIX.

Des temples et des mosquées qui existaient autrefois.

Il y avait autrefois dans cette ville un nombre considérable de grands temples, ou de mosquées dans lesquelles les Indiens honoraient leurs idoles, et où ils faisaient des sacrifices humains. Le temple principal était admirable à voir, il avait l'étendue d'une ville; une grande muraille en chaux et en pierre l'en-

tourait; on y entrait par quatre portes principales, au-dessus de chacune était construit un édifice avec des logements, et semblable à une forteresse; toutes les pièces étaient remplies d'armes de différentes espèces en usage dans les guerres des Indiens, et que leur souverain Montezuma tenait en réserve. Il y avait outre cela une garnison de dix mille hommes de guerre, tous choisis comme les plus braves; ils étaient préposés à la garde de sa personne, et lorsqu'il y avait quelque tumulte ou quelque insurrection dans Mexico ou dans les pays voisins, ces guerriers partaient comme chefs. Si un plus grand nombre était nécessaire, on les levait en peu de temps dans la ville et dans les environs. Avant le départ, tous se rendaient au grand temple, ils y prenaient les armes qui étaient dans les salles au-dessus des portes, faisant des sacrifices à leurs idoles, et après en avoir reçu la bénédiction, ils partaient pour la guerre. On voyait dans l'intérieur des temples de vastes logements et des salles de

différentes manières, une entre autres qui contenait facilement mille personnes. Plus de vingt tours, semblables à celles que j'ai déjà décrites, s'élevaient dans l'intérieur, on en remarquait une qui surpassait les autres dans toutes ses proportions; c'était le sanctuaire de leur divinité suprême, qui inspirait le plus grand respect. Ces faux dieux étaient placés au sommet des tours, on les révérait avec la plus grande dévotion. Dans toutes les autres parties de l'édifice habitaient les religieux qui desservaient le temple; les sacrificateurs avaient des logements particuliers. Il y a dans d'autres villes des temples où les naturels prient la nuit comme s'ils chantaient matines. Plusieurs fois le jour ils se divisent en deux bandes, les uns entonnent des hymnes en mesure, et les autres leur répondent comme s'ils chantaient vêpres ou complies. On trouvait dans l'intérieur du temple des fontaines et des endroits destinés aux ablutions.

XX.

Des habitations.

Il y avait, et il y a encore dans cette ville beaucoup de belles et de bonnes maisons de seigneurs, aussi grandes que les nôtres, avec autant d'appartements, des jardins dans le bas et sur les terrasses, ce qui présentait un coup d'œil magnifique. Plusieurs fois, je suis entré dans la résidence du souverain, seulement pour la voir; chaque fois je m'y promenai jusqu'à me fatiguer, et pourtant jamais je ne l'ai vue tout entière. C'était l'usage dans toutes les habitations des chefs qu'il y eût une grande cour entourée de salles spacieuses et de chambres. On voyait dans une de ces résidences un salon assez vaste pour que trois mille personnes pussent y tenir sans

être gênées. Ce palais était si vaste, que sur la terrasse qui le couvrait on aurait pu donner un tournois où trente cavaliers se seraient exercés aussi facilement que sur la grande place d'une ville. Cette grande ville de Temixtitan est un peu plus longue que large; on a bâti au centre de l'ancienne ville, sur l'emplacement du grand temple et du palais du dernier souverain, le quartier et la forteresse des Espagnols, avec d'aussi belles places et d'aussi belles rues que tout autre ville du monde. Ces rues sont très-larges et bordées par de belles maisons, d'égale grandeur, bâties en chaux et en briques; quelques-unes ont des tours; cette régularité fait paraître ce quartier beaucoup plus beau que les autres. Il y a dans le quartier des Espagnols plus de quatre cents maisons principales; aucune ville d'Espagne n'en a de plus belles et de plus grandes; toutes peuvent résister à une attaque, car elles sont construites en chaux et en pierres de taille. On y voit deux belles places; la plus

grande est entourée de portiques : on y a construit la cathédrale, qui est fort belle, et un superbe couvent de franciscains. Il existe un autre monastère de dominicains, c'est un des plus vastes et des plus beaux édifices; il est comparable à ce qu'il y a de mieux en Espagne. Ces couvents sont habités par des religieux de mœurs très-pures, très-savants et prédicateurs. On a construit un bel hôpital et des ermitages. Les habitations des Indiens sont autour de la citadelle des Espagnols, si bien que ceux-ci sont environnés de tous côtés. Le quartier des Indiens a trente églises où les naturels vont entendre la messe et s'instruire dans notre religion. Ces gens et ceux des environs sont très-adroits, et personne au monde ne peut les égaler en industrie et en habileté. Il y a parmi eux des maîtres dans toutes espèces d'arts; ils n'ont besoin pour exécuter quelque chose que de le voir faire.

Personne au monde n'a moins d'estime pour les femmes ; jamais ils ne leur font part

de leurs affaires, quand même ils croiraient que cela leur pût être profitable; ils en ont plusieurs comme les Maures, mais il y en a une qui est au-dessus des autres et qui est la maîtresse; les enfants qu'elle met au monde sont les héritiers légitimes.

XXI.

Des mariages.

Les Indiens ont beaucoup de femmes; autant qu'ils peuvent en nourrir, comme les Maures; mais comme je l'ai déjà dit, il y en a une qui est au-dessus des autres, et dont les enfants héritent au détriment de leurs frères consanguins, qui sont regardés comme illégitimes. Ils observent certaines cérémonies en épousant leur principale femme, ce qu'ils ne font pas à l'égard des autres.

XXII.

Des obsèques.

Autrefois ils pratiquaient sous terre une fosse revêtue d'un mur en chaux et en pierre ; ils y plaçaient le mort assis sur une chaise, et à côté de lui son épée, sa rondache et des bijoux en or. J'ai aidé à retirer d'un de ces tombeaux la valeur de trois mille *castillans*. On déposait à côté du mort de quoi boire et manger pendant quelques jours. Si c'était une femme, on plaçait près d'elle sa quenouille, son fuseau et tous ses instruments de travail. Ils disaient qu'où elle allait il fallait qu'elle travaillât, que ces aliments devaient lui servir pour le voyage qu'elle allait faire. Souvent ils brûlaient les morts et enterraient leurs cendres. Tous les habitants de

la Nouvelle-Espagne et des contrées voisines sont antropophages; ils font plus de cas de la chair humaine que de toute autre nourriture, tellement que très-souvent ils vont à la guerre exposer leur vie pour tuer quelqu'un et le manger. La plupart, ainsi que je l'ai dit, se livrent au crime contre nature et à l'ivrognerie.

LETTRES

DE

PÉDRO DE ALVARADO

A

FERNAND CORTÈS (1).

PREMIÈRE LETTRE.

Récit de combats livrés pendant la conquête de Ciapotulan Chechtaltenego, Vilatan; et des dangers auxquels Pédro Alvarado fut exposé. — Il ordonne de brûler les chefs de Vilatan et de mettre le feu à la ville. — Il nomme les fils de ces chefs en remplacement de leurs pères. — De deux montagnes, l'une d'alun et l'autre de soufre.

SEIGNEUR,

J'AI écrit de Soncomisco à votre seigneurie tout ce qui m'était arrivé jusque-là; je lui ai

(1) Ces deux lettres et la relation de Diégo de Godoy, sont insérées dans la collection de Ramusio, tome III, pag. 247, *verso*, et suivantes de l'édition de Venise, 1606. Nous avons cru devoir conserver l'orthographe des noms propres.

fait part aussi de ce que nous espérions découvrir. Après avoir dépêché des envoyés dans ce pays pour faire savoir que je venais en faire la conquête, et soumettre les provinces qui refuseraient de reconnaître la souveraineté de sa majesté, je demandai aide et protection à ceux dont je devais traverser le territoire puisqu'ils étaient vassaux de l'empereur; je leur dis qu'ils seraient protégés, que moi et tous les Espagnols nous les traiterions avec équité; que si au contraire ils s'y refusaient, je jurais de leur faire la guerre comme à des traîtres et à des rebelles insurgés contre l'empereur notre maître; que je les déclarais traîtres à sa majesté, et que tous ceux qui seraient pris vivants, seraient faits esclaves. Après avoir envoyé cette ambassade, dont étaient chargés des naturels de leur nation, je passai en revue toutes mes troupes à pied ou à cheval, et le lendemain matin je partis pour me rendre chez eux. Je marchai trois jours dans des montagnes désertes. Je ve-

mais d'établir mon camp, lorsque mes gens s'emparèrent de trois espions d'un village nommé Chiapotulan. Je leur demandai ce qu'ils venaient faire; ils me dirent qu'ils venaient chercher du miel, mais on reconnut par la suite que c'étaient des espions. Je ne voulus cependant pas les punir, et même je les reçus fort bien, et je les renvoyai chargés d'un message semblable au premier pour les chefs de Chiapotulan. Je n'en reçus aucune réponse; je me rendis donc chez eux. Je trouvai les rues ouvertes; toutes étaient très-larges: la grande rue et celles qui y aboutissaient n'étaient point embarrassées, mais les autres qui se rendaient dans les principales rues étaient barricadées. Je me doutai de suite de leurs mauvaises intentions, et je pensai qu'ils avaient pris ces dispositions afin de nous combattre. Des Indiens qui étaient envoyés vers moi sortirent de ces rues. Ils me dirent de loin d'entrer dans ces habitations et de m'y loger, et cela afin

de nous attaquer avec plus d'avantage, comme ils en avaient l'intention. Je m'établis ce jour-là hors des maisons, voulant observer le terrain et découvrir leurs projets; mais étant arrivés ils ne purent cacher leurs perfides projets; ils tuèrent et blessèrent des Indiens qui faisaient partie de mon corps d'armée. Aussitôt que j'en fus instruit, j'envoyai des cavaliers pour battre l'estrade; ils rencontrèrent un grand nombre de guerriers: on se battit, et nous eûmes plusieurs chevaux de blessés. Le lendemain j'allai explorer la route que je devais tenir. Je vis des gens de guerre, et que le pays était si montueux, si couvert de buissons et d'arbres qu'il paraissait beaucoup plus avantageux pour eux que pour nous. Je regagnai mes quartiers que je quittai le lendemain à la tête de toutes mes troupes pour entrer dans les habitations. La route était traversée par un fleuve difficile à passer : les Indiens en occupaient les bords; nous les attaquâmes et nous

emportâmes leurs positions. J'allai attendre le reste de mes gens sur le bord supérieur du fleuve dans une plaine, car le passage était très-difficile. Bien que je fisse cette manœuvre avec tout l'ordre possible, je courus de grands dangers dans ce mauvais pas. Les Indiens descendirent des montagnes par troupes nombreuses, et m'attaquèrent de nouveau. Nous soutînmes le choc jusqu'à ce que les bagages fussent passés. Nous entrâmes dans les maisons, nous poursuivîmes les naturels pendant l'espace d'une demi-lieue au delà de la place, et nous revînmes nous y loger. Nous employâmes deux jours à battre le pays, puis je partis pour un village nommé Quecialtenago. Dans la journée je passai deux rivières dangereuses qui sortent d'un rocher coupé; je les franchis avec bien de la peine, et je commençai à monter à travers un défilé de six lieues de longueur. Le soir je campai à moitié chemin; car ce passage était si difficile et si fatigant, que nous eûmes la

plus grande peine à le faire franchir aux chevaux. Le lendemain matin je poursuivis mon voyage, et j'atteignis une petite hauteur très-escarpée; j'y vis une femme sacrifiée et une chienne : ce qui, d'après les interprètes, indiquait un défi. Quand je fus parvenu plus avant, je reconnus un passage étroit, barré par une forte palissade; mais il n'y avait personne pour la défendre. Étant arrivé au sommet du défilé, je fis marcher en avant les arbalétriers et l'infanterie, la route étant trop rapide pour que les chevaux pussent s'y rendre. Aussitôt trois ou quatre mille hommes se montrèrent sur une hauteur; ils attaquèrent nos alliés, leur lancèrent des flèches de la hauteur; mais nous allâmes les secourir sur-le-champ. Pendant que j'étais sur une élévation pour réunir mes troupes et les ranger en bataille, j'aperçus plus de trente mille hommes qui s'avançaient de notre côté. Dieu permit que nous découvrîmes des terrains plats; nos chevaux étaient très-fatigués

de la route, cependant nous attendîmes les ennemis jusqu'à ce qu'ils fussent à portée des flèches, et nous les attaquâmes. Jamais ils n'avaient vu de chevaux; ils en furent épouvantés, se débandèrent de tous côtés, et nous les poursuivîmes assez longtemps : un grand nombre perdirent la vie. J'attendis que mes gens se fussent rassemblés, je les rangeai en bon ordre et nous allâmes loger à une lieue de là auprès de certaines sources, car nous n'avions pas trouvé d'eau dans le premier endroit. Nous souffrions extrêmement de la soif, et nous étions si fatigués que tout endroit nous semblait bon pour y prendre du repos. En ma qualité de commandant je marchai à l'avant-garde à la tête de trente cavaliers; un grand nombre des nôtres avaient pris des montures fraîches, tout le reste s'avança en bataille : je mis pied à terre pour prendre de l'eau. Pendant que nous étions descendus pour boire nous aperçûmes un nombre considérable de guerriers qui s'a-

vançaient. Nous les laissâmes s'approcher, attendu qu'ils venaient du côté de la plaine. Nous commençâmes l'attaque; nous les forçâmes de prendre la fuite, et nous les poursuivîmes fort longtemps. Il y avait parmi ces Indiens des combattants qui tenaient tête à deux cavaliers : nous les poursuivîmes pendant environ une lieue, jusqu'à une montagne où ils firent volte-face dans l'intention de se défendre. Je tournai bride avec quelques cavaliers pour les attirer dans la plaine, ils nous suivirent de si près qu'ils se trouvèrent bientôt à la queue des chevaux. Alors ayant réuni mes cavaliers, nous fîmes demi-tour, et nous en tuâmes un grand nombre : la victoire s'ensuivit. Un des quatre chefs de la ville de Vilatan fut tué; il était à la tête de toutes les troupes du pays, je regagnai les sources, et nous y campâmes, les Espagnols étant très-fatigués et quelques chevaux blessés. Le lendemain matin je partis pour me rendre au village de Quecialtenago, éloigné

d'une lieue de là. La défaite de la veille fut cause que je ne trouvai aucun habitant. Je m'y reposai avec l'armée, j'explorai le pays qui n'est pas moins habité que Tlaxcala; le territoire est aussi bien cultivé, mais il est froid à l'excès. Il y avait six jours que j'y étais, lorsqu'un jeudi à midi on aperçut un nombre considérable de naturels qui s'avançaient de tous côtés. On m'apprit que c'étaient des habitants de la ville, réunis au nombre de douze mille, et qu'il y en avait un nombre infini des villages voisins. Aussitôt que je les eus aperçus, je rangeai mes troupes en bataille, et j'allai les attaquer dans une plaine de trois lieues de large. Je n'avais avec moi que quatre-vingt-dix chevaux, ayant laissé le reste de mes troupes pour garder nos logements dont nous pouvions être éloignés d'une portée d'arbalète. Nous les mîmes en déroute et les poursuivîmes deux lieues et demie : nous les eûmes bientôt dépassés, et nous ne vîmes plus de

fuyards devant nous. Nos alliés et l'infanterie ayant attaqué ceux qui se sauvaient à la débandade, les refoulèrent dans un torrent où il en périt beaucoup. Les nôtres entourèrent ensuite une montagne sans arbres où s'étaient réfugiés un certain nombre d'ennemis, l'emportèrent et firent prisonniers tous ceux qu'ils y trouvèrent. Une multitude considérable de naturels parmi lesquels on comptait beaucoup de chefs, de nobles et de gens de distinction perdirent la vie dans cette journée, ou furent faits prisonniers. Aussitôt que les chefs de la ville eurent appris leur défaite, ils rassemblèrent tout le pays, convoquèrent des provinces étrangères, et allèrent même jusqu'à donner des otages à leurs ennemis. Tous convinrent de s'unir pour nous massacrer; il fut arrêté qu'ils me proposeraient de reconnaître de nouveau la puissance de l'empereur, notre maître, qu'on me ferait dire de me rendre à Vilatan, qu'on m'y logerait, et que pendant la nuit on met-

trait le feu à la ville pour nous brûler tous sans que nous pussions nous défendre; et ils auraient exécuté cet affreux projet si Dieu avait permis que nous fussions vaincus.

La ville est très-forte, on n'y pénètre que par deux entrées, l'une par un escalier de plus de trente marches de pierres, très-élevé, l'autre par une route faite de main d'homme et pavée. Ils l'avaient coupée dans plusieurs endroits, et ils voulaient achever de la rendre impraticable dans la nuit afin d'empêcher les chevaux d'y passer. Comme les habitations de cette ville sont très-rapprochées, et les rues fort étroites, nous aurions indubitablement été tous brûlés ou forcés de nous précipiter des rochers en bas. Aussitôt que je fus entré dans la ville, que j'eus remarqué qu'elle était très-forte. que les rues étaient trop étroites et trop irrégulières pour que les chevaux pussent nous être utiles, je pris le parti de regagner la cam pagne. Cependant les chefs me dissuadaient de

le faire, ils me disaient d'attendre, qu'ils allaient m'apporter des vivres, et qu'ensuite je pourrais partir. Ils agissaient ainsi afin de gagner du temps pour exécuter leurs mauvaises intentions. Voyant dans quel danger nous nous trouvions, j'ordonnai à l'instant à mes troupes de descendre dans la plaine par la rue pavée et le pont. A peine si l'on pouvait faire passer un cheval par cette rue; tous les environs de la ville étaient remplis de gens de guerre. Aussitôt qu'ils me virent dans la campagne, ils se retirèrent, mais non pas sans me faire éprouver quelques pertes; cependant j'eus l'air de ne pas m'en apercevoir. Voulant prendre les chefs qui avaient disparu, j'employai l'adresse et je leur distribuai des présents pour les tranquilliser. Je m'emparai d'eux et je les gardai prisonniers chez moi. Cependant leurs sujets ne cessaient de combattre; ils tuaient et blessaient un grand nombre de mes Indiens qui allaient chercher de l'herbe pour nos chevaux. Ils

tuèrent d'un coup de flèche un Espagnol qui fourrageait sur une hauteur à une portée d'arbalète du camp. Le pays est si avantageux pour la défense, à cause des ravins qui s'y trouvent, et qui souvent ont plus de cent toises de profondeur, que nous ne pûmes avoir une action générale, ni les châtier comme ils le méritaient. Persuadé qu'en le ravageant et en y portant l'incendie, je pourrais le soumettre à la puissance de sa majesté, je résolus de faire brûler les chefs. Au moment d'être brûlés, ils avouèrent, ainsi qu'on le voit par leurs confessions, leur projet de nous brûler dans la ville et les mesures qu'ils avaient prises à cet effet; ils dirent qu'ils nous y avaient conduits pour cela, qu'ils avaient défendu à leurs sujets de reconnaître la puissance de l'empereur notre maître, et de rien faire qui pût nous être utile. Ayant appris leur mauvaise volonté relativement au service de sa majesté, et pensant que cela pouvait être utile à la tranquillité du pays, j'or-

donnai de les brûler, d'incendier la ville et de la ruiner de fond en comble. Elle était si forte et si dangereuse qu'elle ressemblait plutôt à un repaire de bandits qu'à une ville de citoyens.

Je voulus achever la conquête de la province; j'envoyai à la ville de Guatemala qui en est à dix lieues, demander des gens de guerre au nom de sa majesté : je voulais aussi connaître les dispositions des habitants, et répandre l'épouvante dans le pays. Cette ville accueillit ma demande, et m'envoya quatre mille hommes. Avec ces auxiliaires et mes troupes je pénétrai dans l'intérieur; je fis des battues, et je chassai tous les habitants. Les derniers, voyant le tort que je leur faisais, m'envoyèrent des parlementaires, me firent savoir qu'ils étaient disposés à bien agir avec nous; que s'ils s'étaient mal conduits, cela avait été à l'instigation de leurs chefs, que tant que ceux-ci vivaient, ils n'auraient pas osé agir autrement; mais que

puisqu'ils étaient morts, ils me priaient de leur pardonner. Je leur accordai la vie, et je leur dis de regagner leur demeure, d'habiter la ville comme d'abord, et de se soumettre à sa majesté. Pour tranquilliser davantage le pays, j'accordai la liberté à deux fils des chefs morts, et je les mis en possession de la seigneurie de leurs pères : je pense qu'ils se conduiront comme il convient au service de sa majesté et au bien du pays. Je n'ai plus rien à dire relativement à cette guerre, si ce n'est que tous les prisonniers ont été marqués et réduits en esclavage. Le quint de sa majesté a été remis au trésorier Baltazar de Mendoza, et il a été vendu à l'encan pour assurer plus positivement le revenu de sa majesté.

Quant au pays, votre seigneurie saura qu'il est tempéré, sain, habité par des gens robustes. La ville est admirablement bien bâtie; il y a de très-grands champs pour la culture. Beaucoup de peuplades sont sou-

mises à cette ville : toutes, ainsi que celles du voisinage, ont été subjuguées au nom de sa majesté. Il y a près de là une montagne d'alun, une de vitriol, et une autre de soufre le meilleur qu'on ait vu jusqu'aujourd'hui. Avec un seul morceau qu'on m'a remis sans être épuré, j'ai fait dix-sept livres de poudre excellente. J'ai expédié Arquete; mais comme il n'a pas voulu attendre, je n'ai pu envoyer cinquante charges à votre seigneurie, je les lui enverrai plus tard par les meilleurs moyens possibles.

Je partirai d'ici, lundi, 11 d'avril, pour me rendre à la ville de Guatemala où je compte m'arrêter; car un village bâti sur le bord de l'eau, et nommé Atitlan est en guerre contre nous, et m'a tué quatre envoyés. J'espère, avec l'aide de Dieu, le soumettre bientôt à sa majesté; car d'après les informations que j'ai reçues, je trouverai beaucoup d'occupations plus avant. Je marcherai le plus vite possible afin de pouvoir hiverner

à cinquante ou soixante lieues de Guatemala, où l'on prétend (ce rapport m'est confirmé par les naturels du pays), que l'on trouve des édifices fort grands et magnifiques, ainsi que des villes importantes. On m'a dit aussi très-positivement qu'à cinq jours au delà d'une ville très-grande, éloignée de vingt journées de marche d'ici, on trouve les frontières de ce pays. S'il en est ainsi, je suis certain que c'est là qu'est le détroit; Dieu veuille m'accorder la victoire contre ces infidèles, afin que je les soumette à son service et à celui de sa majesté. Je n'aurais pas voulu vous envoyer une relation aussi courte, et j'aurais désiré vous décrire tout ce que j'ai vu, je ne manquais pas de matière. Les Espagnols que j'ai avec moi, tant à pied qu'à cheval, se sont parfaitement comportés dans nos guerres, et tous se sont rendus dignes de grandes récompenses. Maintenant je n'ai plus rien à vous dire d'important, si ce n'est que nous nous trouvons

dans un pays dont les habitants sont les plus robustes que l'on ait jamais vus; et, pour que Dieu nous accorde la victoire, je supplie votre seigneurie de faire faire dans la ville des processions par les prêtres et par les religieux, et de prier Notre-Dame de nous protéger, n'espérant recevoir des secours de personne si ce n'est par son intercession. Que votre seigneurie veuille faire savoir à sa majesté que nous la servons de nos personnes et à nos frais, afin que votre seigneurie décharge sa conscience et que sa majesté nous récompense comme nous le méritons. Que Dieu conserve pendant longtemps votre seigneurie ainsi qu'elle le désire. — De Vilatan, le 11 d'avril (1).

Comme le voyage que je dois faire est

(1) On doit reconnaître ici la ville d'Ulatlan. Il n'y a peut-être pas dans ces deux lettres un seul nom de pays qui soit écrit correctement : c'est ainsi qu'on lit Quecialtenago pour Quezaltenango; Tassisco pour Taxico; Paciaco pour Paçaco, etc.

long, je crois que j'aurai besoin de fers pour les chevaux; si votre seigneurie peut m'en procurer pour le printemps prochain, cela sera très-utile au service de sa majesté. Nous les payons cent quatre-vingt-dix ducats la douzaine, c'est-à-dire au poids de l'or. Je baise les mains de votre seigneurie.

PÉDRO DE ALVARADO.

SECONDE LETTRE

DE

PÉDRO DE ALVARADO

A

FERNAND CORTÈS.

Conquêtes de plusieurs villes et provinces.—Guerre, trahison, révoltes qui eurent lieu. — Fondation d'une ville. — De deux montagnes, dont l'une jette du feu et l'autre de la fumée. — D'un fleuve froid et d'un autre chaud.—Alvarado est estropié d'une flèche.

SEIGNEUR,

J'AI rendu compte à votre altesse de tout ce qui m'était arrivé à Vilatan aussi bien pendant la guerre que pendant la paix; je vais lui parler maintenant de tous les pays que j'ai parcourus et conquis, ainsi que de ce qui m'est arrivé. Je suis parti de la ville de Vila-

tan pour celle de Guatemala, où je fus si bien reçu, que je ne l'aurais pas mieux été chez nos parents; on m'y a pourvu si bien de tout ce dont j'avais besoin, que je n'ai manqué de rien. Après huit jours de halte j'appris par les chefs du pays qu'à sept lieues de là il y avait une très-grande ville bâtie sur le bord d'un lac qui faisait la guerre à Vilatan, et qu'il y en avait beaucoup d'autres dans le voisinage. Attendu la commodité de l'eau, les habitants possédent des barques, et la nuit ils viennent attaquer le territoire de ceux-ci. Considérant le dommage qu'ils leur causent, ces derniers me dirent, qu'étant nos amis et soumis à sa majesté, ils ne voulaient pas entreprendre la guerre sans mon autorisation, et de la leur accorder. Je répondis que je ferais appeler ces naturels au nom de l'empereur notre maître, et que s'ils se présentaient je leur ordonnerais de cesser les hostilités, et que s'ils ne venaient pas je me rendrais en personne chez eux pour les combattre. Je leur expédiai aussitôt deux

messagers du pays qui furent tués sans aucun respect. Aussitôt que j'eus appris cette triste résolution je m'avançai contre eux à la tête de soixante cavaliers, de cent cinquante fantassins suivis des chefs et des habitants de cette ville. Je marchai avec tant de promptitude que le jour même j'arrivai sur le territoire ennemi. Personne ne vint au-devant de moi, pour me recevoir pacifiquement; j'entrai donc chez eux du côté du lac à la tête de trente chevaux. Aussitôt que nous fûmes arrivés près d'un rocher fortifié, non loin du village, nous aperçûmes un gros d'ennemis; je les chargeai avec mes cavaliers, nous les poursuivîmes. Ils prirent une route pavée et étroite qui conduisait au rocher dont je viens de parler. Les chevaux ne pouvaient y aller. Nous mîmes pied à terre, mes compagnons et moi nous nous rangeâmes en bataille et nous les poursuivîmes. Nous arrivâmes si promptement au rocher qu'ils n'eurent pas le temps de rompre les ponts, autrement nous

n'aurions pu y entrer. Pendant ce temps-là un grand nombre de mes soldats qui me suivaient nous rejoignirent, et nous nous emparâmes de la forteresse qui était bien habitée. Tous les naturels se jetèrent aussitôt à la nage et gagnèrent une autre île, beaucoup échappèrent, trois cents barques de nos alliés qui venaient par le lac n'étant pas arrivés assez à temps. J'évacuai la forteresse, et j'allai loger dans un champ de maïs, où je passai la nuit. Le lendemain matin, après nous être recommandés au Seigneur, nous entrâmes dans la ville, que des rochers rendaient très-forte. Nous la trouvâmes abandonnée, car les habitants, ayant perdu la forteresse qu'ils avaient dans l'eau, n'avaient pas osé rester sur la terre-ferme; cependant quelques-uns allèrent nous attendre sur les limites du pays habité. Le pays est si montagneux, qu'on ne put pas leur tuer beaucoup de monde. Je m'établis à midi dans cette ville; nous battîmes les environs, et nous prîmes quelques naturels; j'expé-

diai trois messagers aux chefs pour leur dire de se soumettre à sa majesté, de reconnaître sa puissance impériale et moi-même au nom de l'empereur ; qu'autrement je continuerais la guerre, je les poursuivrais sans relâche, et que j'irais les chercher dans les montagnes. Ils me répondirent que personne n'avait encore conquis leur pays, et même qu'aucune armée ennemie n'y était entrée de force, mais que, puisque je l'avais fait, ils consentaient à reconnaître l'empereur comme je le leur commandais, et ils vinrent sur-le-champ se mettre en mon pouvoir. Je leur dis quelle était la grandeur et la puissance de l'empereur notre maître, et qu'au nom de sa majesté je leur pardonnais leurs erreurs passées, à condition toutefois qu'ils se conduiraient bien à l'avenir, qu'ils ne feraient la guerre à aucun de leurs voisins qui s'étaient reconnus sujets de sa majesté, et cela pour faire cesser les querelles et les guerres qui existaient entre eux. Je leur fis bon accueil ; je leur donnai des bijoux; je

les renvoyai chez eux avec beaucoup de bonté : ce sont aujourd'hui les Indiens les plus pacifiques du pays.

Pendant que j'étais dans cette ville, un grand nombre de chefs d'autres provinces de la côte méridionale, nommée de la mer du Sud, vinrent se soumettre à sa majesté. Ils me dirent qu'ils voulaient être ses vassaux et ne faire la guerre à personne; en conséquence de les recevoir comme tels, de les protéger et de les gouverner avec justice. J'acceptai leur offre avec bonté, ainsi que je le devais, et je leur promis, au nom de sa majesté, aide et protection. Ils m'apprirent qu'une autre ville, nommée Cuititepech, qui était très-avant dans l'intérieur, ne voulait pas permettre qu'ils vinssent faire acte de soumission à sa majesté, et qu'ils n'étaient pas les seuls dans ce pays que l'on empêchât de prendre cette détermination ; qu'il y en avait encore d'autres bien disposés pour les Espagnols et qui voudraient venir contracter une alliance avec

eux, mais que ces gens les empêchaient de venir, leur disant : Où allez-vous ? vous êtes des fous ; laissez-les venir dans ce pays et nous leur ferons la guerre. Quand je fus certain que c'était la vérité, désirant remplir les vœux de ces provinces et des chefs de la ville de Guatemala, je partis à la tête de toutes mes troupes à pied et à cheval. Pendant trois jours nous couchâmes dans des endroits inhabités ; le matin du quatrième jour je parvins sur le territoire de cette ville, qui est remplie d'arbres très-rapprochés les uns des autres. Toutes les routes étaient fermées, très-étroites; on n'y voyait que des sentiers, car les naturels n'avaient pas de rapports avec les étrangers. Il n'y avait pas de routes ouvertes, et les chevaux ne pouvaient point y combattre à cause de nombreux marais et des montagnes boisées. J'envoyai les arbalétriers en avant. Comme il pleuvait excessivement, les éclaireurs et les sentinelles ennemies se réfugièrent chez eux, ne croyant pas que j'arrive-

rais le même jour. Les espions manquèrent d'attention et n'apprirent mon arrivée que lorsque je fus entré dans la ville. Je trouvai les guerriers qui s'étaient mis à l'abri, et quand ils voulurent se réunir, ils ne trouvèrent point d'espace pour cela. Cependant quelques-uns qui étaient sur leurs gardes blessèrent des Espagnols et beaucoup d'Indiens alliés que j'avais avec moi. Profitant de l'avantage que leur donnaient les arbres et de la pluie qui tombait par torrents, ils s'enfuirent dans les bois sans que nous pussions leur faire d'autre mal que de brûler la ville. J'expédiai aussitôt des envoyés aux chefs pour leur dire de venir se soumettre à sa majesté, et à moi en son nom, sinon que je ruinerais leurs habitations, et je ravagerais leurs champs de maïs. Ils vinrent faire acte de soumission; je les reconnus comme sujets, et je leur recommandai de bien se conduire à l'avenir. Il y avait huit jours que j'étais dans cette ville lorsqu'il arriva d'autres peuplades et des habi-

tants de provinces plus éloignées pour contracter amitié avec nous. Ils offrirent de reconnaître la puissance de l'empereur notre maître.

Je voulus pénétrer dans l'intérieur du pays et l'explorer afin de mieux servir sa majesté et d'étendre ses dominations. Je partis donc de cet endroit, et je me rendis à un village nommé Atiepar où je fus reçu par les chefs et les habitants qui parlent une autre langue. Au coucher du soleil tous s'enfuirent sans exception. Craignant que le fort de l'hiver ne me surprît et n'interceptât les chemins, je résolus de quitter ces Indiens, et je me rendis plus loin, mes troupes et mes bagages étant rangés bien en ordre. Mon intention était de faire cent lieues dans l'intérieur, et de voir ce qui m'arriverait en route; et après avoir exploré ce pays, de revenir aux premiers villages et de les pacifier. Je partis le jour suivant, et j'arrivai à un village nommé Taeuillala. Les habitants se conduisirent comme à Antiepar, c'est-à-dire qu'ils

me reçurent en ami et qu'ils s'enfuirent une heure après. Je les quittai pour me rendre à un autre village nommé Tassisco; il est très-fort et très-habité. Je fus reçus comme dans les premiers et j'y passai la nuit. Le lendemain je partis pour me rendre à Nacindelan, village très-grand. Comme je me méfiais de ces gens, attendu que je ne les connaissais pas, je plaçai dix cavaliers à l'arrière-garde, dix au milieu du corps de bataille, et je m'acheminai dans cet ordre. Je n'avais pas fait deux ou trois lieues, depuis Tassisco, que j'appris que l'arrière-garde avait été attaquée par des guerriers qui avaient tué beaucoup d'Indiens alliés, enlevé une partie des bagages, toutes les cordes des arbalètes, et les fers que je portais pour les besoins de ma troupe, sans qu'on pût leur résister. Je donnai aussitôt l'ordre à don Georges d'Alvarado, mon frère, de partir avec quarante ou cinquante fantassins, de tâcher de ravoir ce qu'on avait pris. Il rencontra un grand nombre de guerriers; il les attaqua,

mais il ne put rien avoir de ce que nous avions perdu, car ils s'étaient déjà partagé le butin, et chacun emportait sa part. Aussitôt que Georges d'Alvarado fut arrivé à Nacidelan, il revint sur ses pas, tous les Indiens s'étant enfuis dans les montagnes. J'expédiai aussitôt don Pédro à la tête d'un certain nombre de fantassins pour chercher dans la montagne et voir s'il ne pourrait pas soumettre les naturels à sa majesté; mais les bois épais l'empêchèrent de ne rien faire, et il battit en retraite. J'envoyai aux naturels des messagers indiens du même pays pour les menacer de les faire esclaves s'ils ne se présentaient pas. Malgré tout cela, je ne les vis ni eux ni les messagers. Il y avait huit jours que j'étais à Nacidelan, lorsqu'il arriva des habitants d'un village nommé Paciaco, qui se trouvait sur la route que je devais parcourir; ils voulaient contracter amitié avec nous; je les reçus avec bonté; je leur donnai différentes choses, je les engageai à nous être fidèles; et je partis le lendemain ma-

tin. En entrant chez les Indiens je trouvai les routes barrées, et je remarquai des flèches plantées dans divers endroits. M'étant avancé davantage, je vis des Indiens qui coupaient une chienne en quartiers comme pour en faire un sacrifice; et bientôt nous entendîmes de grands cris partir du village, et nous vîmes une multitude de guerriers s'avancer contre nous. Nous les attaquâmes, et nous combattîmes si bravement, que nous les chassâmes de la place. Nous les poursuivîmes du plus près que nous pûmes, après quoi nous quittâmes ce village pour nous rendre à un autre nommé Mopicalco. J'y fus reçu comme dans les premiers; mais à mon arrivée je n'y vis personne; ce qui m'engagea à pousser jusqu'à Ocatepeque, que je trouvai tout à fait abandonné. Poursuivant toujours mon dessein de parcourir cent lieues de pays, je le quittai pour me rendre à un autre village nommé Acasual, bâti sur les bords de la mer du Sud. A une demi-lieue avant d'y arriver,

je vis la campagne remplie de gens de guerre, ornés de plumes de couleurs, munis d'armes offensives et défensives et qui nous attendaient au milieu d'une plaine. Lorsque je fus arrivé à une portée d'arbalète, j'attendis que le reste de ma troupe fût arrivée. Aussitôt qu'elle fut réunie, je la rangeai en bataille, et je m'approchai des ennemis jusqu'à une demi-portée d'arbalète. Je ne leur vis faire aucun mouvement hostile. M'étant aperçu qu'ils étaient assez près d'une montagne où ils pouvaient m'échapper, j'ordonnai à mon armée de s'y rendre; elle était composée de cent cavaliers, cent cinquante fantassins, et cinq ou six mille Indiens alliés; nous battîmes donc en retraite, et je restai à l'arrière-garde pour la protéger. Les Indiens furent si contents de nous voir partir, qu'ils nous suivirent à la queue de nos chevaux. Leurs flèches arrivaient jusqu'aux premiers rangs; tout cela avait lieu dans une plaine où nous ne pouvions agir, ni

nous ni eux. Quand je me fus retiré pendant un quart de lieue dans un endroit où nous pouvions tous combattre, je fis faire face à mon armée; nous les attaquâmes, et nous nous battîmes si vigoureusement que nous en fîmes un carnage affreux, et en peu de temps il n'y en eut pas un seul en vie : ils étaient si embarrassés de leurs armes qu'ils tombaient à terre sans pouvoir se relever. Ces armes sont des casaques de coton de trois doigts d'épaisseur, qui descendent jusqu'aux pieds; ils se servent de flèches et de longues lances. Tous ceux qui tombaient, étaient tués par les fantassins : beaucoup d'Espagnols furent blessés dans cette rencontre. Je reçus à la cuisse une flèche qui la traversa d'outre en outre et pénétra dans la selle ; j'en suis estropié, et j'ai une jambe plus courte que l'autre de quatre bons doigts. Je fus forcé de rester cinq jours dans ce village pour me faire soigner; j'allai ensuite à Tacuscalco, je

donnai l'ordre à don Pédro de continuer la découverte avec d'autres chevau-légers. Ils s'emparèrent de deux espions, qui me dirent qu'il y avait plus loin un grand nombre de gens de ce village et des environs qui nous attendaient. Pour plus de certitude on se rendit jusqu'à l'endroit où ils étaient, et l'on vit une armée considérable. Gonzalo d'Alvarado qui commandait l'artillerie arriva avec quarante cavaliers; comme je souffrais encore de ma blessure, ils se rangèrent en ordre en attendant mon arrivée. Quand tout le monde fut réuni, je montai à cheval le mieux que je pus, pour prendre le commandement comme si on avait voulu les attaquer. J'observai que l'ennemi formait un corps de bataille bien rangé; j'ordonnai à Gomez d'Alvarado d'attaquer la gauche avec vingt chevaux, et à Gonzalo d'Alvarado, la droite avec tous les chevaux : Georges d'Alvarado reçut l'ordre de charger le centre avec le reste de nos gens. Les naturels vus de loin présentaient une con-

tenance effrayante; la plupart avaient des lances de la longueur de trente palmes et toutes droites. Je montai sur une colline pour observer la bataille : je vis les Espagnols s'approcher à la portée d'un dard des Indiens qui se maintinrent de pied ferme et reçurent le choc de nos soldats sans s'épouvanter. Je fus stupéfait de voir cette hardiesse des Indiens. Les Espagnols n'avaient pas encore attaqué, croyant qu'une prairie qui était entre eux et l'ennemi était un marais; mais une fois qu'ils se furent assurés de la solidité du terrain, ils chargèrent les Indiens, les mirent en déroute et les poursuivirent pendant plus d'une lieue au milieu des habitations : on en fit un grand carnage. Les Indiens des villages plus éloignés voyant que la résistance était inutile, résolurent d'abandonner leurs demeures. Nous restâmes deux jours dans ce village, afin de prendre du repos et de faire rafraîchir les troupes, et je partis pour Miguaclan, dont les habitants s'étaient enfuis comme les autres.

Je me dirigeai sur Atecuan. Les chefs de Cuscaclan m'y envoyèrent des messagers pour faire acte de soumission à sa majesté et se reconnaître sujets. Ils prêtèrent serment d'obéissance entre mes mains, et j'acceptai leur offre, croyant qu'ils ne me tromperaient pas comme les autres. Quand je fus arrivé à Cuscaclan, je trouvai un grand nombre d'Indiens qui me reçurent, mais tous les habitants étaient en insurrection. Pendant que nous prenions nos quartiers, les naturels s'enfuirent dans les montagnes. Aussitôt que je m'en fus aperçu, j'envoyai dire aux chefs de ne pas montrer d'obstination et de retourner, puisqu'ils s'étaient soumis à sa majesté. Ils me répondirent qu'ils ne nous connaissaient pas, qu'ils ne voulaient pas venir, et que si nous avions quelque chose à leur donner ils nous attendaient les armes à la main. Aussitôt que je vis leur mauvaise intention, je leur fis signifier, au nom de l'empereur notre maître, de ne pas rompre la paix et de ne pas s'insur-

ger, puisqu'ils l'avaient reconnu pour maître. Je leur fis dire que s'ils y manquaient j'agirais avec eux comme avec des traîtres, des séditieux et des rebelles à l'obéissance qu'ils devaient à l'empereur. Les envoyés ne revinrent pas, et je ne reçus aucune réponse. Aussitôt que je vis leur obstination perfide, je ne voulus pas quitter le pays sans les châtier. J'envoyai des troupes pour les chercher dans la montagne; on les trouva sous les armes; on se battit; quelques Espagnols furent blessés ainsi que des Indiens alliés, et l'on prit un des chefs de cette ville. Pour leur faciliter de rentrer dans le devoir, je renvoyai cet homme avec une autre sommation; mais ils ne répondirent pas plus que la première fois. Aussitôt que je vis cela, j'instruisis un procès contre eux et contre ceux qui m'avaient fait la guerre, je les déclarai en état d'insurrection; mais ils s'obstinèrent toujours à ne pas venir. Voyant donc leur rebellion ouverte, et l'enquête ayant été achevée, je condamnai comme traîtres les

chefs à la peine de mort et à l'esclavage tous les autres qui seraient pris pendant la guerre après qu'elle serait terminée, et jusqu'à ce qu'ils fussent soumis à sa majesté. Je dis que ce qu'ils possédaient servirait à payer les médecins, les chevaux qu'ils avaient tués dans la guerre, tous ceux qu'ils tueraient à l'avenir, les armes et tous les objets nécessaires à la conquête. J'employai dix-sept jours à cette affaire des Indiens de Cuscaclan; et jamais, soit qu'on les attaquât, soit que je les fisse sommer par des parlementaires comme je l'ai dit, je n'ai pu obtenir qu'ils vinssent. Ils étaient protégés par des bois épais, de hautes montagnes, des ravins, et beaucoup d'autres fortifications naturelles.

Nous sûmes dans cet endroit qu'il y avait dans l'intérieur de grandes villes et des villages bâtis en pierre et en chaux; j'appris des naturels du pays qu'il s'étend beaucoup plus loin, qu'il est très-grand, bien peuplé, et qu'il faudrait beaucoup de temps pour le subju-

guer; mais comme nous étions à la moitié de l'hiver, je ne poussai pas plus loin mes conquêtes; je pris le parti de retourner à la ville de Guatemala, et de pacifier en revenant les villes laissées en arrière. Mais malgré tous mes efforts, je n'ai jamais pu les soumettre à sa majesté, parce que toute la côte de la mer du Sud dans laquelle j'ai pénétré est couverte de montagnes dans lesquelles les habitants se réfugièrent. Les pluies abondantes ont été cause que j'ai battu en retraite vers cette ville. Dans l'intention de pacifier ce vaste pays, et de soumettre tant de nations belliqueuses, j'ai bâti au nom de sa majesté, et sous le nom de Santiago, une ville habitée par des Espagnols. J'ai choisi le centre du pays, parce que cet endroit est pourvu de tout ce qui est nécessaire pour conquérir, maintenir, et coloniser l'intérieur. J'ai nommé des juges ordinaires pour exercer la justice, et quatre gouverneurs, dont j'envoie les noms à votre seigneurie.

Aussitôt que les deux mois d'hiver qui restent encore, et qui sont les plus rudes, seront passés, je partirai de cette ville pour aller reconnaître le Tapalan, qui est dans l'intérieur, à quinze jours de marche d'ici. On prétend que la capitale est aussi grande que Mexico: on y voit de grands édifices en chaux et en pierre dont les toits sont en terrasses; il y a encore beaucoup d'autres villes. Les habitants de quatre ou cinq sont venus faire acte de soumission à sa majesté. On prétend que l'une d'elles compte trente mille maisons, ce qui ne me paraît pas surprenant; les villes de la côte étant grandes, il n'est pas impossible que celles de l'intérieur soient bien peuplées. Au printemps prochain, s'il plaît à Dieu, j'ai l'intention de faire deux cents lieues dans l'intérieur. Je crois que sa majesté y trouvera de l'avantage, que ses domaines seront augmentés, et que votre altesse apprendra quelque chose de nouveau.

Depuis la ville de Mexico jusqu'au pays

où j'ai poussé mes conquêtes, on compte quatre cents lieues. Votre altesse peut croire que ce pays est mieux habité et plus populeux que celui qu'elle gouverne.

Nous avons vu dans cette province un volcan plus épouvantable que tous ceux que l'on connaît jusqu'à présent ; il lance des pierres enflammées, grosses comme une maison, qui se brisent en tombant et couvrent de feu toute la montagne.

A soixante lieues plus loin, nous avons vu un autre volcan qui jette une fumée épouvantable qui s'élève jusqu'au ciel; cette fumée embrasse l'espace d'une demi-lieue; personne ne boit de l'eau des ruisseaux qui descendent de ce volcan, parce qu'elle porte une odeur de soufre; il en sort particulièrement une très-belle rivière, mais qui est si chaude, que plusieurs de mes gens, qui avaient été battre la campagne, ne purent pas la traverser. En cherchant un gué, ils trouvèrent une autre rivière froide qui se jette dans la première.

Comme l'eau est tiède au confluent, ils purent la traverser. Je n'ai plus rien à dire à votre altesse sur ce pays, si ce n'est que les Indiens m'assurent que, pour se rendre de la mer du Sud à celle du Nord, on emploie un été et un hiver.

Votre seigneurie m'a fait la grâce de m'accorder le gouvernement de cette ville. J'ai aidé à en faire la conquête; pendant que j'y résidais je l'ai défendue avec bien de la peine et en courant bien des dangers, comme cela est manifeste. Si j'avais été en Espagne, sa majesté aurait confirmé ma nomination, et elle m'aurait accordé d'autres grâces si elle avait connu mes services. Je viens d'apprendre que sa majesté l'a donné à un autre; je n'en suis pas surpris, car elle ne me connaît pas, et personne n'a de tort en cela, si ce n'est votre seigneurie, qui n'a pas fait connaître à l'empereur qui je suis, les services que j'ai rendus dans ce pays que je viens de conquérir, le bon désir que j'ai de le servir dorénavant, et que

les Indiens m'ont estropié une jambe. Elle ne connaît pas non plus la faible solde que moi, et les nobles qui m'accompagnent, nous avons touchée, et le peu d'avantages que nous avons retirés de nos travaux. Que le Seigneur augmente heureusement vos jours et votre magnifique fortune pendant de longues années. — De cette ville de Santiago, le 28 de juillet 1524.

PEDRO D'ALVARADO.

RELATION

DE

DIÉGO DE GODOI,

Adressée

A FERNAND CORTÈS (1).

Découverte et conquête de plusieurs villes et provinces. — Guerres faites à cette occasion. — Armes offensives et défensives des naturels de la province de Chamula. — De plusieurs routes très-peu praticables et dangereuses. — Conduite du commandant, et division des biens qui a eu lieu dans cette province.

Très-magnifique seigneur,

J'ai écrit à votre altesse de Cenacantean tout ce que je devais lui faire savoir. Cette lettre a pour but de lui apprendre ce qui est

(1) Suivant Herrera, décade II, lib. 5., cap. 7, Diégo de Godoi fut nommé alcalde major et secrétaire du gouvernement (*escrivano del ajuntamento*) à la fondation de la Vera-

arrivé depuis, et dont je crois qu'il est convenable de l'instruire. Mardi matin, 29 mars, deux jours après Pâques (1524), le lieutenant partit d'ici avec la troupe pour Gueguezitean, car avant son arrivée, Francisco de Médina, qui avait été expédié de Chiapa, s'était rendu de Gueguezitean à Cenacantean sans éprouver d'opposition. Le lieutenant m'envoya avec six chevaux et sept arbalétriers par une autre route pour visiter une province nommée Chamula (1). J'avais pareillement rejoint le lieutenant à Chiapa sans trouver de résistance, et de là je devais me rendre où il allait, ces deux villes n'étant pas bien éloignées l'une de l'autre. La route, par

Cruz. Le même historien a donné le récit de cette expédition, décad. III, lib. 5, cap. 8 et 9 : on la trouve aussi dans Gomara, f° 93, *Medina del campo*, 1553. Nous avons suivi Herrera pour la rectification de plusieurs noms propres, en ayant soin de conserver entre parenthèses l'orthographe de la traduction italienne qui fait partie de la collection de Ramusio, Venise, 1606, t. III, p. 251.

(1) Aujourd'hui San-Juan de Chamula, dans le district de Chapa.

laquelle me conduisaient mes guides, jusqu'aux cinq petits villages de la même province, et qui sont en vue les uns des autres, comprend trois lieues de chemin si mauvais, que nous ne pûmes en faire qu'une petite partie à cheval. Étant arrivés au premier village, nous vîmes qu'il était abandonné, et qu'il n'y avait aucune espèce de vivres, ni pot, ni même une seule pierre. Ce village était bâti sur une hauteur, nous en descendîmes, et nous nous trouvâmes dans une vallée étroite qui conduit aux autres villages que l'on apercevait parfaitement de cet endroit. Ils étaient sur le penchant d'une autre montagne fort élevée, et très-près l'un de l'autre. Pour s'y rendre il fallait gravir une longue côte, si escarpée que les chevaux tenus par la bride, n'avançaient qu'avec bien de la peine. Comme nous commencions à monter, nous vîmes au sommet et sur la même route que nous suivions, une troupe de gens de guerre, tenant en arrêt des

lances de la longueur de nos lances à la gi-nette. Tandis que nous continuions à mon-ter, nous aperçûmes de petites troupes d'In-diens armés qui allaient rejoindre les pre-miers. Ils s'encourageaient et s'appelaient l'un l'autre par leurs noms. Considérant cette circonstance et que le pays que j'avais laissé en arrière était très-dangereux dans le cas où nous serions forcés de nous retirer en combat-tant, je pensai que nous courrions de grands dangers s'ils nous attaquaient, et que les Espagnols qui étaient avec le lieutenant se-raient aussi fort exposés. Je crus donc qu'il valait mieux abandonner cette hauteur et re-tourner au village que j'avais laissé en ar-rière et sans habitants. De cet endroit je fis faire des reproches aux Indiens par un na-turel de Cenacantean, et je leur fis dire qu'ils s'étaient mal conduits en ne préparant pas la route, et qu'il était impossible que nos chevaux pussent y monter, qu'en consé-quence les chefs et quelques personnes no-

tables vissent me voir, que je leur dirais tout ce que le lieutenant m'avait ordonné de leur faire savoir. Ils répondirent qu'ils ne voulaient pas venir, qu'ils ignoraient ce que nous leur voulions, d'aller les trouver, qu'autrement ils avaient leurs armes toutes prêtes et qu'ils viendraient nous chercher. Voyant leurs intentions, je me rappelai l'affaire d'Almesia qui me parut semblable à celle-ci. Pour éviter un malheur qui aurait pu arriver, comme le prouva ce qui eut lieu par la suite, nous nous décidâmes à revenir sur nos pas, car il eût été vraiment miraculeux que quelqu'un des nôtres échappât, ne pouvant combattre à cheval ni battre en retraite. Nous retournâmes donc en arrière pour que le lieutenant revînt les charger avec le gros de la troupe et les punir plus sévèrement. En regagnant notre camp, notre guide nous fit prendre un chemin de traverse qui abrégea la route, de sorte qu'au coucher du soleil, nous rejoignîmes le lieutenant. Les

nôtres étaient établis le long de la route au milieu d'une grande plaine près d'une rivière dans un endroit environné d'un grand nombre de beaux pins, en vue de trois villages de Cenacantean, bâtis dans la montagne qui commence au premier village, à deux lieues et demie de Canatan. Aussitôt que nous fûmes arrivés je fis savoir au lieutenant ce que nous avions vu, et je lui dis que je pensais qu'il ne fallait pas laisser ces Indiens impunis; il fut de mon avis.

Le lendemain matin, mercredi 30 mars, nous partîmes pour aller attaquer les habitants de Chamula. Les bagages étaient arrivés dans le camp, et avec eux Francisco de Ledema, majordome, qui devait garder les logements. On nous fit prendre une autre route qui conduisait sur le territoire de cette province où nous arrivâmes à dix heures du matin. Avant d'y entrer, on passe une montagne élevée dont la descente est très-difficile, si bien que beaucoup de chevaux tom-

bèrent d'une grande hauteur, sans cependant se faire du mal, parce qu'il se trouva dans l'endroit de grandes touffes d'herbes élevées.

Après avoir descendu la hauteur que domine le village, on trouve une vallée étroite. Croyant que nous pourrions nous en emparer de suite, nous divisâmes les cavaliers en trois petits corps, afin de l'entourer et de tomber sur les fuyards. Nous avions avec nous des Indiens et les alliés; le lieutenant commandait l'infanterie : comme il était absolument impossible d'y monter à cheval à cause du danger, je gravis adroitement la hauteur par un chemin étroit et souvent taillé dans le roc. Quand je fus en haut, un peu avant d'arriver au village, l'ennemi me reçut à coups de pierres, de lances et de flèches : ce sont les armes dont ils se servent pour combattre. Ils portent aussi des boucliers ou pavois qui les couvrent de la tête aux pieds : quand ils veulent fuir, ils les plient, les mettent sous leurs bras, et s'ils

veulent faire face à l'ennemi, ils les étendent. Le lieutenant combattit avec eux pendant assez longtemps, et finit par les refouler dans un bastion très-fort, et construit de cette manière : il était élevé deux fois comme un homme; les murs de quatre pieds d'épaisseur étaient bâtis en pierres et en terre, soutenus par beaucoup d'arbres, et construits de façon à durer longtemps : il y avait dans la partie la plus escarpée un escalier étroit qui montait jusqu'au sommet, et par lequel ils entrèrent. Au sommet de ce bastion, ils avaient établi des planches très-épaisses, placées en longueur les unes sur les autres, jusqu'à la hauteur d'un homme, bien jointes, avec du bois en dedans et en dehors, et fixées par des racines tordues et des cordes. Avant d'arriver à ce bastion, on voyait une palissade de pieux enfoncés en terre, et si fortement liés, que nous en fûmes épouvantés. Ce bastion de pierres était bâti sur une petite colline couverte de buissons. Les Indiens

combattaient si valeureusement, et nous lançaient tant de pierres, qu'on ne pouvait s'en approcher d'aucun côté. Les Espagnols essayèrent de monter par l'escalier, croyant entrer dans le bastion; mais ils ne furent pas arrivés au sommet, que les ennemis, les repoussant avec leurs lances, les firent rouler du haut en bas de l'escalier. Cela eut lieu deux ou trois fois quand on voulut leur donner l'assaut; ce qui était impossible, ce bastion étant très-fort. Les Indiens se défendaient bravement; ils blessaient beaucoup d'Espagnols et d'alliés, quoique l'artillerie et les arquebuses leur fissent beaucoup de mal; car, pour combattre, ils étaient obligés de se découvrir. On tirait fort peu de coups sans leur faire beaucoup de mal.

Nous étions à cheval au bas de la colline; voyant que les ennemis tenaient toujours tête, nous prîmes le parti de mettre pied à terre, et de laisser les chevaux. Nous gravîmes la hauteur, et nous combattîmes jus-

qu'au soir. Toute la journée fut employée à renverser la palissade qui était devant le bastion. Le lieutenant envoya au camp pour chercher des haches, des pioches et des pics de fer pour abattre le bastion de pierre; c'était le seul moyen d'y entrer, car personne des nôtres ne s'y présentait sans trouver vingt lances tournées contre lui. Le soir étant arrivée, nous nous retirâmes dans deux ou trois maisons où l'on combattit, et où l'on fit bonne garde. Les assiégés en firent autant de leur côté. Toute la nuit ils firent un bruit épouvantable, jetèrent de grands cris, battirent du tambour, nous lancèrent souvent des pierres, quelquefois des flèches : l'on entendait continuellement le bruit des pierres qu'ils jetaient. Aussitôt qu'il fit jour, nous commençâmes à attaquer le bastion. Les haches, les pioches et les pics de fer que nous avions envoyés chercher arrivèrent au point du jour. Aussitôt qu'on eut commencé à ouvrir la brèche, les Indiens nos alliés vinrent avec des bottes

de paille allumée qu'ils lancèrent sur les planches du bastion pour les brûler; mais à peine commencèrent-elles à s'enflammer, que les assiégés survinrent avec des vases d'eau pour les éteindre. Ils s'étaient d'abord défendus en nous jetant de l'eau bouillante, de la cendre et de la chaux. En combattant ils nous lancèrent un lingot d'or, en disant qu'ils en avaient deux gros morceaux, de venir les prendre, et cela pour témoigner le peu de cas qu'ils faisaient de nous. Vers le soir nous avions déjà pratiqué deux grandes brèches par où nous entrâmes. Nous fûmes si près d'eux, que nous combattîmes corps à corps. Ils résistaient toujours de pied ferme, de sorte que les arbalétriers, sans les mettre en joue, leur appliquaient leur arme sur la poitrine et les tuaient. Pendant cette action, il survint une forte pluie et un brouillard si épais, que nous ne nous voyions pas les uns les autres; nous fûmes forcés de regagner les maisons. La pluie dura trois heures; quand elle eut cessé, nous re-

tournâmes au bastion ; mais nous fûmes bien surpris, car les assiégés, s'étant vus pressés de si près la nuit d'avant et pendant la journée, s'étaient occupés avec ardeur à emporter tout ce qu'ils possédaient, à mettre leurs femmes en sûreté, et à prendre eux-mêmes la fuite. Quand nous fûmes montés sur le bastion, nous ne trouvâmes personne : pour faire croire qu'ils y étaient encore, ils avaient planté leurs lances toutes droites sur le bastion, de manière qu'on les vît du dehors. Nous pénétrâmes dans l'intérieur de la ville, mais avec bien de la peine, car il y avait une forteresse toutes les cinq ou six maisons, et les torrents étaient grossis à cause de la forte pluie qui était tombée ; on ne pouvait pas avancer sans faire des chutes fréquentes. Nos Indiens poursuivirent l'ennemi jusqu'au bas de la hauteur, prirent des femmes, des enfants et quelques hommes. Les habitants de la ville avaient pareillement planté leurs lances sur leurs maisons pour nous faire croire qu'ils y étaient.

Nous restâmes toute la journée dans cet endroit, et nous y passâmes la nuit. Nous trouvâmes beaucoup de provisions dont nous avions besoin, car nous n'avions pas mangé les jours précédents, n'ayant rien trouvé ni pour nous ni pour les chevaux; mais nous ne pûmes découvrir que des vivres. Indépendamment des prisonniers et de deux cents hommes que l'on avait tués la veille, on en tua tant ce jour-là, qu'il fut impossible de les compter: on nous dit qu'il y avait avec eux des habitants de la province de Guegueizteau.

Vendredi 1er d'avril, nous retournâmes à nos quartiers pour faire prendre du repos aux Espagnols, dont plusieurs étaient blessés, et pour nous pourvoir des munitions nécessaires, car on en avait consommé une grande partie. Nous y restâmes aussi le samedi.

Dimanche 3 d'avril, après la messe, nous partîmes pour nous rendre à Guegueiztean. Le chemin qui conduit à ce village, capitale de la province, est excellent et plat, bordé de pins :

on y trouve aussi une montagne sans arbres. Avant d'arriver à la province, on descend une grande côte qui va jusqu'au bas de la montagne. Le village est sur une hauteur : nous aperçûmes beaucoup de naturels d'un autre village qui descendaient une colline, en courant avec leurs armes pour se rendre dans la capitale. Aussitôt que nous arrivâmes, nous vîmes que les fortifications étaient très-grandes, mais non pas aussi fortes que celles de Chamula. Cependant, comme les habitants savaient ce qui était arrivé dans cette ville, et que les naturels avaient abandonné la place et les fortifications, un grand nombre s'enfuirent sur le flanc de certaines collines, et la plupart gagnèrent une vallée basse. Comme nous n'avions pas bien pris nos précautions, on ne put pas en tuer, et l'on ne prit que cinquante hommes. Le lieutenant n'ayant pas voulu attendre que toutes nos troupes fussent réunies, s'avança avec cinq ou six cavaliers dont je fis partie. Nous

poursuivîmes ceux qui se rendaient sur la colline; mais comme nous étions sur une hauteur, et que le chemin était très-difficile, nous n'en atteignîmes qu'un petit nombre que nous tuâmes : nous prîmes beaucoup de femmes. Ceux qui s'étaient enfuis dans la vallée l'avaient tellement remplie, qu'ils ne marchaient qu'avec peine; mais nos troupes tardèrent si longtemps à venir, que tous purent s'échapper. Ils abandonnèrent leurs armes comme des gens qui se croyaient perdus. Les cinq ou six cavaliers qui accompagnaient le lieutenant poussèrent plus avant, et parvinrent à un petit village très-fort éloigné d'une demi-lieue. Nous attendîmes le reste de l'armée, et nous y établîmes nos quartiers, d'après les ordres du lieutenant.

Le lendemain, c'est-à-dire le lundi, le lieutenant envoya Alonso de Grado avec des soldats à un village que l'on apercevait de cet endroit; il était éloigné de deux lieues, et l'on remarquait une maison blanche. Des

gens qui y avaient été nous rapportèrent qu'il s'y était réuni beaucoup d'Indiens. Ce village, bâti sur la crête de la montagne, lui parut très-fort. Il revint la nuit suivante dire qu'il n'avait rien trouvé. De ce village, qui est la capitale du Guegueizteau, on en aperçoit dix ou douze autres sur la montagne, et qui dépendent du premier. La vallée est très-belle et bien cultivée ; une petite rivière la partage.

Tous les villages de ce pays sont en guerre les uns contre les autres. Le lieutenant envoya un de ses Indiens pour dire aux chefs de venir traiter de la paix. Il les attendit le lundi et le mardi, mais personne ne parut.

Le mercredi, 6 d'avril, nous partîmes de ce village pour retourner à Cenacantean. Nous suivîmes la route de Chematan, car tous les villages se soumettaient ; cependant ils ne tardèrent pas à se révolter. Les Espagnols se découragèrent; mais, voyant que beaucoup de villages habités venaient faire la paix avec nous, ils

reprirent de l'espoir, et voulaient absolument se fixer dans ce pays. Ils changèrent ensuite d'avis, pensant qu'il valait mieux pousser plus avant, attendu que le pays était tel qu'on n'osait prendre un seul Indien. Le lieutenant ayant considéré ces circonstances fût de la même opinion, et personne ne se prononça pour l'avis contraire. Nous retournâmes donc à Cenacantean; de là, Alonso de Grado se rendit à Chiapa, où il fut bien reçu par des Espagnols que le lieutenant avait envoyés visiter d'autres pays. Pendant que l'on était à Cenacantean, on apprit que Francisco de Medina avait été cause de la révolte de ces deux provinces. On informa contre lui; il fut arrêté, et on lui retira son commandement. Si on l'avait puni à Cenacantean, les Indiens n'en auraient rien su, car ils ne s'étaient jamais présentés à nous pacifiquement. Comme nous devions partir, je le mis sous bonne garde, dans l'intention de procéder contre lui lorsque nous serions arrivés dans le village où

il s'était rendu coupable. Je le garde en prison, et il sera puni. Afin que votre seigneurie sache comment il a poussé les naturels à s'insurger, je lui envoie la copie de l'instruction, elle fera connaître toute cette l'affaire; je n'en parlerai donc pas davantage. . . . . .

Lundi, 11 d'avril, nous partîmes de Cenacàntean; le chef, à la tête de quelques Indiens, vint avec le lieutenant, et nous accompagna jusqu'à Chematan. Nos alliés nous suivirent constamment, et de bon cœur, jusqu'à ce que nous eussions gagné les hauteurs. Le soir nous allâmes passer la nuit à trois lieues de là, au milieu de pins, et en vue d'un village soumis à Cenacantean. Les habitants nous reçurent très-bien; ils avaient aplani la route, ils nous fournirent abondamment des vivres.

Le mardi nous poussâmes à trois lieues plus avant vers d'autres cabanes, où des naturels nous portèrent des provisions. Ils firent savoir beaucoup de choses au lieutenant qui interrogeait tous les Indiens qu'il rencontrait :

je n'en parle pas à votre seigneurie, ne les ayant pas entendus.

Le mardi nous fîmes trois lieues et demie, et nous arrivâmes à des cabanes. Il y vint des *Nagatutès* de la province d'Apanasclan, qui déjà s'étaient présentés pour faire la paix avec nous : ils étaient suivis par des Indiens de Michiampa, envoyés par le lieutenant avec ces Nagatutès. Ils nous portèrent un peu d'or, des carquois, des pointes de flèches, et dirent que l'Espagnol qui gouvernait à Sancomisco (*Soconusco*) leur avait commandé de les faire pour Pedro Alvarado : je ne sais si cette province, et les villages qui sont autour de Soconusco lui sont soumis. Les Indiens qui vinrent étaient très-bien disposés à l'égard des Espagnols : nous pensons tous que cela doit être très-avantageux. Ils nous dirent que Pedro Alvarado était entré à Velatan, qu'il avait fait la guerre et tué beaucoup de monde. Ils affirmèrent, en outre, que de leur village à Velatan il n'y avait que sept journées de mar-

che, et de Chiapia chez eux trois journées. De sorte que, d'après le rapport de ces Indiens, il peut y avoir cent lieues de leur village à Velatan. Des naturels d'autres villages vinrent offrir leur amitié au lieutenant; il en arriva aussi d'un village nommé Guzitempan, et d'un autre nommé Tesistepec; ils nous apportèrent un peu d'or. Le lieutenant les renvoya avec deux Espagnols qui avaient ordre d'examiner le pays.

Le jeudi suivant nous partîmes de ces cabanes, et nous allâmes coucher à trois lieues de là, dans un endroit où il y en avait d'autres plus petites; la route était aplanie. Un personnage d'un aspect respectable se présenta à nous, en disant qu'il était seigneur de Catevilula (*Catipula*), qu'il avait ordonné de faire ces cabanes, et de nous apporter beaucoup de vivres. Il nous dit qu'il avait fait aplanir la route jusqu'à son village, et qu'il attendait nos ordres : le lieutenant l'en remercia beaucoup.

Le vendredi nous quittâmes ces cabanes pour nous rendre à Catipula, qui paraissait éloigné de trois lieues. La route était la plus mauvaise que l'on eût jamais vue; et si les Indiens ne l'avaient pas arrangée, il aurait été impossible de la parcourir, et nous aurions été forcés de revenir sur nos pas. Elle traversait de hautes montagnes escarpées, et il y avait une descente d'une lieue et demie, si difficile, qu'aucun passage n'était plus dangereux. D'un côté on voyait de profonds précipices, et de l'autre côté le rocher était si raboteux, que les chevaux ne pouvaient y poser le pied : mais ces Indiens avaient très-bien arrangé cette route avec des branches d'arbres. Du côté du précipice, ils avaient établi des garde-fous avec de gros morceaux de bois fortement attachés, et ils y avaient jeté une grande quantité de terre, de sorte qu'ils en avaient fait un travail parfait; ils avaient même coupé le roc, et un nombre infini d'arbres qui embarrassaient le chemin. Quel-

ques-uns avaient neuf palmes de diamètre ; d'autres étaient d'une grosseur énorme, ce qui faisait voir le zèle qu'ils avaient mis à ce travail, et que beaucoup de gens y avaient été employés. Quand bien même les Espagnols l'eussent fait, il n'aurait pas été mieux exécuté. Aussitôt après avoir franchi ce passage difficile, ils nous menèrent dans des cabanes qu'ils avaient construites hors du village. Le chef y arriva avec un présent d'or, des plumes et des oiseaux morts que lui fournissent un grand nombre de ses sujets. Ils nous donnèrent une quantité de vivres, de l'eau, du bois et tout ce dont nous avions besoin.

Ce village et ceux qui en dépendent sont dans une belle vallée, arrosée par une rivière et tout entourée de montagnes. D'autres peuplades vinrent pour faire la paix avec nous ; ils nous apportèrent des vivres et un peu d'or qu'ils donnèrent au lieutenant. Nous restâmes quatre jours dans cet endroit pour attendre les Espagnols que le lieutenant avait

envoyés à Guitempan. Des Indiens arrivèrent avec un bonnet de ces Espagnols, et nous dirent qu'ils suivaient une autre route pour gagner un village où nous devions nous rendre. Il vint aussi des Indiens Zapothèques qui avaient quitté Chiapa pour se rendre à Quicula, qui est voisin de ce village. Ils vinrent nous faire présent de vivres et recevoir nos ordres.

Le mercredi 20 d'avril, nous partîmes d'Apilula pour continuer notre route. Après avoir fait deux lieues, nous arrivâmes à un village bâti sur le bord de la rivière de Chapilula, entre des montagnes; il est soumis à un autre qui est situé avant d'arriver à Silusinchiapa, et à deux lieues de l'endroit où nous nous arrêtâmes ce jour-là. Avant d'avoir fait ces deux lieues, on trouve d'autres petits villages qui en dépendent, et qui tous sont entre les montagnes, sur le bord de la rivière. La route qui conduit à Silusinchiapa est si difficile, qu'il est impossible de la décrire. Cepen-

dant les habitants l'ont aplanie et arrangée le mieux possible, eu égard à la disposition du sol. Nous la franchîmes, mais avec bien du mal. Les habitants nous reçurent en bons amis; ils nous fournirent beaucoup de vivres; et le soir ils nous logèrent chez eux. Le jeudi et le vendredi la pluie ne cessa pas: il tomba tant d'eau, et la rivière grossit à un tel point, qu'elle se répandit avec fureur sur la route; et comme le village était entre les montagnes, nous ne pûmes ni avancer ni reculer. Pendant ce temps, tous les Indiens s'enfuirent et ne revinrent plus : je ne saurais en dire la raison, car ils nous avaient reçus avec bonté, et ils avaient pris la peine d'aplanir la route.

Le dimanche la pluie ayant cessé, le lieutenant ordonna à des fantassins de chercher des habitants, mais ils revinrent sans en avoir vu un seul. Pendant le séjour que nous fîmes dans cet endroit, nous profitâmes des moments où il ne pleuvait pas, pour voir si nous trouverions de l'or dans le

fleuve, car nous crûmes aux apparences qu'il présentait qu'il devait y en avoir. Nous en recueillîmes quelques petites paillettes presque sans valeur; mais on fit ces recherches comme pour se distraire, car nous n'avions pas les instruments nécessaires. De cet endroit le lieutenant envoya un ordre aux habitants d'un village nommé Clapa, qui est plus éloigné que l'endroit où nous étions, et qui dépendait de Cematan.

Le lundi nous partîmes; nous fîmes deux lieues et demie, et nous parvînmes à un village dépendant de Cematan, nommé Estapaguajoia (*Paguayoyo*); il était composé de cinq cents maisons. Nous suivîmes constamment le fleuve pendant cette route; on dut le traverser plusieurs fois avec bien du mal. Quelques Espagnols coururent de grands dangers, car la route est pleine de rochers, et le fleuve qui coule avec beaucoup de rapidité est rempli de grosses pierres : je crois en vérité que dans le monde entier les chevaux n'auraient

pas trouvé un plus mauvais chemin. Comme la journée était déjà avancée lorsque nous nous mîmes en route, nous eûmes bien de la peine à arriver au coucher du soleil. Nous ne prîmes pas le moindre repos ; tous les chevaux étaient déferrés et harassés de fatigue ; plusieurs tombèrent dans l'eau, et on manqua de les perdre.

Ce village est important et très-agréable ; il y a une belle place, de bons logements, auprès d'une belle vallée cultivée qui borde le fleuve : elle est bornée par des montagnes, mais qui sont moins hautes que les précédentes. Le lendemain, c'est-à-dire le mardi, le village fut abandonné, car lorsque l'homme pense qu'on ne peut plus rien lui donner, c'est alors qu'il mord, et qu'il fait des dégâts. Quiconque, dans de telles circonstances, entretient des rapports avec lui, doit bien faire attention ; car s'il a tort une fois, il aura tort une autre. En vérité, la nature de l'homme est bien mauvaise ; quand il parle,

c'est pour feindre et tromper : il semble se conduire pour vous faire du bien; et quand vous est bien persuadé et certain de son affection, c'est alors qu'il cherche par certaines actions à vous mettre dans une position douteuse; de sorte que vous ne savez si vous devez interpréter sa conduite en bien ou en mal; et je crois véritablement qu'il est impossible de vivre en paix où l'on trouve un pareil homme. Cet homme ne pourrait rester qu'où est votre seigneurie, car alors il n'oserait bouger, et nous croyons tous que, s'il n'était pas dans ce village, nous y vivrions en paix : nous n'y serions pas venus s'il n'avait voulu s'y rendre. Votre altesse peut me croire, l'homme ne doit pas être éloigné de sa présence, quelle que soit son envie; je vous écris cela, parce qu'il en est ainsi, et que votre seigneurie le connaît très-bien.

Je partis du village ou capitale de Compilco, et je passai plus avant, parce que j'étais malade. Je voulais visiter plusieurs petits

villages qui en dépendent, et dont votre seigneurie a disposé en faveur de Pédro Castillo et de moi. Nous ne vîmes personne dans deux de ces villages, et nous trouvâmes environ trente Indiens dans chacun des deux autres; ils nous donnèrent cent mille *amandes d'une masse de composition métallique que l'on appelle cacao* (1), et environ quarante ducats d'or et de cuivre : ils nous dirent que tous les autres habitants étaient morts. Je poussai plus avant, et je revins ici. Une de mes juments tomba morte devant un puits, ainsi qu'un cheval que j'avais emmené pour me servir à la guerre. Ce cheval m'appartenait, et était un des bons du pays (d'Espagne). Quand je partis de ce village il était à la mort. Cette maladie était le résultat des fatigues que je lui avais fait supporter pendant la route. Votre altesse saura que, lorsque nous partîmes, tous les cavaliers convinrent,

(1) *Mandorle di massa di mistura di metalli, che chiamano Cacao.*

devant le lieutenant, l'alcalde et les régidors, que si quelque bête mourait ou était estropiée, comme ils ne pouvaient pas en payer le prix avec leur solde, ils l'acquitteraient en contribuant tous ensemble; mais, comme le lieutenant avait partagé l'or, il n'y avait plus de quoi me payer ce cheval. Je demandai que l'on en retînt le prix sur l'or que sa seigneurie avait eu, ou que tous payassent leur quote part, ainsi qu'ils s'étaient obligés. Cet animal m'avait coûté deux cent trente ducats : j'aurais pu le vendre deux cent cinquante; cependant on l'estima deux cents, et même plusieurs commencèrent à dire que, si on le leur faisait payer, ils abandonneraient le village. Je leur dis : « Dieu préserve que, pour un cheval vous vous en alliez, j'abandonnerai mes prétentions. » Je me suis exprimé ainsi, persuadé que votre seigneurie me le ferait payer si c'était juste. Je supplie donc votre altesse de prendre en considération le zèle avec lequel j'ai entrepris de la servir au prix de mon

cheval, que j'ai emmené presque mort, d'un poulain qui est tombé d'un rocher, et qui s'est cassé une cuisse, et d'un autre poulain que j'ai perdu : car le bénéfice que nous faisons avec les Indiens ne me permet pas de supporter ces pertes. Veuillez donc ordonner qu'il me soit payé sur l'or que l'on a gagné, ou du moins par contribution, comme ils s'y sont obligés. J'écris ceci à votre altesse, afin qu'elle en soit informée aujourd'hui; mais je lui enverrai une enquête sur le tout, de laquelle il résulte qu'ils se sont tous obligés en personne, car j'ai eu soin de faire faire cet acte pour que votre seigneurie me fasse la grâce de donner des ordres à cet égard.

Puisque nous sommes parvenus dans ce village, il me semble qu'il serait bon qu'un procureur, qui fût au courant de tout ce qui s'est passé, se rendît auprès de votre seigneurie pour l'en instruire, et pour lui apprendre comment on a fait le partage; celui qui a et celui qui n'a pas, et demander

à votre seigneurie de nous accorder les objets dont ce village a besoin. J'en ai parlé au lieutenant et au régidor, qui tous ont convenu que cette démarche était sage. Il fut arrêté que le lendemain nous nous réunirions pour en causer. Quand nous fûmes assemblés, Juan de Limpias et Bustamante se trouvèrent d'un avis tout différent. Il est bon que votre seigneurie soit informée des mesures à prendre, car rien n'a pu les faire changer d'opinion. Ils voulaient que l'on attendît Mormoleo, qui, d'après ce que l'on dit ici, a été rejoindre Pédrò d'Alvarado. Je ne sais à quoi attribuer cela, si ce n'est au peu d'intérêt qu'ils prennent au bien public. Ils sont plus riches en Indiens que tout autre habitant de ce village. Juan Limpias et son frère ont le commencement ou la frontière du pays de Quachula, qui est le meilleur territoire du pays, et une autre capitale nommée Anaclansiquipia, exlcellent village; Quenchula et d'autres villages qui en dépendent;

non loin de là Cateclesiguata et Sabion, nommé aussi Anazanclan, ce sont des villages qui valent Caltiva. Bustamante par une seule cédule a eu en don de votre seigneurie la moitié d'Ultapeche et des habitants; avec Tapia, la moitié de Tilcecapan, qui est un excellent endroit très-près de ce village. Non loin de là, Quenchula, Teapa, et plus haut huit ou dix villages dont votre altesse n'en connaît pas un seul, car lorsque vous lui accordâtes Ultapeche et Tilcecoapan, vous le fîtes parce que l'on vous avait dit qu'il n'avait pas d'Indien. Aujourd'hui il en possède un nombre si considérable, que cela suffirait à deux de nos colons comme le dit tout le monde. Aussitôt que j'en eus connaissance je compris pourquoi il ne leur plaisait pas que l'on écrivît à votre seigneurie ce qu'il fallait lui faire savoir, c'est pour cela que j'ai pris le parti d'écrire moi-même. Je supplie votre seigneurie de croire à l'assurance du zèle que j'ai apporté en tout ce qui concerna le bien

de sa majesté, de votre altesse et de l'état.

Quant aux Indiens et aux partages, votre seigneurie saura qu'il y a longtemps que des colons de ce village possèdent des Indiens sans aucun titre, et je crois même que le magistrat supérieur ne les leur a pas donnés en votre nom. Il y en a qui ont une multitude de naturels et d'autres qui abandonnent ce village, parce qu'ils n'en ont pas Je dis des multitudes de naturels, parce que c'est la vérité, et plusieurs de ceux qui n'en ont pas méritent autant d'en avoir, et peut-être plus que ceux qui en possèdent. Cependant je ne prétends parler que des gens qui en ont de trop, et de ceux qui par leurs bons services méritent plus qu'eux. Enfin, seigneur, je ne comprends rien à la façon dont on traite l'affaire des Indiens, ni à la manière dont ils servent; je vois bien que l'on retire d'eux peu d'avantages, mais ceux qui n'en ont pas du tout en retirent encore moins; aussi ils quittent ce pays, ce

qu'ils ne feraient pas si on leur donnait ceux des gens qui en ont de trop, en se conformant au partage fait à chaque personne, ce que votre seigneurie veut rétablir. Plusieurs en ont de trop; il est bien que tous en aient, puisqu'il y a moyen de leur en donner et de les contenter. Il est impossible de savoir le nombre que chacun en possède en faisant des visites ou en consultant les partages qui en ont été faits. Il faut que votre seigneurie donne des ordres positifs pour que l'on s'informe clairement de ce que chacun possède dans ce pays et à quel titre, autrement elle ne pourra être assez bien informée pour pouvoir donner à tout le monde comme elle le désire. Elle doit rechercher le mérite de chacun pour savoir la récompense à laquelle il a droit. Votre seigneurie fera à ce sujet tout ce qu'elle jugera à propos; mais quant à moi, je pense qu'il serait utile au bien de l'état qu'elle confirmât ou fît les partages le plus tôt possible, car si l'on agit autrement, ceux qui

n'ont pas ici ce qu'ils doivent avoir, s'en iront comme le fait le prouvera, et il y en a déjà qui commencent à quitter le pays.

Ne voulant dire de mal de personne, je ne rapporterai pas ici de certains faits, mais je vois avec peine que des ingrats oublient les bienfaits qu'ils ont reçus de votre seigneurie. Elle saura qu'il y a parmi les colons de ce village des gens qui sont reconnaissants, et d'autres qui ne le sont pas. Je vous ferai savoir que, pendant les voyages derniers, Bustamante le régidor, à ce que l'on rapporte, a dit plusieurs fois qu'il aimerait mieux être une punaise (*cimice*) que régidor de ce village. Que votre seigneurie ne croie pas que je l'aie entendu; cela ne se serait pas passé aussi légèrement; mais, comme il l'a dit devant le lieutenant, je me suis tu pour ne pas manquer de respect à cet officier. J'ai acquis la certitude qu'il l'a dit, car un jour Juan de Salamanque s'étant pris de querelle avec lui, et lui soutenant qu'il avait mal parlé, Bustamante lui re-

pondit qu'il s'était exprimé ainsi pour connaître la pensée des autres. Votre seigneurie peut juger, d'après cela, quel intérêt il prendra à remplir sa charge. Il a en outre beaucoup d'autres mauvaises qualités dont pourront vous parler ceux qui se rendent près de vous ; je vous le fais connaître, parce que je crois que votre seigneurie est mal informée, et qu'elle se trompe sur son compte, ne connaissant pas les ruses qu'il met en pratique.

Je ne nie pas qu'il soit gentilhomme, et que votre seigneurie doive lui accorder des grâces ; mais je dis qu'en l'investissant d'un emploi aussi important sans être bien informée sur son compte, votre altesse charge beaucoup sa conscience. Que votre seigneurie ne croie pas que je dise cela parce que j'ai de la haine contre lui ; je suis au contraire très-bien disposé en sa faveur ; mais, comme je souffre de ne pas voir réussir ce qui intéresse votre altesse, j'ai cru devoir lui écrire la pure vérité, et je passe sous silence

tout ce que l'on pourrait dire à ce sujet.

Le quatrième jour que nous étions dans ce village, le chef de Vluisponal et celui de Titiepaque vinrent m'apporter une lettre de votre seigneurie, par laquelle elle me commande de faire construire sa maison, à laquelle on n'a pas travaillé encore, parce que je n'étais pas ici. Je crois que la personne à qui j'avais donné l'ordre de chercher du bois de construction ne s'en est point occupée; mais je le lui pardonne, car elle a été gravement malade, et je l'avais déjà laissée mal portante, ainsi que je crois l'avoir écrit à votre seigneurie. Ce gentilhomme resta cinq jours ici : il fit appeler les chefs du village qui appartient à Pédro de Castellar et à moi, et il resta avec eux pendant deux jours pour chercher du bois dans les villages qui bordent la rivière en remontant. A leur retour ils me dirent qu'ils avaient trouvé tout ce qui était nécessaire, et que le monde arriverait quand je voudrais. Je

leur dis de se présenter après la Saint-Jean; et, à cette époque, je ferai commencer le travail le mieux que je pourrai. Les pierres pour bâtir sont bien avancées et sur la rivière.

Votre seigneurie m'écrit aussi qu'un Indien lui avait rapporté que j'avais demandé de l'or à Luis Marino. Votre seigneurie m'avait défendu d'en demander, et je me suis conformé à ses ordres. J'ai dit au cacique ce que contenait la lettre de votre seigneurie; il a paru surpris, et il a répondu que l'Indien ne savait ce qu'il disait. Ce chef m'avertit qu'il avait rassemblé beaucoup de monnaie en alliage pour la donner à votre seigneurie, et qu'il ne voulait pas l'envoyer jusqu'à ce que je l'eusse vue. Obligé de m'occuper de vos affaires; je retardai de passer le fleuve pour la voir et l'expédier: j'irai après la Saint-Jean, et je l'enverrai à Horrera de Tustebeque, avec la plus grande quantité de haches que je pourrai. Les Indiens en ont quelques-unes que l'on transporte de

leur village à Uluta Titiquipaque : j'en ai demandé au cacique et à Christoval, et ils m'ont dit qu'ils n'en avaient pas ; on croit généralement qu'ils en ont. Juan Limpias dit publiquement, comme les Indiens le répètent, que lorsque Marino est venu il a mis un impôt ou contribution sur les villages des Espagnols; chaque maison devait payer quarante amandes par jour, et qu'il dit de ne pas nous donner de l'or ni de l'alliage, mais seulement des vivres, parce que nous n'étions ici que pour garder cette rivière, et que l'or était pour votre seigneurie, et l'alliage pour lui. Il est vrai que Juan de Limpias l'a répété plusieurs fois devant moi, devant le lieutenant et beaucoup d'autres témoins. Les esclaves de votre seigneurie que j'ai amenés sont au nombre de trente-quatre; mais comme ce sont des femmes et des enfants, si on les conduisait à la ville (à Mexico) ils mourraient tous en chemin : je crois donc qu'il vaudrait

mieux, en attendant, les mener à Oluta; et si votre altesse le trouve mieux, à Corusca ou à la ville riche (*villa ricca*), vous y avez du bien et des maisons où l'on pourra les loger. Comme il fait très-chaud, ils y seront plus sainement, à moins que vous ne vouliez qu'on les vende. Je vous prie de me faire savoir ce qui vous conviendra le mieux, afin qu'on se conforme à vos désirs. Si votre seigneurie donne l'ordre de les vendre, je la prie d'autoriser que ce soit à crédit, car il n'y a pas dans le village un seul homme qui ait un denier.

Je n'ai plus rien à écrire à votre altesse, je la prie seulement de s'opposer au partage des villages, jusqu'à ce qu'elle ait pris des informations sur ce que je lui ait dit; ce village y trouvera de l'avantage; autrement le partage ne sera qu'un pillage, et chaque jour des personnes se rendront près de votre seigneurie pour l'ennuyer, comme on le fait toujours à ce sujet.

Que Dieu notre Seigneur conserve la magnifique personne de votre altesse, et qu'elle augmente sa fortune comme elle désire.

LETTRE

DU FRÈRE

PIERRE DE GAND,

AUTREMENT DIT DE MURA (1)

EN DATE DU 27 JUIN 1529.

Traduite de l'espagnol en latin pour la gloire de Jésus-Christ Notre Seigneur, et pour la satisfaction des âmes chrétiennes

---

Mes très-chers frères et mes très-chères soeurs,

Je voudrais vous écrire longuement au sujet du pays dans lequel nous vivons aujourd'hui; mais le temps et la mémoire me manquent; ce

(1) Frère Martin de Valence s'exprime ainsi au sujet de ce religieux dans une lettre adressée au révérend père Mathias Weynssen, général de son ordre, en date de 1531 : « Au nombre des frères érudits dans la langue des Indiens, est

la couleuvre, les sept couleuvres, les cinq lapins, et ainsi de beaucoup d'autres, chacun selon son emploi. En général ces dieux ont des noms de couleuvres ou de serpents. Il y a aussi les dieux des hommes, des femmes, des enfants, et de tout le monde. On sacrifiait aux uns des cœurs d'hommes, aux autres du sang humain, des enfants, des cailles, des moineaux, de l'encens, du papier, des boissons (*cerevisiam*), et beaucoup d'autres objets matériels, d'après les différents rites ou règles suivies dans les sacrifices qu'exigeaient ces démons, et suivant la classe des dieux. Il y en avait de noirs, de fauves, et d'autres peints de différentes couleurs. S'ils ne sacrifiaient point aux dieux ce que ceux-ci demandaient à leurs adorateurs, ces dieux les dévoraient corps et âme tout ensemble. Ils n'adoraient pas ces dieux qui étaient de vrais démons par l'affection qu'ils leur portaient, mais seulement parce qu'ils en avaient peur; c'est pourquoi ils rivalisaient entre eux à qui ferait les plus grands sacrifices et les

plus riches présents afin d'éviter la mort.

Ces dieux avaient un très-grand nombre de prêtres qui ne vivaient que de la chair des enfants et qui buvaient leur sang ; ils passaient pour des saints. Un certain nombre de prêtres n'avaient point de femmes, *sed eorum loco pueros quibus abutebantur*. Ce péché était si commun dans ce pays, que, jeunes ou vieux, tous en étaient infectés ; ils y étaient si adonnés, que même des enfants de six ans s'y livraient. Mais Dieu soit loué, un grand nombre ont tout à fait changés (*aliam viam multi nunc cœperunt ingredi*), en se convertissant à la foi. Ils demandent le baptême avec ardeur, et ils confessent leurs péchés. Moi, et le religieux qui m'accompagne, nous avons baptisé, dans la province du Mexique, plus de deux cent mille âmes, et même une telle multitude, que je n'ai pas pu les compter. Souvent, dans un jour, nous en avons baptisé huit mille, quelquefois dix mille, même quatorze mille. Aujourd'hui toutes les provinces, les villages et les paroisses, ont leurs

églises ou leurs petites chapelles, avec des tableaux, des croix, des bannières, tout cela par amour de Dieu et par dévotion. Les églises sont très-grandes; quelques-unes ont deux cents pieds de long, d'autres en ont trois cents. On observait dans ce pays la coutume de Salomon: et les chefs surtout épousaient plusieurs femmes; ils en avaient dix, cent, quatre cents, et même cinq cents; c'est ainsi que ces malheureux vivaient dans l'erreur. Priez donc, mes très-chers frères, pour le misérable état de ces Indiens.

Maintenant parlons un peu de nous-mêmes et de notre position, puisqu'après bien des maux et les affreux dangers auxquels nous avons été exposés sur terre et sur mer, nous sommes enfin arrivés dans ce port. Bien souvent j'ai été tenté de revenir en Flandre, mais le Seigneur lui-même m'a dirigé, et a écarté les dangers de ma personne. Qu'il soit béni dans les siècles des siècles. Amen.

Je désire donc que vous sachiez, mes très-

chers frères, que je suis parti de la ville de Gand en Flandre avec deux religieux du même ordre que moi : l'un était frère gardien à Gand, il s'appelait frère Jean du Toit, l'autre frère Jean de Aora; et moi frère Pierre de Mura, natif de la ville d'Yguen, dans la province de Budarde (*Budardæ*), j'étais le troisième. L'an 1522 de Notre Seigneur, au mois d'avril, pendant l'octave de Pâques, nous partîmes tous les trois de Gand pour nous rendre en Espagne, où nous sommes arrivés le 22 juin. Nous nous y sommes embarqués pour la seconde fois le 1er de mai 1523, et nous arrivâmes dans ce pays au port de Villenque (1) le 30 d'août. Nous nous rendîmes ensuite à Mexico, je veux dire dans l'endroit où était alors Mexico, qui est aujourd'hui au pouvoir des chrétiens. De là je me suis rendu dans une autre province nommée Techcucu (*Tezcoco*), où je restai trois ans et demi. Mes camarades

(1) Sans doute *Villa-Rica*, premier nom de la Vera-Cruz.

partirent avec le gouverneur pour un autre pays, et après y avoir souffert de grands maux ils y sont morts pour l'amour de Dieu. Je suis donc le seul qui sois resté, et qui habite ce pays avec quelques religieux d'Espagne. Nous nous sommes partagés en neuf couvents établis dans les maisons des naturels, et éloignés les uns des autres de sept, de dix milles et même de cinquante milles. Nous travaillons à convertir les Indiens à la foi, chacun suivant ses forces et son esprit.

Je suis chargé d'enseigner et de prêcher le jour et la nuit. Le jour je montre à lire, à écrire et à chanter, le soir je fais le catéchisme et je prêche. Comme ce pays est très-grand, que la population y est considérable, et qu'il y a peu de missionnaires pour instruire tant de monde, nous réunissons dans nos maisons les fils des chefs et des principaux personnages du pays pour les instruire dans la foi, et ils instruisent ensuite leurs parents. Ces jeunes enfants ont appris à lire, à écrire, à chanter,

à faire des exhortations, et à célébrer l'office suivant les règles de l'église. Cinq cents enfants et plus sont confiés à mes soins dans cette ville de Mexico, qui est la capitale du pays; cinquante jeunes gens environ sont doués de très-bonnes dispositions. Chaque semaine je leur enseigne en particulier ce qu'ils doivent dire ou prêcher le dimanche suivant, ce qui me donne beaucoup de peine. Je passe les jours et les nuits à composer, ou à faire concorder leurs sermons. Tous les dimanches ces jeunes gens sortent de la ville et vont prêcher dans tout le pays, à quatre, huit, dix, vingt et même trente milles pour propager la foi catholique, et préparer le peuple, par leurs instructions, à recevoir le baptême. Nous voyageons aussi avec eux pour renverser les idoles. Tandis que nous détruisons les temples dans un pays, ils les détruisent dans un autre, et nous élevons des églises au vrai Dieu. C'est dans ces occupations que nous employons notre temps; nous passons le jour et la nuit

à attirer ces infidèles à la religion de Jésus-Christ. Grâce à la bonté de Dieu, et par son aide, j'ai construit plus de cent églises ou chapelles à l'honneur et à la gloire du Seigneur dans cette ville de Mexico que j'habite, et qui ressemble à Rome. Plusieurs de ces édifices sont magnifiques et très-dignes de servir au culte de Dieu; il y en a de deux cents et même de trois cents pieds de longueur. Chaque fois que je vais dans les provinces pour prêcher, tout mon temps est employé à détruire les idoles et à construire des temples au vrai Dieu, c'est pourquoi je vous prie, mes très-chers frères, de vouloir bien prier le Seigneur pour moi, afin que par la force de vos prières il daigne m'éclairer et m'apprendre ce que je dois faire, comment je dois le faire, et qu'il m'accorde de persévérer jusqu'à la fin dans son très-saint service.

Je désirerais vivement que quelqu'un de vous, pour l'amour de Dieu, voulût prendre la peine de traduire cette lettre en flamand ou

en allemand, et la fit parvenir à mes parents, pour que du moins ils apprennent quelque bonne nouvelle de moi, comme par exemple que je suis encore en vie, et que je me porte bien, ce dont je rends grâce à Dieu.

Je ne vous écris rien de plus pour le moment : j'aurais cependant bien des choses à vous dire sur ce pays; mais j'ai presque entièrement oublié ma langue maternelle. Je n'ajouterai que ce peu de mots : j'ai grand besoin d'un certain livre que l'on appelle la Bible; si vous avez le soin de m'en faire parvenir un, vous me ferez une grande charité. *Cayeix quichi mamotu neoa ytote oh ytotia tucauh y Jesu Christo.* Ce qui veut dire : En vérité, je vous le dis. Béni soit le Seigneur notre Dieu, béni soit son fils Jésus-Christ.

Au couvent de Saint-François Mexico, le 27 juin 1529 (1).

(1) Cette lettre est imprimée à la fin de la *Chronica compendiosissima ab exordio mundi, etc. per venerandum patrem F. Amandum Zierixcensem, ordines fratrum minorum, etc. Antuerpiæ apud Simonem Cocum* 1533, in 8°.

LETTRE

DU RÉVÉREND PÈRE

FRANCESCO DE BOLOGNE,

ÉCRITE DE LA VILLE DE MEXICO DANS L'INDE OU LA NOUVELLE-ESPAGNE,

AU RÉVÉREND PÈRE

CLÉMENT DE MONÉLIA,

PROVINCIAL DE BOLOGNE,

Et à tous les révérends pères de cette province,

Traduite en langue vulgaire par un frère dudit ordre de l'Observance.

Dans laquelle on fait connaître la multitude des personnes qui ont été converties à la foi, le riche présent envoyé à notre pape, Paul III, la nature du climat du Nouveau-Monde; la grandeur du pays; l'or, l'argent; les pierres précieuses; la bonté des eaux; les usages; le vin; les montagnes; les bois; les animaux; la grande abondance de froment et d'autres grains; la constitution des hommes et des femmes; les armées; la religion; la ruine de leurs idoles et de leurs anciennes pratiques, et beaucoup d'autres choses fort agréables à connaître.

MES TRÈS-CHERS FRÈRES EN JÉSUS-CHRIST,

COMME je ne doute pas, et qu'au contraire je suis certain, mes très-chers et révérends

pères en Jésus-Christ, que vous auriez appris avec la plus grande joie ce que je vous ai déjà écrit par d'autres lettres qui sans doute ne vous sont pas parvenues, aujourd'hui que je suis persuadé d'avoir des messagers très-fidèles, je vous apprendrai l'heureuse situation dans laquelle je me trouve, moi et le frère Michel, qui saluent mille fois vos révérences. Nous éprouvons les plus grandes consolations de voir un si grand nombre de créatures, dévouées au démon, délivrées aujourd'hui par les prédications des serviteurs de Dieu, c'est-à-dire de nous, frères mineurs que Dieu a envoyés dans ce pays. Oh! oui, vos révérences peuvent en être assurées : je vous écris avec d'abondantes larmes, en pensant que notre très-doux Seigneur Jésus-Christ s'est manifesté à tout le monde par le moyen de ses apôtres; et qu'aujourd'hui il veut renouveler par l'entremise des enfants de son capitaine et serviteur, notre père Saint-François sa très-sainte foi, qui était presque

éteinte. Mais avant de continuer j'entretiendrai vos révérences de plusieurs autres objets, afin qu'elles exhortent ses enfants, nos frères, à venir nous aider à délivrer tant de milliers d'âmes des mains infernales, les rendre à leur créateur et rédempteur Jésus-Christ. Je parlerai d'abord du climat.

Le climat est ici très-tempéré, ni froid ni très-chaud; il pleut très-rarement l'hiver, mais souvent l'été, et presque toujours après midi. Il ne tombe jamais de neige, si ce n'est sur quatre montagnes très-élevées, où elle reste toute l'année. Nous sommes fermement persuadés que notre monde est bien plus grand que le vôtre, car il est composé d'un grand nombre de provinces, et celle que nous avons convertie à la foi de Jésus-Christ est plus grande que toute l'Italie, la France et l'Espagne. Nous avons ici beaucoup de mines d'or, d'argent, d'autres métaux et de pierres précieuses. Les eaux y sont excellentes, et presque tout le monde en boit. On fait le

vin avec des feuilles d'arbres. Un verre de vin comme le vôtre coûte un écu d'or, parce qu'il vient d'Espagne. On a planté des vignes comme celles d'Italie, elles donnent d'excellent vin. Presque tout ce pays, soit plaine, soit montagne, est habité, excepté les quatre dont j'ai parlé. Les bois sont composés de lauriers, de cèdres, de cyprès, de pins, de chênes. Les cèdres et les cyprès sont si élevés, que l'on peut à peine en apercevoir le sommet.

Les seuls animaux qu'avaient les Indiens étaient des cerfs, des ours, des lions, des tigres, des paons, des lièvres, des lapins, des loups, des renards, et d'autres très-beaux animaux, mais presque tous sauvages. On trouve dans les eaux beaucoup de serpents que l'on appelle crocodiles. Depuis que nous sommes arrivés, on a amené des chevaux, des ânes, des bœufs, des brebis, des cochons, des chiens, des poules, des oies, et d'autres animaux qui se sont si multipliés, qu'ils ont presque couvert la terre.

Leurs chairs sont plus savoureuses que celles des animaux d'Europe, à tel point que la viande de porc, que chez vous on défend presque aux gens qui se portent bien, n'est point défendue aux malades à l'article de la mort. On vend un cochon un denier, ce qui n'équivaut pas à trois bolognini (1) de votre monnaie, vous pourriez pour ce prix avoir un gros mouton ou vingt poules. Je n'ai jamais vu de plus beaux chevaux que dans ce pays. Ils ont en abondance du froment du pays, qui n'est pas moins bon que le vôtre, mais qui n'y ressemble pas; il est plus brun; on en apporté d'Espagne semblable à celui d'Europe, ainsi que des légumes. Ces produits se sont si multipliés, qu'une mesure qui équivaudrait à une *corba* (corbeille) des vôtres, en donne communément cent trente, et quelquefois même cent cinquante. On fait avec ce grain et le vôtre du

(1) Le bologaino est composé de six quatrini, la grandeur de cette monnoie répondait à peu prés à celle de nos anciennes pièces de deux sous.

pain très-blanc. Il est inutile de quêter pour avoir du pain ou autre chose, car on nous apporte tant de vivres au couvent, que souvent nous sommes obligés d'en renvoyer malgré les fidèles, et ils les remportent en pleurant.

De la constitution des hommes.

Ils sont aussi grands et aussi beaux que les Européens, mais plus forts. Les femmes, surtout celles qui sont nobles et de qualité, surpassent en pudeur et en bonté toutes les femmes du monde.

Du costume.

Dans l'origine, les hommes s'habillaient comme les Bohémiens. Les femmes ne se couvraient que de la ceinture en bas; mais toutes aujourd'hui ont des vêtements très-honnêtes. Les hommes se contentaient d'une femme légitime, excepté les grands seigneurs, qui avaient

beaucoup de concubines; certains en possédaient plus de huit cents; mais aujourd'hui tous vivent en bons chrétiens et se contentent d'une seule épouse légitime. Ils n'étaient pas très-cruels dans les punitions qu'ils infligeaient au coupable, excepté toutefois à l'égard des adultères. Voici comment ils les punissaient:

La femme adultère était empalée; on liait les pieds et les mains à son complice, et on l'étendait sur une grosse pierre. L'époux arrivait ensuite, et il écrasait la tête au coupable avec une grosse pierre.

Ils n'avaient point de lettres, et ils ne savaient pas peindre, mais ils avaient une grande mémoire, et ils faisaient de beaux dessins avec des plumes de divers oiseaux, et avec des pierres. Aujourd'hui ils peignent mieux que nous, et avec leurs plumes ils font des figures de saints. J'en ai vu deux que les religieux qui sont passés ici portent à Rome à notre très-saint père Paul III. Elles sont plus belles que si elles étaient en or ou en argent. Ces In-

diens envoient aussi trois caisses de pierres précieuses avec plusieurs figures faites avec ces pierres, ainsi que deux très-beaux coussins (*spalere*) destinés pour sa sainteté.

Des édifices.

Leurs maisons sont basses, mais bien construites; ils ont des villes plus grandes que celles d'Europe; d'autres sont de la grandeur des nôtres. Il y en a qui comptent cent quatre-vingt mille feux; ordinairement leurs villes n'étaient pas fermées, mais les Espagnols leur ont appris à les entourer de murailles. Ils ne combattaient jamais qu'avec des arcs et des flèches. Leurs épées étaient en pierre.

Ils adoraient un grand nombre d'idoles, entre autres quatre principaux. Nos frères emportent la plus vénérée pour la remettre à votre révérence. Ils vous expliqueront eux-mêmes le culte dont il était l'objet, afin que vous en soyez mieux instruits.

Ainsi que je l'ai déjà dit à vos révérences, les chefs de ce pays avaient une épouse légitime et beaucoup de concubines. Lorsque l'un d'eux était prêt de mourir, il instituait sa femme héritière, et il laissait de quoi vivre aux concubines. Il choisissait parmi ces dernières les deux qu'il aimait davantage, et leur disaient qu'il voulait qu'elles l'accompagnassent pour jouir avec lui d'une vie bien préférable à celle-ci, car ils croyaient qu'après la mort ils passaient dans un autre monde semblable à un paradis; puis il prenait un jeune enfant de ses concubines et lui disait la même chose. Ces femmes et cet enfant en étaient très-joyeux, pensant que ce chef les préférait à tous les autres, et promettaient de le suivre. Aussitôt qu'il était mort on l'embaumait; on construisait une chapelle souterraine; on l'asseyait sur une chaise, paré de ses habillements, de pierres précieuses et de ses armes. On plaçait une concubine à sa droite, l'autre à sa gauche, et l'enfant sous ses pieds; on leur met-

tait avec eux d'excellents aliments, puis on fermait la sépulture, et bientôt ces femmes et cet enfant mouraient.

On pratiqua les mêmes cérémonies à l'égard de l'idole que l'on transporte en Europe, et qui avait été un grand prince. Quarante ans et plus, après sa mort, on voulut voir ce qu'il était devenu; on fouilla son tombeau, et l'on ne trouva plus que les os. On fit faire cette statue à son image, et l'on commença à l'adorer comme Dieu, et à élever beaucoup de temples à son honneur. Celui dans lequel était sa statue est plus grand que votre église de Saint-Pétrone. Ils avaient eu presque autant de respect pour lui que vous pouvez en avoir pour le saint-sacrement; on lui sacrifiait beaucoup d'hommes de la manière suivante : Les prêtres avaient un couteau de pierre, comme dans les anciens temps, le couteau de la circoncision. Ils conduisaient les hommes sur un endroit élevé, les étendaient sur une large pierre; les prêtres arrivaient avec ce couteau, leur fen-

daient la poitrine et en retiraient le cœur; ils frottaient avec le sang l'autel de l'idole, coupaient les pieds et les bras des victimes, les envoyaient aux principaux chefs qui les mangeaient avec beaucoup de respect et de joie, disant que c'étaient des reliques de saints. C'est ainsi qu'on a sacrifié à cette idole des milliers et des millions de créatures raisonnables.

Dans les premiers temps que nous étions ici, ces prêtres, voyant que nous autres religieux nous étions venus prêcher l'Évangile de notre très-doux seigneur et maître, Jésus-Christ, tinrent conseil et se dirent : Si ces religieux, nouvellement arrivés pour prêcher et introduire une loi nouvelle, veulent nous faire changer de croyance, ils feront détruire nos idoles par leurs prédications, comme ils l'ont fait autre part et dans les villes voisines. Faisons à notre Dieu une chapelle ou oratoire souterrain, bien caché, nous planterons une croix au-dessus, nous feindrons de l'adorer,

et nous adorerons notre Dieu ; ce qu'ils firent. Jusqu'à présent ils l'avaient tenu secret, mais nos religieux étant venus à passer dans l'endroit, ces prêtres repentants ont avoué leur malice et leur ignorance, et ils ont livré cette idole, qui se nomme, dans leur langue, Tescatipocli, ce qui veut dire miroir de fumée. C'est ainsi que les religieux ont pu le porter à vos révérences.

Voici comment nous nous y sommes pris pour instruire les Indiens dans la foi : Nous avons des écoles de garçons, qui presque tous sont des fils de grands seigneurs qui nous les envoient pour les instruire, ceux-ci instruisent ensuite leurs pères et les autres Indiens. Dans bien des endroits nous en avons mille, et dans d'autres deux mille, c'est ainsi que nous leur enseignons à lire, à écrire, à chanter, et à jouer des instruments. Nous les faisons étudier, car ils ont beaucoup de mémoire et de facilité; toutes les nuits ils se lèvent avec les religieux pour chanter matines, et le jour

ils célèbrent tous les offices avec nous. Bien que nous soyons fort peu de religieux, car il y en a ici tout au plus deux cents, et nous ne sommes guère réunis que trois ou quatre dans chaque endroit, nous chantons la messe ainsi tous les jours. Le prêtre entonne la messe, puis ces jeunes gens chantent le reste en musique, et s'accompagnent avec des orgues, des harpes, des flûtes et d'autres instruments; de telle façon, mon révérend père, que je crois qu'aucun chrétien n'a jamais entendu une si belle harmonie: en entendant ces instruments nous croyons être en paradis à écouter les anges. Tous les jours, quand on célèbre l'office divin, il y a constamment plus de quatre-vingt mille personnes, hommes ou femmes, qui y assistent; les hommes sont séparés des femmes. S'ils entendent nommer le doux nom de Jésus ils se mettent à genoux, et lorsque l'on dit *Gloria patri*, ils se prosternent jusqu'à terre, et se donnent la discipline comme les religieux. Lorsque nous les voyons s'humilier

ainsi, nous ne pouvons nous empêcher de pleurer de joie, et de rendre des grâces infinies au Seigneur miséricordieux, et à notre rédempteur Jésus-Christ, qui a daigné relever sa sainte foi par le moyen de tant d'âmes perdues, et nous désirons sans cesse que vous soyez témoin de cette dévotion.

Quant à l'instruction des filles, nous avons fait venir d'Espagne un grand nombre de religieuses presque toutes de notre tiers ordre; elles tiennent des écoles de filles semblables aux nôtres, et récitent l'office de la glorieuse Vierge Marie, comme font les religieux. Elles enseignent aux Indiennes à filer, à coudre, à tisser, et beaucoup d'autres ouvrages qui conviennent aux femmes. Ce sont presque toutes des filles de grands seigneurs. Il y a parmi elles les deux filles du premier chef de cette province; elles disent qu'elles veulent conserver une chasteté perpétuelle et sans tache. Lorsque quelques-unes veulent se marier, on leur fait épouser les jeunes gens que nous avons in-

struits dans la sainte foi, et de cette manière ils deviennent de vrais chrétiens.

Du baptême.

Ces gens ont tant de confiance en nous, qu'il n'y a plus besoin de miracles. Quelquefois les chefs se présentent à la tête de trente ou de quarante mille hommes pour se faire baptiser. Ils nous apportent leurs idoles; ils pleurent sur leurs péchés avec tant d'amertume, qu'ils attendriraient les pierres. Très-souvent ils nous forcent d'aller dans leurs villes, et leur dévotion est si grande que nous sommes obligés de laisser les plus proches pour aller chez les plus éloignés, afin de les satisfaire. Avant de venir nous chercher ils construisent des couvents dans leurs villes, pour que nous puissions y être plus à notre aise; et lorsque nous ne pouvons pas nous y rendre, ils nous demandent un de

nos frocs comme un témoignage que nous irons leur prêcher l'Évangile quand nous serons un plus grand nombre de religieux. Aussitôt qu'ils sont arrivés chez eux, ils remplissent cet habit de paille ou d'étoupes, et ils le placent sur l'autel dans leur église, comme preuve qu'un jour nous viendrons les convertir. Ils viennent de cent lieues, c'est-à-dire de trois cents milles pour nous voir prêcher. Souvent quatre-vingts et même cent mille personnes assistent à nos sermons, quoiqu'il y en ait beaucoup qui ne peuvent pas entendre nos discours; et tous, soit homme soit femme de distinction, riches ou pauvres, portent au cou une croix, et nous confessent leurs péchés avec d'abondantes larmes; ils ont confiance en nous comme dans les saints, et ne veulent pas d'autres religieux. Les chefs de ce pays écrivent au saint-père par l'entremise des religieux, de ne pas leur envoyer des prêtres séculiers, ni de moines s'ils ne sont pas de

notre ordre. Ils voudraient surtout des Italiens, parce qu'ils nous préfèrent aux autres.

C'est pourquoi, mes très-chers pères et mes très-chères mères, je prie vos révérences de venir en aide à ces âmes, dont un grand nombre qui seront damnées, auraient été sauvés si vous les aviez aidées. Nous prions vos révérences de faire nos excuses à nos parents de ce que nous ne leur écrivons pas; car nous avons presque tout à fait oublié notre langue maternelle. Nous vous prions aussi de montrer cette lettre à tous les frères de votre province, afin qu'ils soient encouragés à venir nous trouver. Je me recommânde toujours à leurs ardentes prières. De Mexico dans la Nouvelle-Espagne.

De votre révérence, le fils en Jésus-Christ, frère Francesco de Bologne.

Venise, de l'imprimerie de Paulo Danza.

DE L'ORDRE DE SUCCESSION

OBSERVÉ PAR LES INDIENS

RELATIVEMENT A LEURS TERRES ET DE LEURS TERRITOIRES COMMUNAUX.

ON saura qu'il y avait trois espèces de terres dans les Indes : les unes se nommaient *yococlali*, qui veut dire terres de la guerre; d'autres *clatocacali*, ou terre de la seigneurie, et les dernières, *calpulali*, ou terres particulières au village ou à l'arrondissement (*barrio*). Les terres de la guerre n'apparte-

naient à personne, et personne n'en héritait. Quant à celles de la seigneurie, il ne s'élève aucune difficulté, car le seigneur les donnait et le retirait comme bon lui semblait, et il les partageait entre ses fils et ses parents. Relativement aux terres de la troisième classe, et que l'on nommait calpulali, on suivait des règles particulières : c'étaient comme nous l'avons déjà dit, des territoires qui faisaient partie des villages ou des arrondissements. D'ordinaire les fils en héritaient, et l'on ne les en dépouillait que pour les punir d'un délit. Ce n'est pas qu'ils eussent ces terres en propre; car, comme les seigneurs exerçaient un pouvoir tyrannique, ils disposaient des terrains et des vassaux suivant leur bon plaisir. Les Indiens n'étaient donc, proprement dit, ni propriétaires ni maîtres de ces villages; ils n'étaient que les laboureurs ou les amodiateurs des seigneurs terriers (*solariegos*), de telle façon que l'on pourrait dire que tout le territoire,

soit des plaines, soit des montagnes, dépendait du caprice des seigneurs et qu'il leur appartenait, puisqu'ils y exerçaient un pouvoir tyrannique, et que les Indiens vivaient au jour le jour; les seigneurs partageant entre eux tous leurs produits.

Quant au mode adopté pour régler la juridiction et l'élection des alcades et des régidors des villages; ils nommaient des personnes notables qui portaient le titre de *achcacaulitin* qui est un nom de charge, comme l'est aujourd'hui celui d'alguazils. Les tribunaux de ces officiers étaient établis dans la capitale. Ils devaient arrêter les délinquants, les conduire à la prison ou aux endroits de punition destinés aux *maceuales* et aux gens du peuple. Lorsque les nobles se rendaient coupables d'un délit, on les gardait chez eux en charte privée, et on les jugeait dans leur maison. Il n'y avait pas d'autres élections d'officiers. Pour ce qui avait rapport à la guerre et au gouvernement, le souverain choisissait

les nobles les plus distingués et les plus expérimentés; c'était toujours lui qui nommait l'alguazil major : cet officier choisissait les alguazils inférieurs; de sorte que l'on peut dire que les offices se donnaient par nomination, et qu'on les ôtait suivant la volonté des seigneurs qui possédaient tout.

Les châtiments qu'ils infligeaient étaient pour la plupart la mort ou l'esclavage; ils punissaient sans pitié l'adultère, le crime de haute trahison, l'homicide et l'espionnage. Ils avaient différentes sortes de mort : les gens du peuple étaient pendus après avoir été exposés un certain temps au pilori; ils étaient ensuite mis à mort en public. D'ordinaire les nobles étaient exécutés chez eux : certains coupables avaient la tête tranchée; on l'écrasait à d'autres. Ils appliquaient aux grands crimes les punitions les plus sévères. Les conspirateurs contre le prince étaient coupés en morceaux, en commençant par les doigts, phalange par phalange; puis on coupait les mains, les

pieds, les poignets, les coudes, et ainsi de suite. On en faisait de même à celui qui s'était rendu coupable d'adultère avec la femme du souverain; on rasait leur maison comme on le voit aujourd'hui à Tezcuco. L'avant-dernier souverain de cette ville, qui mourut quatre ans avant l'arrivée des Espagnols, fit mettre à mort dans un seul jour quatre cents principaux nobles, hommes ou femmes, complices de l'adultère dont la reine s'était rendue coupable. Elle était fille du souverain de Mexico, nommé Avicotzin, prédécesseur de Montenzuma. Toutes les maisons de ces gens furent rasées, et les Mexicains vinrent pour mettre à mort cette princesse. Il y avait au nombre des condamnés des gens de haute distinction, dont les maisons et les enclos sont aujourd'hui abattus. Tous leurs biens et leurs vassaux furent confisqués au profit du souverain. Il avait seul le droit de condamner à mort; les autres officiers et les alguazils n'infligeaient que des peines moindres. Ces *achcacaulitis*,

ç'est ainsi qu'on les nommait, remplissaient les fonctions d'alcade. Pour le moindre petit vol, c'est-à-dire pour avoir dérobé seulement du maïs, ils condamnaient à la potence; aussi n'avait-on aucune crainte de voleurs dans toute l'étendue du pays découvert. Les trésors des souverains n'étaient pas même fermés à clefs; on plaçait seulement des gens pour les garder. Il n'y avait point d'autres officiers de justice que ceux que nous venons de nommer; les emplois du gouvernement étaient réglés différemment. . . . .

Des conseillers étaient chargés des affaires d'état; c'étaient pour la plupart des gens de distinction et des *tecuclis* ou chevaliers comme nous les appelons. On choisissait toujours des personnes âgées, pour lesquelles le souverain avait beaucoup de vénération et de respect, et qu'il honorait comme ses pères. Il leur communiquait les affaires difficiles et importantes. Ces conseillers nommaient eux-mêmes le souverain. Pour les affaires moins sérieuses,

et qui regardaient l'administration courante de l'état, il existait des régidors majors appelés *calpixques*, chargés des affaires de finance dans les arrondissements dont ils étaient calpixques. Le mot veut dire dans notre langue, gardien d'une chose que l'on a confiée à leur charge, répond à celle de nos majordomes. Ces gens avaient dans chaque quartier et sous leurs ordres des régidors inférieurs nommés *macuilte panpixques*, ce qui veut dire centurion, parce qu'ils avaient autorité sur cent hommes ou cent familles, qui leur obéissaient et se rendaient à leurs ordres quand ils les faisaient appeler. Ces centurions avaient au-dessous d'eux cinq régidors inférieurs nommés *centes panpixques*, ce qui signifie officier qui commande à vingt hommes; en effet, chacun était chargé de vingt familles. De cette manière, lorsqu'on avait besoin d'exécuter quelque travail public ou quelque chose qui concernait l'état ou le service du prince, les ordres se

transmettaient des supérieurs aux inférieurs, des gouverneurs ou conseillers, aux calpixques qui étaient les régidors majors, de ceux-ci aux centurions, des centurions aux officiers de vingt hommes, et de cette manière on rassemblait tout le peuple s'il était nécessaire; cet usage existe encore aujourd'hui. Les souverains nommaient les majordomes ou régidors majors; et ces derniers les régidors inférieurs. Cette administration était si bien organisée, qu'en une heure on rassemblait tout un village. Il existait dans leur gouvernement beaucoup d'autres charges auxquelles le souverain nommait; mais elles étaient moins importantes; enfin, pour le dire en peu de mots, tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, étaient les serviteurs du souverain. Il employait dans l'administration de sa maison et dans son palais les seigneurs de la province qui de leur côté se faisaient servir par des seigneurs moins puissants et par les *tecuclis*.

Ces derniers étaient servis par d'autres seigneurs et par des jeunes gens qui remplissaient des emplois, et tous obéissaient au souverain qui avait une autorité universelle; lui seul exerçait la juridiction. Chaque province conquise était soumise à un travail dans la capitale et dans le palais du souverain. Il y avait jusqu'à des charbonniers : c'étaient des habitants de *Tullanicinco* qui étaient chargés d'aller faire le charbon dans la capitale ou d'en apporter. D'autres Indiens devaient entretenir les bâtiments : les uns soignaient les bains, les autres les maisons de plaisance; certains fournissaient le poisson, d'autres des fruits, des étoffes, du coton, enfin ce que produisait chaque pays, et tous étaient obligés d'acquitter les tributs depuis le plus grand seigneur jusqu'au plus pauvre laboureur; car tous se reconnaissaient sujets et vassaux, et si l'on admet un gouvernement tyrannique, il est cer-

tain que leur république était bien administrée (1).

SIMANCAS.

(1) Cette pièce et les deux suivantes proviennent de la collection des manuscrits d'Uguina. Privés d'autorités suffisantes, nous avons conservé l'orthographe des noms propres tout irrégulière qu'elle est.

DES CÉRÉMONIES

OBSERVÉES AUTREFOIS PAR LES INDIENS LORSQU'ILS FAISAIENT UN TECLE.

Celui que l'on nommait *tecle*, devait d'abord posséder de grands biens, qu'il pût donner aux prêtres et aux autres nobles. Par ce moyen, quand bien même il n'eût pas été noble de race, mais simplement marchand, on le faisait *tecle* : tel était du moins l'usage à Cholula. A Mexico, à Tlascala, celui qui n'était pas d'une origine noble avérée, ne

pouvait être tecle; mais cette règle finit par tomber en désuétude, et l'usage contraire prévalut.

Comme il serait trop long de raconter toutes les cérémonies que l'on pratiquait dans les diverses provinces, nous ne parlerons que des principales en usage presque partout.

D'abord, les parents de l'aspirant tecle se concertaient avec les prêtres et les *tlamapazes* de la maison du diable (1), et ils arrêtaient avec eux le jour où le néophite se présenterait au temple. Les anciens tecles allaient le chercher, le conduisaient au grand temple de Tetezcatepuca et de Camaxtle. Les prêtres des cinq temples s'y réunissaient; c'étaient ceux de Camaxtle, Tezcatepucla, Topantecutle, Amoxhutle et Chipe. Ils apportaient les manteaux avec lesquels ces cinq diables étaient habillés. Le tecle futur, ac-

(1) C'est-à-dire du temple, en langage de moine.

compagné des anciens tecles, se rendait dans la cour du temple. Il se plaçait devant un grand brasier que l'on y avait allumé; il saluait Xautecle, qui était le dieu du feu, et lui offrait du copal. Les prêtres qui s'étaient réunis près de là venaient ensuite, et chacun le couvrait des manteaux de l'idole qu'ils avaient apportés. On avait commencé par le dépouiller entièrement avant de le couvrir de ces manteaux. Aussitôt qu'il était ainsi habillé, ils jouaient de leurs trompes et de leurs trompettes; ils approchaient des marches du *Qu* (temple). Deux nobles choisis pour cela, se plaçaient devant le néophite : on les nommait *Autle coatepuyute.* Chacun d'eux tenait un os effilé en poiçon, l'un d'aigle et l'autre de tigre. On lui perçait la narine droite avec le poinçon d'os d'aigle, et la gauche avec celui de tigre. Ils sacrifiaient une caille dont ils coupaient la tête; puis ils offraient le copal, et le reconduisaient dans la salle des prêtres qui étaient dans la cour. L'on célé-

brait ensuite un festin général, et l'aspirant passait quatre jours en prières, en jeûnes et sans dormir, après quoi il se rendait à un petit autel construit au milieu de la cour. Un brasier y était allumé; on y brûlait des parfums, et on offrait du sang de ses oreilles. On enduisait de ce sang quatre épines de maguey que l'on plantait devant l'idole, et l'on faisait d'autres sacrifices de cailles. Pendant tout ce temps le néophite restait entre deux nobles. Quand ces quatre jours étaient passés, on lui noircissait tout le corps et le visage, et on lui faisait de petits habits très-courts et des *ameras* de papier. On lui donnait deux noms, l'un était celui de *motecuçauque*, et l'autre *naxiclte*, qui veut dire homme qui jeûne et figure de *calcoatle*. Après l'avoir ainsi habillé et noirci, on l'emmenait au son des trompes et des trompettes; on le faisait passer devant l'hôtel du Qu, et tous le suivaient en procession. On brûlait des parfums, puis on le recondui-

sait chez lui. Le nouveau tecle donnait un grand festin à tous ceux qui avaient pris part à la cérémonie : il leur distribuait beaucoup de manteaux, d'ornements en plumes, et tout ce qu'il possédait; on le laissait seul chez lui. On lui prescrivait le jeûne quotidien au pain et à l'eau, jusqu'à ce qu'il ait rassemblé un plus grand nombre d'étoffes et de richesses pour être distribuées et pour donner des fêtes. Tant qu'il ne se les était pas procurées ou qu'il ne les avait pas volées ou extorquées à ses mazeguales, il ne devait pas cesser de jeûner. Un grand nombre ne pouvait pas se procurer en si peu de temps la quantité suffisante; alors il fallait qu'ils observassent le jeûne un an entier sans exemption. Aussitôt qu'il avait réuni la quantité suffisante pour être distribuée aux prêtres et pour donner les fêtes, il le leur faisait savoir ainsi qu'aux tecles. Les prêtres prescrivaient un nouveau jeûne de trente jours au néophite qui donnait un grand festin et y assistait, afin de prendre des

forces pour les trente jours de jeûne. Pendant ce temps d'abstinence, il devait allumer le nouveau feu que l'on retirait d'un certain bois qui sert à cet usage, et prendre soin de ne pas le laisser éteindre. Tous ses parents, hommes et femmes, étaient obligés de jeûner avec lui. Quand les trente jours étaient écoulés, les prêtres le faisaient prévenir de se préparer pour la fête qui devait avoir lieu cinq jours après. Cette époque étant arrivée, les tecles se réunissaient chez lui avant la pointe du jour; les prêtres ornaient Camastel et Tescuteputla, qui étaient adorés dans ce temple; et, avant le lever du soleil, on portait l'idole au milieu d'une procession nombreuse au son des trompettes et des trompes, dans la ville habitée par celui qui devait se faire tecle, et on le plaçait dans le *tebcal*, s'il y en avait; autrement on construisait un autel. Le novice arrivait, accompagné de tous ses parents, ses amis, ses ennemis, et tous les tecles. On se livrait à des danses nombreuses : ils adoraient l'idole qui

était venue les honorer; ils faisaient des offrandes et brûlaient des parfums. On célébrait ensuite de grands festins, après lesquels celui qui voulait être tacle distribuait tout ce qu'il avait ramassé et tout ce qu'il avait volé à ses mazeguales. Le repas terminé on retournait au temple; on prenait les manteaux qui couvraient le démon, et on le revêtissait d'autres manteaux apportés pour lui être offerts. Le néophite donnait ensuite de grands festins, distribuait des présents, et on l'habillait avec ces manteaux. L'*areito* (1) venait ensuite danser. Pendant tout ce temps, le nouveau tecle ne s'était jamais ni lavé ni peigné. Quand toutes ces farces étaient terminées, on le menait à une eau courante, suivi de ses ancêtres et des autres tecles. Aussitôt qu'ils étaient arrivés au bord de l'eau, ils adoraient le dieu qui y présidait; c'était une femme nommée *Chachitlilical*; on sacrifiait dans l'eau même du sang

(1) Ce mot de la langue de îles répond à l'expression mexicaine *milote*, qui signifie la danse sacrée.

des oreilles et des cailles. Ils y jetaient les plus belles émeraudes et *culchuiles* qu'ils avaient, des plumes, des manteaux et du copal. Si c'était dans un fleuve, le courant entraînait tous ces objets; et si dans un ruisseau ils y pourrissaient, personne n'osait les en retirer, attendu le respect qu'ils avaient pour les dieux. Les parents du tecle futur le saisissaient et le jetaient quatre fois dans l'eau, quand même il aurait gelé; on le frottait et on le lavait, puis on l'habillait tout en vert. Les anciens parents prenaient des vêtements de la même couleur; tous le reconduisaient en triomphe au temple, où l'on faisait de riches offrandes; et, s'il lui était resté quelque chose, il donnait encore des festins et des manteaux aux prêtres et à tout le monde. On l'habillait avec les vêtements du dieu *Chipi*, puis on le conduisait chez lui au milieu de danses et de réjouissances. Une fois arrivé dans sa maison, il perdait les noms qu'on lui avait donnés, et prenait celui de tecle. Les parents

pauvres et ses mazeguales, malgré tout ce qu'ils lui avaient déjà donné, lui offraient de nouveau ce qui leur restait, et cela, non-seulement par compassion pour lui, mais parce que le tecle le leur aurait pris si on ne le lui avait pas offert.

SERMENT

PRONONCÉ PAR LES NATURELS DE LA NOUVELLE-ESPAGNE QUAND ON LES FAIT TECLES.

TRÈS-HONORÉ SEIGNEUR,

JE jure devant Dieu, sur cette croix et les saints Évangiles, sur lesquels je mets ma main, que je serai bon chrétien, et qu'autant qu'il le

sera en mon pouvoir et de toutes mes forces, je poursuivrai l'abolition des sacrifices et de l'idolâtrie. Je jure pareillement d'être fidèle et loyal sujet de l'empereur don Carlos, roi d'Espagne, et du prince don Philippe nos maîtres, et que de toutes mes forces je tâcherai de travailler à leur bonheur et à écarter le mal de leur personne. Je ne prendrai part à aucune trahison ou insurrection contre sa majesté. Mais au contraire, aussitôt qu'il viendra à ma connaissance, par quelque moyen que ce soit, que l'on conspire contre leur autorité, je le ferai savoir à la personne chargée, au nom de sa majesté, du gouvernement de ce pays. — Moi, au nom de sa majesté, je vous fais *tecles ;* j'ordonne que vos priviléges et vos honneurs vous soient conservés. Je vous autorise à porter sur vos manteaux et sur vos habillements les armes de sa majesté, et à les placer dans votre maison, dans votre habitation, et à les y conserver.

LETTRE

DE

RAMIREZ DE FUENLEAL,

ÉVÊQUE DE SAINT-DOMINGUE,

A

SA MAJESTÉ CHARLES V (1).

Nouvelle-Espagne, Mexico, 3 novembre 1532.

Il faut conserver les charges de corrégidors telles qu'elles sont jusqu'à ce que l'on ait reçu d'autres nouvelles. C'est Dieu qui a inspiré d'affranchir les Indiens et de les remettre sous les ordres de votre majesté. C'est aux na-

(1) Voyez la traduction que nous avons donnée des Cruautés horribles des conquérants du Mexique, etc. Appendice, n° 3, p. 261.

turels à coloniser et à peupler le pays. Ils reconnaissent combien il leur est avantageux d'être sous la protection de votre majesté, de ne pas dépendre des commanderies, d'être affranchis des tyrannies et des homicides que l'on exerçait sur eux. Il sera bien d'attendre ce que l'on doit décider pour l'avenir à l'égard de ce pays, car chaque jour on recueille des informations, et l'on s'en procure encore de meilleures.

Il existe dans ces contrées un grand nombre de classes de contribuables; d'abord le marquis a composé un arrondissement (*repartimento*) de deux ou trois capitales; les Espagnols prélèvent les tributs dans chacune d'elles. On ne doit prendre en aucune considération ce mode de classification, qui n'a rapport qu'au tribut qu'ils payent à l'Espagnol, et à ses intérêts particuliers. Les Indiens sont restés divisés entre eux, aussi bien relativement à leurs limites particulières que pour leurs impôts. La seconde espèce de di-

vision portait du temps de Mutizuma le nom de *Calpiscazgo*. Leur origine vient de ce que dans chaque province ce souverain plaçait un *calpisque*, que nous nommerions majordome, et qui était chargé de percevoir tous les tributs; il résidait dans la ville principale, et les autres officiers versaient les tributs entre ses mains; c'est seulement en cela qu'ils étaient soumis à la capitale, et même ces villes tributaires formaient des capitales à part, ayant leurs souverains particuliers. Il existe une troisième espèce de division; de cette sorte : un souverain possède une ville capitale où il réside, il en a d'autres sous sa domination qui ont des chefs qui lui sont soumis, lui doivent des prestations et des tributs; mais ces villes ont des limites distinctes de la capitale du souverain; les habitants font entre eux la répartition des impôts, ils ont des officiers à eux, qui cependant dépendent du souverain de la capitale. Voici quelle est la quatrième espèce de division : la capitale, résidence du souve-

rain, a des villes qui lui sont soumises, dont les limites et les impôts sont communs, et cette ville, ou capitale, a d'autres capitales qui ont elles-mêmes des villes qui en dépendent, et qui répartissent les tributs entre elles, et les villes qui en dépendent ressortissent de la ville principale où réside le souverain, et elles portent le titre de capitales; et les autres chefs-lieux, ainsi que les villes qui leur sont soumises, se nomment villes sujettes. Il existe une cinquième espèce de division; c'est la suivante: Il y a cinquante ans environ, quelques villes soumises à un souverain, ou à une capitale, furent prises par les Mexicains qui se les divisèrent, mais elles sont libres aujourd'hui. Plusieurs prétendent que ces villes sont sujettes, puisqu'elles l'ont été autrefois. Voici comment se compose la sixième espèce de division: La capitale possède des faubourgs ou des fermes plus ou moins éloignés; ils sont disséminés et plus réunis dans certains endroits que dans d'autres, néanmoins ils font

partie de son territoire. Ils divisent les impôts en commun; et lorsque plusieurs fermes sont réunies elles payent en bloc. Ces contribuables ont un chef et des commandants. Il paraît qu'on peut les nommer sujets, ou du moins qu'ils doivent l'être, puisque les Espagnols leur ont donné ce nom de sujets; d'autres les nomment campagnes sujettes, mais c'est pour faire croire qu'ils ne sont pas riches. On donne aux villes ou villages, qui font partie de ces arrondissements, le nom de campagnes, bien que ce soient des capitales : c'est ce que je viens d'apprendre.

Quant à ce qui a rapport aux impôts, aux contribuables, à la nature des objets qui servent à acquitter ces impôts, aux personnes qui en sont exemptes, voici ce que je viens d'apprendre : il existe parmi eux une espèce de chef à qui ils donnent le nom de *tacatecle* ou *tetuan*. Mutizuma portait le nom de *tacatecli tetuan jutlacal*, et c'est ainsi qu'ils nomment votre majesté, cela veut dire seigneur,

grand et sage. Ce souverain a au-dessous de lui un chef que les Espagnols nomment gouverneur, et que les naturels désignent sous le nom de *tecuxcalcaltecli*, il est chargé de l'administration de l'état, dont il rend compte au seigneur ; il lui transmet les plaintes et les dispositions qu'il prend, il répartit les impôts, et donne les ordres pour la perception. D'autres officiers rendent justice, et punissent les coupables après avoir pris l'avis du gouverneur. Un capitaine général, nommé *tacatecal*, dirige les affaires de la guerre, il a sous ses ordres des chefs de quartiers à qui doivent recourir les habitants ; d'autres veillent aux travaux que l'on doit exécuter, et commandent les gens qu'on y emploie. Un officier, nommé *Guaumuchil*, remplit les fonctions d'alguazil major ; ils ont des juges du marché (*jueces del mercado*) qui connaissent de toutes les discussions qui s'élèvent entre les acheteurs et les vendeurs dans les tianguez ou marchés, et qui sont chargés de percevoir les droits et les

impôts que doivent payer ceux qui y viennent vendre. Ils ont parmi eux des officiers que nous appelons *principales* (chefs); il y en a deux dans chaque quartier qui portent aujourd'hui le nom de paroisses. Ces officiers réunissent leurs paroisses ou quartiers pour répartir les tributs, ou pour exécuter les ordres que le gouverneur ou les autres officiers dont j'ai parlé leur transmettent. Ces derniers sont les plus respectés; chacun d'eux à des gens qui le servent; tous sont exempts de tributs et de redevances, et au moyen de l'administration des terres qui leur sont soumises, ils font peser ces tributs sur d'autres. Ils ont sous leurs ordres des chefs inférieurs qu'ils commandent, qui leur obéissent, et que les Espagnols nomment *mandones*; enfin il y a d'autres officiers appelés *viejos* (vieillards), qui sont revêtus d'emplois particuliers.

Sont pareillement exempts de contributions et de prestations quelconques, dans plusieurs endroits, les peintres, que l'on nomme *tlacu-*

loca; comme ils inscrivent tout ce qui s'est passé et tout ce qui se passe, et comme ils savent peindre, ils prétendent qu'ils sont exempts de tributs. Sont aussi exemptés les chanteurs et les joueurs d'instruments, parce qu'ils jouissent d'une grande estime chez ces peuples, attendu qu'ils chantent les événements passés et présents, et les faits qui se rattachent aux croyances des naturels. C'est par ces deux moyens, par les peintures et par les chants, qu'ils conservent le souvenir de leur histoire et leurs rites. Ces artistes sont très-savants dans ces matières, et fort estimés, ce qui fait qu'ils ne payent ni tribut ni capitation.

Les gens qui se signalaient à la guerre étaient affranchis d'impôts; on les honorait par certains signes qu'il était défendu aux autres de porter; on ne faisait peser sur eux aucune charge, et même ils étaient exempts de toute prestation personnelle ou réelle.

Les pauvres, et tous ceux que les officiers dont je viens de parler exemptaient, ne

payent pas d'impôts. Les jeunes gens, et les gouverneurs qui les instruisent, ne contribuent pas non plus. Aussitôt qu'un jeune homme a dix ou douze ans, il ne loge plus et ne vit plus avec ses parents; il habite une maison séparée, et porte le nom d'*ispuchiles*; il est soumis aux prestations personnelles, sans contribuer d'une autre manière.

Les contribuables, tant en prestations personnelles qu'en tributs, se nomment *mazeguales*. Ils étaient et sont encore si soumis, qu'on les tuait, et on les vendait sans qu'ils se plaignissent, et ceux que le souverain mettait en esclavage restaient esclaves.

La contribution la plus ordinaire est de fournir dans chaque famille un lez de manteaux de coton tous les quatre-vingts jours, dans certains endroits. Quatre lez font un manteau, ceux de Cuernavaca, qui sont les meilleurs du pays, valent quatre réaux; de sorte que, dans l'espace d'une année, le contribuable fournit un manteau en quatre

payements de quatre-vingts en quatre-vingts jours, outre le service personnel. Cette contribution se paye si régulièrement, que j'espère qu'en peu de temps ils pourront en fournir la valeur en or ou en argent. Pour se procurer les objets pour payer ce tribut, pour se pourvoir de vivres et de vêtements, les femmes vont vendre au tianguez, au marché, et tirent un profit de ce qu'elles y débitent; d'autres apportent du bois, de l'eau, du charbon, se mettent en service ou font le commerce. Il y en a qui cultivent la terre ou des vergers, qui extraient le fil d'une plante nommée magueiz, que l'on cultive. Ils ont beaucoup de ressources pour vivre. Il y a un grand nombre de maçons, de charpentiers, de sculpteurs et d'autres artisans.

On trouve dans les villages fort peu de gens qui possèdent des terres en propre; à moins que ce ne soient des seigneurs ou des descendants de seigneurs, aucun mazeguale ou contribuable n'en possède, ou du moins s'il y en

a, ils ne doivent être qu'en très-petit nombre. Les terres sont en commun et se cultivent en commun. Elles fournissaient à l'entretien des chefs, des temples, et à célébrer les fêtes. Aujourd'hui leur produit sert à payer votre majesté et les Espagnols. Dans certains endroits, le seigneur a des terres qui font partie de son domaine; les mazeguales les cultivent; elles appartiennent aux seigneurs à titre de seigneur et reviennent à son héritier. Il en est de même des autres nobles et chefs, ils ont des terres patrimoniales qu'ils font cultiver mais fort peu de mazeguales en possèdent. Cependant dans quelques villages ces mazeguales ou contribuables sont propriétaires; ils ont leurs petites cases construites dans le voisinage; ils vivent de leurs récoltes et payent les tributs, d'autres louent des terres dont ils payent les revenus; leurs cases de briques crues, dans lesquelles ils habitent, sont bâties près des terrains qu'ils afferment.

Mutizuma possédait dans la plupart des vil-

lages de cette province, et surtout dans ceux qu'il avait conquis, des fiefs qu'il distribuait à ceux que l'on nommait les braves de Mexico (*valientes hombres de Mexico*); c'étaient des personnes qui s'étaient signalées à la guerre : elles retiraient de ces terres des revenus dont elles vivaient. Comme cette ville est située au milieu du lac, qu'elle est très-peuplée, et n'a qu'un territoire fort borné, il était nécessaire que les habitants eussent ces fiefs pour pouvoir subsister. Depuis l'arrivée des Espagnols, ces terrains sont retournés aux villages à qui Mutizuma les avait pris, et les naturels les cultivent pour payer les tributs que l'on divise, ainsi que je l'ai dit. Les souverains de Tezcoco, de Tacuba, qui étaient très-puissants dans cette contrée, agissaient de même que Mutizuma. Ils partageaient entre eux et ce souverain le fruit de leurs conquêtes ; cependant les souverains de Mexico étaient les plus puissants, et ils eurent toujours une plus grande différence.

Comme l'on a découvert un grand nombre de mines d'or ou d'argent, tout le monde cherche à avoir des esclaves; on les paye quarante pesos. Il est bon d'empêcher qu'aucun Indien ne soit réduit en esclavage, car ce sont eux qui doivent faire valoir le territoire, et tant qu'il y en aura un grand nombre les Espagnols ne manqueront de rien. Il serait bon d'envoyer un affineur pour épurer l'argent, car on a trouvé des mines fort riches et l'on fait des pertes considérables. Il existe pareillement beaucoup d'alun, de drogues et de naphte. Pour tirer parti de tout cela il faudrait se procurer des personnes habiles, leur donner des charges de corrégidor dans des endroits favorables, et surtout que ce soient des hommes mariés, car les célibataires ne conviennent pas.

Tout le pays est en paix, et je ne sache pas que depuis le gouvernement de Nuño de Guzman jusqu'à celui d'Alvarado, un seul Indien se soit soulevé. Ils connaissent parfai-

tement tout le bien que leur procure votre majesté, et ils viennent se plaindre du moindre tort qu'on leur fait. Il n'y a pas dix jours qu'il est arrivé des chefs du Mechoacan avec les fils du Cazonci (1), ils ont tenu un discours si long et si bien raisonné, que votre majesté sera satisfaite d'en prendre connaissance, tel que l'interprète l'a traduit pour être envoyé à votre majesté : elle pourra en conclure quelles sont les bonnes dispositions de ce chef, etc.

Il y a toujours cinquante mille pesos d'or dans la caisse fermée à trois clefs. Il devrait y avoir ici constamment un navire pour envoyer l'or quand le temps serait favorable : les dépenses se compenseraient par les nolis.

J'ai peu de santé, beaucoup d'années et je suis prêtre, ce qui ne convient pas à un président d'audience; enfin, je remplirai le de-

(1) Voyez Cruautés horribles des conquérants du Mexique, etc., page 113 (*note*).

voir qui m'a été imposé. Je prie votre majesté de m'accorder la permission d'aller baiser ses mains ou de fixer le temps que je dois rester ici.

RAPPORT

DE DON ANTONIO DE MENDOZA,

VICE-ROI DE LA NOUVELLE-ESPAGNE ;

SUR LES SEPT VILLES ET LES ILES DU COUCHANT

DE 1539 A 1543.

ADRESSÉ A

JUAN DE AGUILAR,

Pour être transmis à sa majesté et à messieurs du conseil.

J'AI appris par des lettres que j'ai reçues d'Espagne, que des Portugais avaient dit que les bâtiments que j'ai envoyé découvrir les îles du couchant, ont abordé à une île, et

(1) Don Antonio de Mendoza, comte de Tendilla, frère du marquis de Mondejar, et vice-roi de la Nouvelle-Espagne, qu'il gouverna dix-sept ans, pendant lesquelles il fit la conquête de la province de Xalisco et de la Nouvelle-Galice, fut promu en 1549 à la royauté du Pérou, où il mourut en 1552.

que les Espagnols qui les montaient, se trouvaient sur une des îles sur lesquelles les Portugais prétendent avoir des droits, en vertu des traités avec sa majesté. Or, comme il pourrait se faire que l'empereur crût à ce rapport, je désire l'informer de ce qui se passe à cet égard. L'empereur, notre maître, a ordonné de traiter avec l'adelantade don Pédro Alvarado, pour decouvrir avec deux gaillons et un petit navire les îles du couchant, et ponr explorer avec deux navires dans sa partie nord la côte de la Nouvelle-Espagne, que j'appellerai de la mer du Sud. Par la convention que je viens de citer, sa majesté m'a accordé la grâce de prendre part à cette expédition pour une moitié. Pendant que l'adelántade d'Alvarado revenait d'Espagne avec ladite convention, j'avais envoyé du côté de la Nouvelle-Galice, pour découvrir l'intérieur du pays, un religieux de l'ordre de Saint-François, des Indiens et un nègre qui étaient arrivés de la Floride avec Cabeça de

Vaca et ses compagnons. Ces gens étant retournés, m'apportèrent des nouvelles des sept villes dont j'avais entendu parler. Aussitôt que j'eus reçu cette relation, je donnai commission au nom de sa majesté à Francisco Vasquez-Coronado, que je mis à la tête d'excellentes troupes bien équipées, attendu l'importance de la découverte. L'adelantade Alvarado arma douze navires le mieux qu'il put, il embarqua quatre cents hommes, soixante chevaux, disant qu'en vertu de son contrat, il lui appartenait de faire cette conquête. Il arriva à un port de la Nouvelle-Espagne où nous nous entendîmes. Nous stipulâmes une convention par laquelle il me donna la moitié de tous ses navires. Pendant que l'adelantade expédiait la flotte pour les îles, les Indiens de la Nouvelle-Galice s'insurgèrent. Alvarado se trouvait dans ces parages; le lieutenant du gouverneur lui demanda un secours. Celui-ci voulut le lui conduire en personne; mais il mourut en route

comme vous l'avez sans doute appris. Peu de jours après sa femme expira aussi malheureusement que lui : il l'avait instituée héritière. Personne ne voulut accepter la succession à cause des dettes, et jusqu'à présent on ne lui a pas trouvé d'héritiers. Comme ses navires me restaient, ainsi que la part que sa majesté m'avait accordée par le contrat; je me déterminai à continuer l'entreprise. Dans cette intention j'ai envoyé trois fois des navires pour découvrir cette côte : ils l'ont exploré jusqu'à quarante degrés de latitude. Ces voyages m'ont occasionné de grandes dépenses. D'après la convention passée avec sa majesté, je n'étais obligé qu'à envoyer trois bâtiments aux îles du couchant ; ayant su l'importance que leur accordaient les auteurs anciens et modernes, j'en expédiai six bien équipés et bien pourvus d'armes, d'artillerie, de munitions et de tout ce qui était nécessaire pour un semblable voyage. J'envoyai quatre cents hommes d'élite sous les ordres du capitaine Rui-

Lopez de Villalobos; je lui donnai l'ordre de bâtir une bonne forteresse dans l'endroit qui lui paraîtrait le plus avantageux au service de sa majesté. Je me procurai pour cela les ouvriers et les outils nécessaires, et lui donnai des instructions à ce sujet. Dans la crainte que sa majesté ne croie que ces gens n'aient pénétré sur des terres qui appartiennent au roi de Portugal, je certifie que je leur ai recommandé dans mes instructions de respecter les conventions de sa majesté à ce sujet, et je pourrai le prouver s'il est nécessaire par acte notarié. Outre les ordres par écrit, j'ai dit de vive voix au capitaine qu'il ne fallait en aucune façon que ni lui ni ses gens allassent où étaient les Portugais; qu'il ne fallait nullement s'occuper d'eux, parce que j'ignorais si l'empereur notre maître en serait satisfait, et qu'ils devaient éviter de s'exposer à ce que les Portugais prissent les armes contre eux, et abîmassent nos navires; car, sans ces bâtiments, ou s'ils étaient en mauvais état, on

ne pourrait pas envoyer à la Nouvelle-Espagne des avis sur la réussite du voyage. Beaucoup d'autres raisons doivent empêcher de croire que les gens de cette expédition se trouvent dans les limites des possessions portugaises. Ce gouvernement veut s'emparer de tout sous quelque prétexte que ce soit, et priver sa majesté de ce qu'elle possède dans ce pays, parce qu'il a appris les richesses considérables et l'importance de cette île et de cette contrée. Il ne serait donc pas juste que, sans nous entendre, sa majesté abandonnât la possession de domaines aussi importants sur le seul dire de ses ennemis, et que moi je fusse dépossédé de ma propriété sans être entendu, et sans que l'on s'informât où est cette partie habitée qui, je le sais positivement, est fort éloignée de l'endroit en question. Si sa majesté et les auditeurs du conseil royal des Indes m'avaient soutenu, ces quatre cents hommes seraient aujourd'hui réunis aux autres qui se trouvent dans cette con-

trée. Le jour où ils mirent à la mer, c'est-à-dire au commencement de 1543, j'avais sur les chantiers les deux meilleurs gaillons que l'on n'eût jamais vus dans ces mers. Ils avaient été construits exprès, et se trouvaient presque finis à l'arrivée de l'inspecteur (*visitador*). La première chose qu'il publia dans le port fut qu'il était revêtu de tout le gouvernement du pays. Comme on lui demandait ce qu'était le vice-roi, il répondit : *Je l'enverrai en Espagne à bord d'un navire quand il me fera plaisir.* Aussitôt arrivé dans cette ville, sans avoir le moindre égard pour ma personne, il fit publier son arrivée comme inspecteur dans tous les villages du pays, et il le fit, non-seulement une, mais deux fois, et comme si j'étais le plus petit corrégidor ou alcalde de la contrée. Ces faits et la publication des nouvelles lois, dont une défend aux vice-rois de s'occuper de découvertes, m'ont fait perdre presque toute mon autorité, ainsi que la réputation que j'avais dans le public, et il m'a

été impossible de conduire l'entreprise en avant. Outre que ce retard me faisait perdre les objets dont j'ai parlé, je craignis surtout que l'on ne fournît des témoins qui déposassent que les troupes et la flotte que j'avais formés avaient été levées et armées pour toute autre chose que pour le service de sa majesté. J'ai dépensé toute ma fortune; j'ai contracté des emprunts pour des sommes considérables, espérant rendre à sa majesté le plus grand service qui lui eût jamais été rendu dans ce pays, et j'en avais l'assurance, comme on peut le voir par les nouvelles qui viennent de parvenir. Sa majesté se trouve en position de pouvoir reculer les bornes de ses états de mille cinq cents lieues; elle peut espérer que l'on découvrira des pays et des îles très-riches, acquérir de grands trésors et des revenus considérables pour sa couronne royale. Outre la réputation éternelle qu'elle se méritera, si sous son régne bienheureux on achève de découvrir le reste du monde et de le sou-

mettre à sa puissance. Et moi, comme son sujet et son serviteur, j'avoue que je voudrais qu'il ne laissât à son fils que la gloire d'en jouir pendant de longues années, et que les nôtres pussent le servir en cela. Je ne comprends pas comment de vils hypocrites, sous le prétexte de la religion, peuvent assez aveugler sa majesté pour lui faire croire que ceux qui jamais ne se sont occupés d'affaires les connaissent, et que nous, ses fidèles sujets, qui le servons dans ces contrées, nous soyons assez privés d'âme et de conscience pour préférer nos intérêts au service de Dieu et aux siens propres, sans qu'il ne se trouve personne que l'on puisse excepter de ce jugement. Plût à Dieu que de même que sa majesté a les yeux tournés sur son empire d'Orient, elle pût avoir aussi un œil derrière la tête pour regarder celui d'Occident, elle n'y verrait pas moins de grandeur, et qui ne serait pas moins digne de sa grande âme et de sa haute pensée. Suppliez sa majesté qu'elle permette que

je me rende près d'elle, ou que j'envoie un de mes fils, puisqu'il y a ici des personnes pour la servir. J'éclaircirai l'affaire qui est en question avec les Portugais, et j'aiderai à trouver cette ligne de démarcation, car bien que je n'aie que la cape et l'épée, grâce à la seule protection de sa majesté et à la persuasion de lui être utile, je traiterai cette affaire avec eux. Je ferai en sorte que sa majesté ne perde pas le territoire qui lui appartient, tout en laissant aux Portugais ce qui est à eux, et cela en suivant les ordres que sa majesté me transmettra. L'Espagne, tant en général qu'en particulier, y trouvera de l'avantage.

SIMANCAS.

RELATION

DE CE QUI, D'APRÈS LA VOLONTÉ DE DIEU, EST ARRIVÉ LE SAMEDI 10 DU MOIS DE SEPTEMBRE 1541, A DEUX HEURES APRÈS LE COUCHER DU SOLEIL, DANS LA VILLE DE SANTIAGO DE GUATIMALA.

Cette année les pluies ont été très-abondantes; le jeudi et le vendredi il a tombé de l'eau; le samedi il n'a pas beaucoup plu, mais le vent a été très-fort. Le même jour, vers deux heures après le coucher du soleil, il est sorti une telle masse d'eau du volcan qui domine la ville, et elle a tombé si subitement, que l'on n'a pas eu le temps de prévenir les

morts et les malheurs qui ont eu lieu. Les masses de pierres que l'eau entraînait avec soi, les bois et les arbres qu'elle renversait étaient tels, que nous qui les vîmes nous en étions épouvantés. L'eau pénétra dans la maison de l'adelantade, don Pédro d'Alvarado, dont Dieu veuille avoir l'âme : elle emporta tout ensemble les murailles et le toit, plus loin que la portée d'une arbalète. Le commandeur, son chapelain, et celui de doña Béatrix, étaient dans ce moment dans une chambre de derrière, et ils allaient se coucher, car les pierres n'étaient pas encore tombées; ils furent enlevés en l'air avec furie, jetés par une petite fenêtre qui était restée ouverte à six pieds du sol, et transportés demi-morts à une grande distance sur la place. Comme la maison de l'évêque n'était pas éloignée, Dieu permit qu'on leur portât secours, mais ce fut avec bien de la peine.

Il n'y avait aucun homme dans cette maison, car la tourmente les avait déjà chassés presque

sans vie; il ne s'y trouva que la malheureuse Béatrix de la Cueva avec ses suivantes et ses duegnes. Aussitôt qu'on eut entendu le bruit et le tumulte, on vint la prévenir que l'eau arrivait dans sa chambre à coucher; elle se leva en chemise, s'enveloppa d'une couverture, appela ses femmes, et leur dit d'entrer dans une petite chapelle qu'elle avait fait construire depuis peu; elles lui obéirent. Cette dame monta sur l'autel, se recommanda avec beaucoup de dévotion à Dieu et à sa sainte mère, embrassa une croix, et saisit dans ses bras une jeune fille de l'adélantade. Le torrent et les pierres assaillirent le derrière de cette chapelle. Du premier coup la muraille fut renversée, toutes furent englouties sous les décombres, et rendirent l'âme à leur Créateur, en se recommandant à sa miséricorde. Doña Leonora d'Alvarado, fille de l'adélantade, Juana d'Alvarado, doña Francisca, fille de Georges d'Alvarado, une de ses sœurs cadettes, doña Francisca de Molina, et deux autres demoiselles, se

trouvaient par hasard hors de la demeure de doña Béatrix ; on alla les appeler, et pendant qu'elles arrivaient, le torrent les surprit en chemin, les emporta avec les murailles du jardin et les orangers ; et comme il était extrêmement fort il les entraîna à plus de quatre portées d'arbalète hors de la ville. Le torrent ayant traversé toute la ville et gagné la campagne, Dieu permit qu'il perdit de sa force. Doña Leonora put alors poser le pied sur des herbes et du bois ; un jeune homme qui se trouvait en ce moment dans une cabane du voisinage aperçut cette demoiselle, et reconnut à ses discours qu'elle était fille de l'adélantade ; il fut assez brave garçon pour la sauver de cette position difficile, malgré le danger qu'il courait lui-même ; ce qui nous parut une chose surprenante et presque impossible, tant il était petit. Il la porta sur ses épaules pendant une longue distance jusqu'à une maison où il la déposa. De toutes les autres demoiselles, quatre échappèrent, les unes furent portées dans les

maisons par la force de l'eau, et s'y réfugièrent, et l'on jeta des cordes aux autres. Outre la famille de l'adélantade, le nombre des Indiens qui périrent fut considérable ; onze femmes moururent avec doña Béatrix ; toutes furent enterrées dans une seule fosse, telles qu'on les trouva le matin. Mais la malheureuse doña Béatrix reçut les honneurs dus à son rang, et fut ensevelie auprès du grand autel. Une femme disparut sans qu'on pût jamais la retrouver.

La demeure de l'adélantade est située au milieu de la place, sur la hauteur, la plus grande partie de la ville est bâtie au sud de cette maison. Presque toutes les maisons furent renversées de fond en comble, submergées ou remplies de terre et de sable ; quelques-unes furent emportées dans leur entier à de grandes distances ; et que personne ne dise que c'est impossible, car c'est la vérité. Plus de six cents Indiens ont péri, un grand nombre de familles sont restées sans héritiers ; père, mère, enfant, tous

sont morts : en fait de personnes connues, l'on a à regretter Anton de Morales, notaire, qui, voyant la force de l'éruption, prit sa femme et ses enfants, les jeta par les fenêtres, et se précipita après eux. Il plut à Dieu que la femme fut sauvée.

Il est arrivé une chose miraculeuse : un enfant de six semaines, un de deux ans, et un autre de cinq, furent emportés fort loin par le torrent, et l'on ne sait comment il arriva que le lendemain on les trouva vivants; le plus grand, qui avait cinq ans, fut retrouvé dans la maison d'un nommé Espinax, sur un balcon où il fut sauvé, il semble qu'il soit arrivé là par miracle. Il y resta jusqu'au lendemain; un Espagnol qui entra l'aperçut, on le monta dans la maison de Juan de Chaves, au moyen de cordes; à peine eut-on sauvé cet enfant que la maison où il était s'écroula.

Alonso de Velasco, sa femme, son fils, toute sa famille, moururent sans avoir le temps de

pousser une seule plainte, et l'on n'a pas même pu retrouver leurs cadavres.

L'épouse de Bozaraez, et toutes les filles qu'il avait eues de femmes espagnoles, moururent, sa maison s'écroula sans qu'il restât une pierre debout; cent personnes y périrent; lui seul se sauva avec un Espagnol. La maison de Bartholomé Sanchez fut emportée, son gendre Pédro d'Oponte, sa femme, Hernand d'Alvarez, le procureur et son épouse Francisco Flores, le manchot, Bartholomé Sanchez lui-même, et les personnes qui habitaient dans la maison, périrent toutes, sans qu'on pût les retrouver ni vives ni mortes. Le lendemain, vers midi, en cherchant dans cette maison, on aperçut sous une porte un jeune enfant, presque enfoui sous terre. Blas Hernandez l'aveugle, Atienza et toute sa famille, perdirent la vie sans exception; Robles, le tailleur, sa maîtresse, un enfant et toute sa famille, moururent sans que personne échappât.

La femme de Francisco Lopez le régidor,

toute sa maison, sept nègres, deux frères de sa femme, moururent; lui seul se sauva avec bien de la peine. Il affirme que pendant qu'il portait une poutre avec sa femme, il vit un nègre très-grand qui vint à lui et lui demanda s'il se nommait Morales : ce nègre le pria de laisser la poutre qu'il portait avec sa femme, arriva près de lui, et, au moyen d'une perche, il enleva la poutre sans effort et la laissa tomber sur la femme, qui en fut tuée. Il prétend qu'il a vu ce nègre s'en aller par les rues comme s'il se promenait, ce qui était impossible, car il y avait plus de deux toises de boue.

La femme d'Alonso Martin Granado, ses petits-fils, dont le père se nommait Juan Paez, moururent. Une de ses filles, qui habitait à Colima, expira en tenant ses fils dans ses bras. Le lendemain on les trouva sans vie, et ils furent tous enterrés dans le même tombeau. Quarante personnes périrent de la même manière sans qu'aucune survécût.

Aussitôt que don Francisco de la Cueva entendit le tumulte, il pensa que c'était une insurrection; il était prêt à se coucher; il s'habilla de nouveau, prit une lance, sortit de sa chambre, et trouva toute la cour couverte des décombres de la maison. La porte de la salle était barrée. Il se souvint de la malheureuse doña Beatrix, courut à la fenêtre de la rue, et aperçut l'eau qui arrivait déjà à la fenêtre. Il n'osa sauter, persuadé qu'il perdrait la vie; mais craignant que la maison ne vînt à crouler sur lui, il se dirigea vers la cour, sauta, s'enfonça dans la boue jusqu'à la ceinture, et ne put ni avancer ni reculer; enfin, avec bien de la peine, il parvint près d'une hutte; il voulut s'avancer davantage parce qu'il lui semblait apercevoir un autre objet. Quand il fut arrivé, il vit un cheval noyé; il monta dessus et aperçut des pieux fixés dans une muraille qui était encore sur pied; il s'y maintint avec bien de la peine jusqu'au lendemain matin, se croyant perdu sans ressources; alors il aperçut tous

les gens de sa maison, les chevaux, et un Espagnol nommé Cavañas.

L'inondation arriva si subitement, qu'on ne trouva pas le moment de se porter secours l'un l'autre. A l'instant où elle commençait, Juan Perez d'Ardon entra chez l'évêque et lui dit de quitter aussitôt la maison, car elle était extrêmement élevée; il répondit qu'il ne fallait s'occuper que de la malheureuse doña Beatrix et de sa famille, et il donna des ordres en conséquence à ses domestiques; il leur dit de se munir de flambeaux et de se rendre chez cette dame. L'évêque et Juan Perez étaient en pantoufles; le premier demanda des souliers; on alla les chercher, et il les attendit. Juan Perez, pensant qu'il devait se hâter pour porter secours à doña Beatrix, continua sa route, suivi de Rodriguez le forgeron; ils pénétrèrent dans l'intérieur de la maison avec beaucoup de mal. Au moment où ils dépassaient l'entrée, les murailles s'écroulèrent; ils se portèrent plus avant et virent les femmes

s'enfuir et l'eau les emporter. Croyant que c'était doña Beatrix, ils en saisirent une et la sauvèrent. Il survint un autre torrent qui les sépara et les entraîna jusqu'à la rivière, où Juan Perez courut les plus grands dangers. Il reçut de nombreuses contusions, et il était près d'expirer lorsqu'on le trouva le lendemain matin : on le croyait déjà mort.

La ville est si ruinée, elle a tant souffert, les propriétés ont supporté de si grands dommages, que tous, sans exception, nous sommes d'avis de la quitter, de renoncer à la colonisation, d'abandonner tous les objets perdus; et encore devrons-nous rendre grâce à Dieu de nous avoir laissé la vie.

Au premier tremblement de terre, on pense que les maisons qui sont restées sur pied s'écrouleront, et pour ne pas attendre un second châtiment de Dieu, on veut abandonner tout. Le désastre fut si épouvantable, que jamais les naturels n'ont rien vu de semblable, et ni entendu raconter qui fût aussi

effrayant. La terre réduite en boue était entraînée avec tant de force avec le sable et les pierres, qu'elle formait des rivières énormes. Le torrent emportait des pierres grosses comme dix bœufs, et les élevait sur l'eau comme une écorce de liége, et cela en si grand nombre, que la ville en était remplie jusqu'à la hauteur d'une lance. Les rues sont restées dans un tel état, qu'il est impossible d'y circuler; la boue s'élève presque jusqu'aux fenêtres les plus hautes. Cet événement fut si épouvantable, et l'inondation si rapide, qu'il fut impossible de se porter secours l'un l'autre jusqu'à ce que le jour fût arrivé. Tout homme qui se sauvait, croyait être le seul qui eût pu échapper, et que tout était perdu.

La même nuit, pendant que l'on songeait à secourir la malheureuse doña Beatrix, on apprit qu'Alvaro de Paz s'était rendu chez elle avec un autre Espagnol. Ils eurent la hardiesse de tenter avec bien du mal de la sauver

mais lorsqu'ils furent arrivés près des fenêtres, un tourbillon de pierres et d'eau les enleva et les porta loin de là, si bien qu'ils furent très-mal traités, et pensèrent perdre la vie. Francisco Cava voulut en même temps porter secours à cette dame et monta à cheval dans cette intention; mais n'ayant pu réussir, il mit pied à terre, et ne parvint qu'à minuit à la demeure de l'adélantade. Il trouva le lit tout chaud : si elle y était restée, elle aurait été sauvée ainsi que ses gens, car de toute la maison il n'y eut que cette pièce de conservée. Au moment où il entrait, il trouva une vache qui avait une corne brisée, et qui portait à l'autre corne une corde de jonc, elle se jeta sur lui et le renversa deux fois dans la boue : il crut en mourir. On pense que cette vache était un esprit malin, car elle jetait un mugissement si fort que tout le monde en était effrayé. Elle alla se placer au milieu de la place et empêcha de porter secours à qui que ce fût. D'autres vaches et beaucoup

de moutons, frappés d'épouvante se répandirent dans la ville en jetant des mugissements affreux.

Vers l'est de la ville, à trois portées d'arquebuse des murailles, un autre torrent sortit du sommet du même volcan, et emporta tant de pierres et de bois, qu'il renversa tout ce qu'il rencontra, tua une quantité considérable de troupeaux et quelques Indiens. On pense que si ces deux éruptions avaient éclaté du même côté, il ne serait pas resté un seul homme vivant dans la ville.

Nous avons attribué tous ces malheurs à nos péchés, car nous ne pouvons pas comprendre ni comment ni d'où une éruption si violente a pu venir. Pour apaiser la colère de notre Seigneur dans le cas où ce fût une punition qu'il nous infligeât, monseigneur fit faire une procession, et l'on récita les litanies tout entières avec beaucoup de dévotion, devant le maître-autel. Il fit un ser-

mon, disant que le Seigneur avait enlevé les justes dans sa gloire, et que nous qui avions été épargnés, nous devions nous conduire de façon à ne craindre la mort dans aucune circonstance.

Au moment où l'éruption éclata, et où cette punition fut infligée sur la famille de cette dame, personne n'était avec elle, par un miracle de Dieu, qui seul en connaît la raison. La douleur qu'elle éprouva de la mort de son mari fut extrême; elle ne buvait ni ne mangeait; Dieu voulut la punir de quelques mauvaises pensées et paroles inconvenantes auxquelles elle s'était laissée aller. Dans la douleur qu'elle éprouvait, elle avait souvent dit que Dieu ne pouvait lui faire de plus grand chagrin. Sa bonté, son attachement à la religion chrétienne, et sa piété, doivent lui servir d'excuse. Peut-être Dieu a-t-il voulu martyriser son corps pour sauver son âme et faire voir ce que nous sommes dans ce monde.

L'évêque donna l'ordre de jeûner tous les

mercredis, vendredis et samedis, et de dire des prières. Pendant ces trois jours on fit une procession solennelle en récitant les litanies. L'église et toute la ville étaient en deuil; on rendait les derniers honneurs à l'adélantade; et, comme le nombre des morts et les pleurs étaient excessifs, l'évêque dit au peuple qu'il n'était pas temps de pleurer ceux qui avaient perdu la vie, mais de prier Dieu, ce que l'on fit. Il ordonna de quitter le deuil et de se réjouir, puisqu'il n'y avait pas de chagrin assez grand pour un aussi grand malheur, et il fit enlever de l'église les tentures noires. Il prit ce parti à cause des naturels, et, pour leur faire croire que la colonie n'était pas aussi affligée qu'elle l'était réellement, et qu'il ne leur vînt pas à l'idée de tirer parti de notre fâcheuse position. Malgré ces grands désastres, l'ordre fut donné de faire des gardes assidues dans la ville pour ne pas laisser croire que nous étions sans précautions. Jusqu'aujourd'hui l'on n'a aperçu aucun symptôme d'in-

surrection; au contraire, les chefs de tout le pays sont arrivés et ont témoigné du chagrin de cet événement.

On est occupé à construire une grande barraque dans la campagne où nous y vivrons tous ensemble, jusqu'à ce que l'on recommence à construire la ville, personne n'osant habiter le petit nombre de maisons qui ont été épargnées. C'est un spectacle digne de pitié que de voir un si grand nombre de bonnes maisons en ruines, et tant d'autres qui tombent tous les jours. Notre cathédrale et les maisons de l'évêque étaient les plus riches et les plus belles de ces contrées, à l'exception des édifices du même genre que l'on voit à Mexico.

LETTRE

DE

DON JUAN DE ZARATE,

ÉVÊQUE D'ANTEQUERA,

A PHILIPPE II.

TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT SEIGNEUR,

PAR une lettre de votre altesse, elle m'ordonne de rédiger un rapport sur le gouvernement spirituel et temporel de cet évêché de Guaxaca (1), rapport que je désirais faire de-

(1) Aujourd'hui Oaxaca, capitale de l'état du même nom. Juan Nuñez de Mercado, envoyé dans cette province en 1522, fut le premier qui en fit la conquête. Cortès se la réserva comme domaine particulier, et fut autorisé par Charles V à prendre le titre de marquis del Valle de Oaxaca. Juan Nuñez, Ca-

puis bien longtemps. J'ai demandé la permission de me rendre à la cour de votre altesse, mais elle m'a été refusée, je ne sais pourquoi; si c'est à cause de mes péchés, ou si le démon y a mis des entraves, sachant que mon voyage aurait été fort utile à Dieu, à sa majesté, et à votre altesse. Ma conscience aurait été satisfaite, et j'aurais pourvu à bien des besoins spirituels et temporels du pays; aussi n'aurai-je pas l'âme tranquille jusqu'à ce que j'aie obtenu cette permission, et je supplie de nouveau votre altesse de me l'accorder. Voici, en attendant, ce que j'ai à répondre pour me conduire avec le zèle que je dois à mon roi, à mon souverain et maître légitime.

D'abord, quant au spirituel, on éprouve ici de grands besoins, car il n'y a pas le nombre

deño et Hernando de Badajos, fondèrent la ville d'Antequera sur l'emplacement de Oaxaca. Elle fut érigée en évêché le 24 janvier 1534. Ce siége fut donné par Cortès à Francisco de Ximénès, de l'ordre de Saint-François, qui eut pour successeur la même année, don Juan Lopez de Zarate, mort en 1554. Davila, *Teatro eclesiastico de las Indias*, t. 1, pag. 222.

de prêtres nécessaires pour convertir et instruire les naturels; cela par deux raisons : la première, parce que les habitants sont très-nombreux, et l'évêché si étendu, que trois évêques ne pourraient l'administrer. Il est couvert de montagnes escarpées, et la population composée de nations différentes qui parlent des langues qui ne ressemblent nullement à celle de Mexico. La seconde raison, c'est que dans tout le diocèse, qui comprend plus de cent lieues de pays, il n'y a que deux couvents de l'ordre de Saint-Dominique, qui ne comptent pas même huit religieux. Il existe des provinces très-vastes, très-peuplées, où il pourrait y avoir plus de douze monastères qui ne manqueraient de rien, car on pourrait les établir dans un bon territoire, sain et riche, où la religion chrétienne n'a pas encore pénétré; ce pays étant très-montagneux ainsi que je l'ai dit. L'un des deux monastères dont j'ai parlé est dans la ville d'Antequera, et l'autre dans la province de Misteca. Les religieux sont en

trop petit nombre pour pouvoir réussir. Il est donc nécessaire que votre majesté en envoie encore d'autres, qu'elle fasse construire des couvents, et que l'évêché forme une province à part, car l'administration ne peut pas bien aller lorsque le gouvernement est à Mexico, éloigné de quatre-vingts, cent, et cent trente lieues. Comme la distance est très-grande, on veut que les monastères soient rapprochés, et dans la plaine près de Guaxaca; mais il est nécessaire de les fonder dans les endroits où la doctrine n'est pas parvenue, afin que l'on puisse prêcher l'Evangile dans tout le pays, et y introduire la foi. Si l'on fait une province de cet évêché, et si le provincial y réside, on en tirera de grands fruits; la correspondance s'établira convenablement, et l'on fera des visites continues, ce qui ne peut pas avoir lieu s'il n'y a qu'un provincial dans tout le Nouveau-Monde.

Si l'on envoie des religieux dans ces contrées, il faut pareillement choisir des prê-

très zélés pour le service de Dieu, pour la conversion, l'enseignement des naturels, et capables de leur donner de bons exemples. On doit pour cela instituer des bénéfices perpétuels et de bonnes prébendes et émoluments, au moyen desquels ils puissent s'entretenir convenablement. Il est nécessaire qu'ils cherchent à être curés, à prendre de l'autorité dans les villages; qu'ils connaissent ceux qui sont baptisés et mariés, ceux qui persévèrent dans leur idolâtrie, qui entretiennent des maîtresses, qui font des sacrifices, et qui commettent d'autres péchés abominables; car leur devoir de chrétiens leur prescrit de surveiller leurs ouailles pour se conformer aux ordres de l'Église. Cela ne se fera pas, jusqu'à ce qu'il y ait des gens qui soient forcés de prendre cette autorité, et qui transmettent leurs rapports aux prélats lorsqu'ils iront faire des visites. Ces curés devront engager les chrétiens à se présenter à une époque fixe; car les religieux disent, et c'est la vérité,

qu'ils ne sont pas tenus de prendre cette autorité, et d'en rendre compte. Ils font cependant ce qu'ils peuvent pour convertir et instruire les naturels, et pour apprendre les langues. Ils ont composé deux glossaires : l'un en langue zapotèque, et l'autre en mistèque. Par ce moyen, et grâce à leur savoir, ils ont recueilli de grands fruits, quoiqu'ils n'aient pas atteint le but principal, qui est de connaître ceux qui sont chrétiens et ceux qui sont infidèles. Comme l'on ignore le nombre des brebis du Seigneur, et des animaux du démon, je ne puis remplir mon devoir, et les consciences de votre altesse et de sa majesté ne sont pas plus déchargées que la mienne. Je certifie qu'ils ne profiteront pas du remède que peut leur offrir le spirituel, si on ne leur offre pas comme il convient. Il existe en effet dans cet évêché beaucoup d'Indiens qui font encore des sacrifices aux idoles, comme ils le faisaient avant de connaître les chrétiens. Jusqu'à présent la religion chrétienne ne s'est introduite

que dans le plat pays, c'est-à-dire dans la vallée de Guaxaca. Les religieux ont voulu y construire trois ou quatre monastères; mais la foi n'a pas pénétré dans les parties malsaines, stériles et montagneuses, à moins qu'elles ne soient pas éloignées. Quant à moi personnellement, je ne puis pas l'y introduire, car, ainsi que je l'ai dit, la contrée est trop vaste, et quoique chaque année je fasse toutes les visites qu'il me soit possible de faire, je ne puis passer dans chaque ville tout le temps qui serait nécessaire pour cela, et pour travailler à la conversion. Je baptise moi-même, et j'ai baptisé une infinité d'Indiens; mais il m'est impossible de faire tout ce que réclament de pareils sacrements, ne pouvant rester que peu de temps dans chaque ville. Je n'y puis passer qu'en courant, car les habitants sont pauvres, et ne peuvent pas pourvoir à mes besoins. Ils sont très-enclins au gain, et ne pensent qu'à garder ce qu'ils possèdent. Ce n'est plus comme autrefois, au temps où ils

donnaient des vivres et des présents. Je suis pauvre, et si pauvre, qu'il m'est impossible de nourrir ceux qui m'accompagnent; et les Indiens qui viennent me voir, si je ne les nourris pas, si je ne les garde pas quelque temps avec moi, s'en vont sans avoir mangé, et meurent de faiblesse en chemin. Je possède encore moins de quoi payer les visiteurs, que l'on ne trouve pas comme il les faudrait, et ceux que l'on trouve, ne veulent pour aucun prix se rendre dans les endroits où leur présence serait le plus nécessaire; d'abord, parce que ce sont des contrées malsaines, puis, parce qu'il leur est impossible de se rendre à cheval dans des pays où les naturels seuls peuvent pénétrer, parce qu'ils sont sans chaussure, tout nus, et qu'ils bravent les plus grands dangers.

Ici cinq cent mille maravédis n'équivalent pas à cinq cents ducats en Espagne, et si on les dépense en vin, en huile et en autres objets, sans lesquels nous ne pouvons vivre,

et qu'en Espagne nous avons en profusion, on n'en a pas seulement pour cinq cents réaux. C'est pourquoi je répète qu'il m'est impossible de faire ce qu'il faudrait, et que je ne puis décharger la conscience de sa majesté, celle de votre altesse ni la mienne avec les moyens qu'on a mis jusqu'à présent à la disposition du spirituel.

Le temporel de cette ville d'Antequera est tellement perdu, qu'on n'éprouverait aucun dommage à l'abandonner entièrement. Comme on n'a pas réglé les propriétés du marquis del Valle, et que Guaxaca qui est la même chose qu'Antequera lui appartient, le vice-roi n'a pas visité cette ville. Les habitants sont dans la plus grande pénurie, accablés de travaux et de fatigues, fort peu sont riches; il y en avait plusieurs, mais ils sont morts, et comme rien n'est bien établi dans ce pays, leurs biens se sont perdus; d'autres se rendent à Mexico. La ville est abandonnée; il n'y a plus d'habitants; et elle est fort exposée

parce qu'elle n'a ni forteresses ni ouvrages de défense. Les naturels ne pensent pas tant à se révolter qu'on le croit, qu'on l'écrit et qu'on le dit au dehors; enfin, ainsi que je l'ai dit et écrit, on ne doit pas souffrir qu'Antequera soit à votre altesse et Guaxaca au marquis: ce n'est qu'une seule et même ville, elle ne peut avoir deux seigneurs. Cela ne convient ni aux Espagnols ni aux naturels, car les premiers ne peuvent cultiver que des terres appartenant aux seconds. La ville ne possède ni terrains communaux, ni promenades extérieures, ni pâturages publics, ce qui empêche que les naturels soient aussi bien traités qu'ils devraient l'être. Il est impossible en effet que les Espagnols ne leur fassent pas du tort avec leurs troupeaux qui ne peuvent séjourner que sur leurs territoires, aussi n'y a-t-il pas un champ de blé près de la ville qui n'appartienne au marquis, et toutes les provisions sont vendues par ses Indiens. Tout est à

un prix si élevé que personne ne peut vivre dans ce pays, qui ne sera plus habitable si on n'y apporte remède. La ville est si peu peuplée d'Espagnols, qu'il y en a à peine une trentaine qui y soient établis, encore cherchent-ils les moyens de la quitter, et ils partiront sans qu'il en reste aucun, si l'on n'y pourvoit pas bientôt, et si l'on n'ordonne, à tous ceux qui possèdent des Indiens dans le diocèse ou dans la province, de résider dans la ville, en n'accordant les charges de corrégidor qu'à ceux qui y demeureront, tandis qu'aujourd'hui on donne ces emplois et d'autres encore à des personnes qui habitent hors du diocèse. Il faut aussi assurer l'existence de cette ville, et pour qu'elle devienne une des plus importantes du pays, il est nécessaire qu'elle ait ses terrains communaux, et que les colons possèdent des habitations et des territoires où ils puissent semer et planter, puisque, pour nos péchés, la vigne ne vient pas dans ce pays, quoique l'on en

ait plantée à grands frais, avec beaucoup de soins, et que l'on ait eu à ce sujet de grandes querelles avec les naturels et les gens du marquis. On a établi cette ville dans cet endroit par malice et pour faire tort au marquis, mais cette mauvaise intention retombe sur les colons; le marquis en profitera, et ceux qui ont tendu le piége y seront pris; car le nombre des naturels a augmenté. Ils se sont établis autour de la ville, de sorte qu'ils n'ont laissé aux Espagnols aucun territoire communal, ni pâturages, ni prairies pour leurs troupeaux, ni terres où ils puissent planter.

Quant à ce qui a rapport à la justice, grâce à la bonne administration du vice-roi et au concours de l'audience, tout, Dieu soit loué, marche très-bien; cependant il est fort urgent qu'un auditeur vienne tous les ans visiter le pays et la ville. Lorsque l'on saura qu'il doit y avoir une visite annuelle d'une personne d'autorité, les habitants feront plus attention à la manière dont ils se conduisent. Tout le

monde s'appliquera à l'exercice de la justice, à faire son devoir, à réparer les routes qui sont en très-mauvais état et à pourvoir au besoin des pauvres. On connaîtra ce qui convient au pays; on verra les endroits qui ont besoin de corrégidors, on en nommera dans ceux où cela sera nécessaire; on épargnera de grandes dépenses; on préviendra les maladies, les décès et les accidents qui arrivent tous les jours à ceux qui vont chaque année chercher leurs lettres de nomination, et les faire expédier aux officiers. Les employés épargneront les dépenses qu'ils font dans un voyage de cent lieues, où ils vont chercher leurs appointements; car il y en a fort peu qui ne dépensent plus de la somme que leur procure une charge de corrégidor. Enfin, l'on verra combien ces emplois sont inutiles. Les personnes qui en sont revêtues ne faisant qu'augmenter les vexations des naturels et les maux qu'ils éprouvent pour la perception des tributs; car un corrégidor doit recevoir les

tributs à jour fixée pour les remettre aux autres employés qui les envoient à Mexico; et s'il ne les apporte pas ou s'il ne les envoie pas, on le casse. Pour rendre un bon compte de sa charge et en être revêtu l'année d'ensuite, il est obligé d'emprisonner les Indiens, et ne peut leur accorder de terme, ce qui n'arrive pas à ceux qui font partie des commanderies, car on leur accorde du temps. On leur apprend à cultiver comme en Espagne; on les soutient dans les époques malheureuses; ils tirent quelques profits de leurs terres, et peuvent vivre. Un petit village, avec les bénéfices qu'il se procure, peut très-bien entretenir un colon; et quatre villages de votre altesse qui ne cultivent pas ne peuvent payer un corrégidor, qui n'a d'autre but que d'encaisser ses émoluments, et d'employer le travail des Indiens, dont il tire le meilleur parti qu'il peut, sans s'occuper d'augmenter les revenus de votre altesse. On verra cela clairement si l'on met à exécution ce que je

propose. On finira par reconnaître que ce que votre altesse possède ici diminue tous les jours. Ce pays commençait à fleurir, et les habitants l'abandonnent depuis que l'on a publié les édits qui ont fait baisser considérablement le prix des propriétés; les travaux ont cessé; l'on ne fait plus de bénéfices : tout le monde est mécontent; chacun ne pense qu'à se procurer de l'argent pour s'en aller.

Quant à moi, je fais ce que je peux, mais ce n'est rien en comparaison de ce que je devrais faire pour remplir mon devoir; tous mes efforts tendent à la conversion des naturels, à leur instruction, au service de l'église; je l'ai fait par l'aide de Dieu et de sa majesté. L'église possède tous les ornements nécessaires et d'une manière très-convenable. Que Dieu et votre majesté veuillent me pardonner ce que je n'ai pas fait; d'autres diront les maux que j'ai soufferts. Le clergé de cette église n'est que trop nombreux en raison du faible produit des dîmes que l'on ne perçoit que dans fort peu

d'endroits : on les partage suivant les règlements d'institution. On compte quatre dignitaires et quatre chanoines, car les émoluments sont médiocres, ainsi que les prébendes désignées dans les règlements. Plusieurs ecclésiastiques aiment mieux diriger des villages que de desservir l'Eglise ; d'autres habitent à Mexico, comme, par exemple, un chanoine nommé Sanabria, qui a abandonné son canonicat pour être curé dans cette ville. Pour les remplacer, on en choisira d'autres jusqu'au nombre indiqué. L'église compte un curé sous-chantre, un sacristain, un organiste, et d'autres employés. Le service est assez bien fait, mais non pas comme il devrait l'être dans une cathédrale ; enfin on le fait le mieux possible, en raison du petit nombre d'ecclésiastiques. Il est nécessaire que le service soit bien fait, car c'est un endroit de passage très-fréquenté pour se rendre dans le Guatémala, dans le nouveau royaume de Léon, au Pérou, aux ports de la mer du Sud, dans d'autres endroits, et l'on ne

peut officier convenablement si votre altesse ne pourvoit pas au payement des bénéfices indiqués dans les règlements; et si elle ne donne l'ordre à ses officiers de percevoir les dîmes au nom de votre altesse, de payer les émoluments et les gratifications suivant l'usage de l'Eglise de Mexico, car le service n'est pas moins pénible dans celle d'Antequera, et les dépenses y sont plus fortes, puisque les vivres sont plus chers qu'à Mexico, et que les marchandises d'Espagne y coûtent le double.

Relativement à la manière dont les naturels sont traités, la conscience de sa majesté et celle de votre altesse peuvent être tranquilles : on fait tout ce qu'il faut pour cela; on ne permet pas de lever des impôts excessifs, ni qu'on vexe les naturels, qu'on les maltraite, ou qu'on leur fasse porter des fardeaux contre leur volonté. On y apporte tant d'attention, qu'il n'y a pas d'Espagnol qui ose maltraiter un Indien; au contraire, les naturels sont si protégés, qu'ils osent maltraiter des Espagnols. Ils ne leur

donnent pas à manger sans argent, se font bien payer, et ne fournissent des vivres que quand cela leur fait plaisir, et non pas quand les Espagnols en demandent. Il y a parmi eux des alguazils qui osent arrêter un Espagnol, le garrotter, l'amener à cette audience ou à un autre tribunal. Ils savent bien venir se plaindre pour la moindre chose. Comme ils voient que l'on accorde plus de confiance aux naturels qu'aux Espagnols, quelquefois même injustement, et que pour un mauvais traitement de peu d'importance infligé à un Indien, on ruine le coupable; les anciens excès n'existent plus, et tout le monde est si d'accord, qu'on ne pourrait l'être davantage. Les naturels sont vraiment maîtres de leurs propriétés; beaucoup d'eux sont riches, et tous possèdent des biens que leurs ancêtres n'ont jamais possédés, de sorte que tout l'argent du pays est entre leurs mains, parce qu'ils accaparent tous les vivres du pays, et les vendent à des prix si exorbitants, qu'il est impossible de

vivre ici. Une fanègue de blé vaut un pesos, encore on n'en trouve pas ; et le maïs coûte un demi-pesos. Les Indiens se sont mis à cultiver les fruits d'Espagne ; presque tous en ont. Ils élèvent et vendent des bestiaux, récoltent de la soie en si grande quantité, qu'il y a un village dans la Misteca où les naturels seuls récoltent deux mille livres, et ne payent de tribut que neuf cents pesos en poudre d'or. Enfin, les Indiens sont riches et bien traités, tandis que les Espagnols sont les plus pauvres et les plus misérables de toute la contrée : tout est renversé. Votre altesse peut être persuadée que c'est la vérité que lui écrit son serviteur et chapelain indigne, qui jamais ne cessera de supplier le Seigneur d'augmenter vos jours et votre haute renommée, d'accroître votre puissance de nouveaux domaines, de nouveaux royaumes et de domination pour la gloire de la sainte religion et de l'église.

A Mexico, le 30 de mai 1544. De votre al-

tesse, l'indigne chapelain et constant serviteur, qui baise vos mains royales.

JUAN DE ZARATE,

Évêque d'Antequera.

SIMANCAS.

LETTRE

DU CHAPELAIN FRÈRE

LORENZO DE BIENVENIDA (1)

A PHILIPPE II,

Alors prince héréditaire.

Gracia et pax Deo Patri, et Domino nostro Jesu-Christo.

J'AVAIS déjà écrit à votre altesse, mais comme dans ce pays il y a pour nos péchés peu de

(1) Le père Lorenzo de Bienvenida arriva en 1534 dans la province de Yucatan; il convertit et baptisa un grand nombre d'Indiens dans celle de Bakhalal. Il fut successivement gardien des couvents de Ythmal, Mérida et Campêche et fit trois fois le voyage d'Espagne pour les affaires de son ordre. Il fut ensuite

fidélité, et moins encore de religion et de franchise chez les Espagnols, je pense qu'aucune vous est parvenue; et puis la mer est incertaine et dangereuse. Je ne manquerai donc pas de vous faire savoir la vérité, et si je ne dis pas vrai, que le Seigneur me retire sa protection et me prive de sa gloire. J'écrirai à votre altesse jusqu'à ce que je sache que mes lettres, ou quelqu'une d'elles, soient parvenues entre ses mains; ma conscience me le prescrit, puisque le Seigneur a voulu me conduire au milieu de ces infidèles, et que je suis témoin de choses qui se passent contre le service de Dieu et de sa majesté. En prince très-chrétien elle a pourvu à tout dans ces contrées; mais les officiers chargés de la justice ne remplis-

employé aux missions de Costa-Rica, et revint au Yucatan, où il mourut vers 1560.

Quoique les rapports contenus dans cette lettre soient très-exagérés, on ne peut nier cependant que le Yucatan ne soit une des provinces où les Espagnols aient commis les plus grandes cruautés. Presque tout ce qu'avance le père Bienvenida est confirmé par le rapport de Cogolludo et des autres historiens de ce pays.

sent pas leur devoir, et ne sont fidèles ni à Dieu ni à leur roi et maître. Comme ils sont fort éloignés de l'Espagne, ils pensent que leur conduite ne sera point connue, ou que si on en a connaissance ils ne seront pas punis, comptant sur ce proverbe : *Quien pasa punto pasa mucho*, qui pardonne un peu, pardonne beaucoup.

Votre altesse saura qu'il y a sept ou huit ans que l'on fit la conquête du Yucatan, et que ce fut la première partie de la terre ferme que l'on découvrit dans les Indes après l'île Espagnole, qui était la dernière que l'on avait conquise. Le Yucatan a été colonisé de nouveau par les Espagnols il y a douze ou quatorze ans ; on n'y trouve ni or ni argent. Les nouvelles des richesses du Pérou, et les faibles moyens du gouverneur Montejo s'opposèrent à la prospérité de ce pays. Maintenant, grâce à Dieu, il est encore habité. Il existe trois villages et une ville. Un de ces villages a vingt colons, et se nomme la villa de San-Fran-

cisco (1); c'est un port de mer bâti dans l'endroit le plus pauvre du pays; la ville est à trente lieues dans l'intérieur, on la nomme Mérida (2); elle reçut ce nom à cause des édifices magnifiques qu'elle renferme, car, dans toute l'étendue du pays que l'on a découvert dans les Indes, on n'en a pas trouvé d'aussi beaux; ils sont bien construits, en pierre de taille fort grandes. On ignore qui les a bâtis; il paraît que ce fut avant la naissance de Jésus-Christ, car il y avait au-dessus des arbres aussi gros que ceux qui croissaient au pied. Ces bâtiments ont cinq toises de hauteur, et sont construits en pierres sèches; au sommet de ces édifices sont quatre appartements divisés en cellules comme celles des moines; ils ont vingt pieds de long et dix de large; les

(1) Cette ville fut fondée dans la province que les Indiens nommaient Acanul. Cogolludo, lib. III, cap. 7.

(2) Mérida fut bâtie en 1541 dans la province que les Indiens nommaient Tiboo, par don Francisco de Montejo, après avoir gagné une victoire éclatante contre les Cocomes. Cogolludo, lib. III, cap. 7.

jambages des portes sont d'un seul morceau, et le haut est voûté. Il y a dans le pays un grand nombre d'édifices semblables; les naturels ne les habitent pas, leurs maisons sont en paille et en bois, quoiqu'ils aient de la chaux et des pierres. Les religieux ont établi un couvent de Saint-François dans les édifices situés dans la partie qu'on a découverte. Il est juste que ce qui a servi au culte du démon soit transformé en temple pour le service de Dieu. C'est dans ce sanctuaire que l'on a célébré la première messe qui ait été entendue dans le pays. Nos péchés n'ont pas permis que l'on en trouvât autre part. L'autre village se nomme Valladolid (1). Quarante colons ou conquérants y résident. Cette année, 1547, les Indiens se sont soulevés, et ont tué quinze ou vingt Espagnols qu'ils prirent dans leurs villages, chacun en particulier, et si l'on n'avait

(1) Valladolid fut fondée dans la province de Choaca, le 28 mai 1543 (Cog., lib. III, cap. 14), et transportée ensuite dans celle de Zaqui (lib. XVI, cap. 15).

envoyé promptement des secours de la ville, aucun Espagnol n'aurait survécu ; ils tuèrent les esclaves (*navorias*), plus de cinq cents hommes ou femmes. La cause de cette révolte a été les mauvais traitements que les Espagnols exercent sur les Indiens, dont ils prennent les femmes, les enfants, les battent à coups de bâton, leur cassent les bras et les jambes, et les tuent. Les tributs et les prestations personnelles excessives auxquels on les soumet, sont aussi un des motifs de cette insurrection. Si votre altesse n'y apporte promptement remède, il n'est pas possible d'occuper plus longtemps ce pays sans manquer à la justice. Dans les endroits où les enfants viennent à nos écoles, il n'y a pas eu d'insurrection, mais comme nous ne sommes qu'un petit nombre de religieux, nous ne pouvons pourvoir à tout. Nous avons déjà envoyé un de nos frères à votre altesse pour l'informer franchement de ce qui se passe dans ce pays, il se nomme frère Nicolas d'Alvalate, natif de la province de

Tolède; mais la mer étant incertaine et dangereuse; nous ne savons s'il est arrivé à bon port. C'était dans l'intention de prier votre altesse de nous envoyer des personnes qui nous aidassent à travailler à cette vigne pleine de l'idolâtrie des démons, et pour qu'elle nous donne un évêque pieux et instruit, ainsi qu'il convient à cette nouvelle église; nous la prions aussi de vouloir bien ordonner qu'on nous accorde ce que l'on donne dans les pays nouvellement découverts, c'est-à-dire une cloche pour chaque couvent, un calice, du vin et de l'huile pour la messe et pour la lampe du très-saint-sacrement.

Je ferai connaître à votre altesse combien est faible le zèle des Espagnols qui sont à la tête du gouvernement, et celui du gouverneur le premier. Cette année, 1547, il est venu dans ce pays un prêtre nommé Villagomez, qui, suivant ce que l'on m'a rapporté, avait été religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Aussitôt arrivé il demanda la signature des administrateurs, de l'adélantade, et tous lui donnèrent une

lettre revêtue de leur signature, et adressée à votre altesse, par laquelle ils vous supplient de le leur accorder pour évêque; et il ne sait pas lire. Dans le village de Valladolid, tous, à l'exception d'un seul, le demandent pour évêque, sans le connaître, et sous le seul prétexte qu'il descend des Goths. Ainsi il faut donc à cette nouvelle église un prêtre avare, imbécile et ambitieux, qui brigue l'épiscopat sans y être appelé. Il va partir pour l'Espagne. Il laisse le village sans prêtre, et il prétend que si l'évêché n'est pas déjà accordé, on le lui donnera, parce qu'il a à la cour des gens qui ont le bras long, comme si votre altesse ne considérait pas avec plus de soin ce qui convient à l'église. Je donne avis de cela à votre altesse, car le démon est fin, et les hommes avaricieux, ils ne tiennent pas compte de l'amour de Dieu, surtout dans les affaires de l'église, s'ils y ont du bénéfice.

Votre altesse saura que ce pays a été conquis par don Francisco Montejo, fils du gouver-

neur, et qui l'a divisé comme on a divisé toutes les autres contrées des Indes, c'est-à-dire non pas suivant Dieu, mais suivant la chair. La plupart du territoire a été donné à des gens qui ne l'ont pas conquis, et beaucoup de ceux qui ont eu la peine sont ici mourant de faim. Il fit un mémoire adressé à votre altesse pour prouver qu'il avait découvert ce pays à ses frais et à ceux du gouverneur; il aurait bien mieux fait de dire aux frais des naturels, comme toutes les autres parties des Indes, puisque c'est en réduisant les Indiens en esclavage, en s'emparant de vive force de leurs vivres, et en les pillant. Aussitôt que la conquête fut achevée, les conquérants lui payèrent jusqu'au dernier sou tout ce qu'il leur avait avancé en armes et en équipements; et si votre altesse avait été témoin de cette conquête, au lieu de récompenser les capitaines elle aurait dû les faire mettre à mort, parce qu'ils n'ont observé aucun des ordres qu'ils avaient reçus. Voici comme s'est faite la répartition des

terres. Presque tout est entre les mains de cinq ou six personnes, qui sont : la première, le gouverneur ; la seconde, la femme du gouverneur ; la troisième, le frère de la femme du gouverneur, nommé Alonso Lopez ; la quatrième, don Francisco de Montejo, fils du gouverneur ; la cinquième, Francisco Montejo, neveu du gouverneur ; et la sixième, Juan d'Esquibel, fils de la femme du gouverneur. Ce dernier qui n'a pas pris part à la conquête a la plus grosse portion. Ces personnes possèdent plus que soixante autres colons qui habitent cette ville. Ils n'ont pas même donné une seule maison à votre altesse, et lorsque nous leur avons demandé pourquoi ils ne donnaient pas au moins une part à sa majesté, sur quatre qu'ils avaient faites, ils répondirent que le pays était pauvre, et ils ont raison, car véritablement leur avarice l'a ruiné. Si ce n'est l'or ou l'argent qu'on n'y trouve pas, c'est la contrée la plus riche des Indes. L'or y est rare à la vérité, mais le climat est le plus sain que

l'on puisse trouver dans cette partie du monde. Il y a beaucoup de poules, de cochons, de cerfs, de lapins, des cailles, du miel, et de la cire en abondance. Les mûriers y viennent bien, et le bétail d'Espagne mieux qu'en Espagne. La population est plus nombreuse que dans tout autre pays conquis, excepté à Mexico; et ce qu'il y a de mieux, c'est que dans ce pays on ne parle qu'une langue, que le sol n'y est pas montagneux, et qu'il n'y a qu'une rivière à Champoton, où commence cette province. La température y est bonne, ni trop froide ni trop chaude. La vigne y vient très-bien, et le mûrier comme en Espagne. Les figues et les citrons y mûrissent fort bien. Le froment ne peut pas s'y cultiver, excepté à Champoton, où il est facile de faire des canaux d'irrigation, et ce territoire suffirait pour nourrir tous les Espagnols qui viendraient dans ce pays, car les Indiens ont de quoi pourvoir à leur subsistance; ils sont dévoués à sa majesté.

Votre altesse saura que l'adélantade Montejo,

qui vint dans ce pays il y aura un an à Noël prochain de cette année 1547, était à peine arrivé que les naturels s'insurgèrent. Dès que que cette révolte fut apaisée, il commença à partager tous les héritages des gens qui étaient morts, non pas entre les conquérants qui étaient très-nombreux, et dont beaucoup n'avaient pas d'Indiens, mais entre sa femme, son beau-fils et son beau-frère. Les héritages de six ou sept colons qui moururent à Valladolid furent donnés tous ensemble à son beau-frère Alonzo Lopez, qui les échangea avec d'autres colons de cette ville qui allèrent s'établir à Valladolid; et il tint la place de sept ou huit colons, lorsqu'il était nécessaire qu'il y en eût un plus grand nombre; car les Indiens sont fort nombreux, et les Espagnols en très-petit nombre. Il donna ensuite à son beau-frère, Alonso Lopez, huit cents maisons situées à Cuzama, le meilleur endroit du pays, et dans chacune desquelles habitent quatre ou cinq naturels avec leurs familles. Il donna

pour épingles à sa femme ce qu'Alonzo Lopez avait à Tavasco. Une autre portion du territoire, que possédait don Francisco, fils de l'adélantade, fut reprise par le dernier, et donnée à sa femme. Bientôt deux ou trois autres parts de territoires restèrent vacantes à Tavasco; l'adélantade donna tout à sa femme, et de plus Xicalanco et Atasta. Il donna à un fils métis des Indiens de Tavasco. L'adélantade prit pour son domaine particulier à titre de profits et lucres la province de Mani (1), sans que les officiers de sa majesté l'eussent reconnue, ni plus ni moins que cinq lieues de pays carrés, sans que l'on puisse y établir de juridiction, ni civile ni criminelle. Non content de cela, il s'empara de Tecul, qui était à son beau-frère. Cet endroit est encore plus considérable que Mani : on y compte mille maisons de plus. Outre cela, il a à Tet-

(1) La province de Mani était la seule qui fût restée aux descendants des anciens rois de Mayapan après la révolte générale des caciques, qui eut lieu en 1520.

chac plus de quatre ou cinq cents maisons avec les Indiens; plus Nalo, qu'il a pris à son cousin; Nicalzil, qu'il a enlevé de force à son fils don Francisco; d'autres Indiens que l'on nomme Ixcucul; près de Valladolid un autre village; l'île de Coçumel, où il a plus de deux cents maisons (c'est un port de mer); dans la ville de San Francisco, Campêche, port de mer, le meilleur des Indes, et qui compte plus de deux cents maisons; à Champoton, port de mer, plus de deux cents maisons.

Il y a trois ans, lorsqu'il eut connaissance des nouvelles lois promulguées par sa majesté qui défendent aux gouverneurs d'avoir des Indiens; il fit prendre possession de Champoton et de Campêche par sa fille doña Catalina, femme du licencié Maldonado, président de Honduras. Il fait construire à Champoton une sucrerie, et s'empare des terres des Indiens; ceux-ci sont venus se plaindre aux religieux que le gouverneur venait de leur enlever les meilleures terres qu'ils possèdent

pour la culture. Elles bordent en effet la seule rivière qu'il y ait dans le pays, et sont les meilleures du Yucatan. Ces villages appartiennent à sa majesté. On peut en tirer parti et exempter les Indiens de tributs. Ils procureront plus qu'ils ne payent aujourd'hui par les profits considérables que l'on peut faire, soit en blé, soit en sucre. En toute justice, les naturels de Champoton ne devraient pas payer de tribut, ou du moins pendant quelque temps, et jusqu'à ce qu'ils soient tous chrétiens, car ce pays n'aurait pas été conquis sans eux. Pendant trois ou quatre ans ils ont nourri les Espagnols qui leur ont promis qu'ils seraient sujets de sa majesté, et qu'on ne leur imposerait aucune charge. Ils les ont accompagnés à la guerre; ce sont les seuls qui n'aient pas résisté. Ils nous ont été constamment fidèles, ont maintenu leurs promesses, et il serait juste, puisque nous sommes chrétiens, qu'ils trouvassent en nous des gens de parole. Si on ne veut pas les

exempter de tributs pendant un certain temps, au moins il serait bien de faire de Champoton une grande ville, d'où sa majesté pût tirer par la suite d'importants avantages.

Votre altesse saura qu'il existe une ville importante nommée Acalan, qui, il y a trente ans, était la capitale d'une province très-puissante; mais comme on n'y exerçait pas la justice, elle s'est ruinée et ne compte plus que deux cents maisons. Elle appartient à Gonzalo Lopez, procureur de Mexico, présentement en Espagne. Pendant qu'il y résidait, le gouverneur lui donna des Indiens. Deux autres habitants de San-Francisco en ont une autre partie. Cet endroit est peu considérable et diminue chaque jour d'importance; si cela continue encore dix ans il n'y aura pas une maison. Acalan est situé sur une pointe de terre assez éloignée de ce pays : les Indiens s'y rendent en canots sur le lac; ils emploient dix jours pour ce voyage, s'exposent à de grands dangers, et doivent attendre un temps favorable, parce

qu'il y a des chutes considérables. Pour que ces gens soient sauvés et qu'ils puissent être convertis, le service de Dieu exige que sa majesté les prenne pour sujets; étant sous sa protection ils seront mieux traités. Il faudrait qu'ils ne payassent pas de tributs pendant dix ans; par ce moyen on leur fera quitter l'endroit qu'ils habitent, on les attirera à Champoton ou à Campêche, que l'on colonisera, qui deviendra une grande ville et les enfants apprendront notre langue. Il y a dans cette ville une école et un religieux qui connaît celle du pays, et qui prêche dans cette langue : il n'y a pas chez ces Indiens de prêtre qui ose baptiser les enfants, et encore moins les grandes personnes. Il n'y a qu'un village dans un lieu écarté, où les oiseaux seuls peuvent aller sans danger : il est donc impossible que l'on y entretienne constamment l'instruction. Si votre altesse prend ce parti, je suis persuadé qu'avec l'aide de Dieu j'engagerai ces Indiens à venir

cultiver dans ce pays, et votre altesse fera une bien belle œuvre. Un grand nombre s'instruiront et sauveront ce qui n'est pas possible aujourd'hui, à moins d'un miracle de Dieu. Lorsque le pays sera bien colonisé, ils pourront payer tribut ou procurer d'autres avantages dont sa majesté tirera profit. Si l'on ne me croit pas, que votre altesse envoie quelqu'un pour le voir; et si ce que je lui ai dit est la vérité, je la prie de faire ce que je propose. Cela ne peut faire de tort à aucun Espagnol; ils peuvent bien faire leurs affaires sans cela: ces Indiens ne sont pas les seuls; ils en ont d'autres; et votre altesse verra par la suite quel avantage on peut trouver aussi bien au spirituel qu'au temporel, en attirant ces naturels dans ce pays-ci.

Votre altesse a envoyé au président et aux auditeurs de Honduras l'ordre de remettre sous l'autorité de sa majesté tous les Indiens que les gouverneurs, leurs femmes et leurs enfants possèdent. Cet ordre n'a pas été mis à

exécution; bien plus, le président de Honduras, gendre du gouverneur Montejo, a fait prévenir son beau-père que votre altesse lui ordonnait d'affranchir les Indiens, et ceux que lui-même possédait à Honduras. Les naturels qu'il avait dans cette ville furent aussitôt remis sous l'autorité de sa majesté; mais ceux du Yucatan, de Chiapa et de Tabasco ne l'ont point été. Aussitôt l'arrivée de l'ordonnance on s'est occupé en toute hâte à construire une maison de quatre cents pas de long, à deux étages, et pour faire cette construction on a dépeuplé la province de Mani, car les prestations personnelles qu'elle fournit sont très-considérables, attendu qu'elle contient trois ou quatre cents Indiens. Cet établissement ne sera pas achevé dans deux ans; on y construit des fermes et une sucrerie comme à Champoton. On a commencé tout le travail depuis l'arrivée de l'ordonnance qui retire les Indiens au gouverneur. Il a pris mille moyens secrets à l'égard de ceux qu'il possé-

dait; les a fait passer comme appartenant à d'autres personnes; il a prélevé des tributs sur eux, et exigé des prestations personnelles.

Votre altesse saura qu'Alonso Lopez, beau-frère de l'adélantade, en arrivant d'Espagne à Yucatan, fut nommé par l'adélantade régidor de cette ville, quoiqu'il sût qu'il ne pouvait pas remplir cet emploi puisqu'il avait été exilé de ce gouvernement pour trois ans, et qu'il devait résider à Honduras; il resta trois ou quatre mois ici, puis il partit pour Honduras, où il tomba de cheval et mourut. Aussitôt l'adélantade fit passer les Indiens d'Alonso Perez sur la tête de son beau-fils, Juan d'Esquibel, quoiqu'il fût publiquement reconnu pour un homme entaché du péché sans nom. Il s'était enfui de Honduras ici, parce qu'on avait fait des plaintes sur lui à ce sujet. Deux autres plaintes pour ce crime sont déposées ici; mais, comme il est fils de la femme du gouverneur, il n'y a pas de juge qui veuille le brûler. On dit généralement qu'il a tué deux

naturels dans la crainte qu'ils ne le dénonçassent. Il y a ici deux jeunes Indiens qu'il attacha violemment à un escalier, *et habuit rem pessimam cum illis*. Ce fait est connu de tout le monde ; si la justice s'exerçait dans ce pays, il y a longtemps qu'il aurait été réduit en cendres. Les Indiens de ces villages ne le connaissent que sous le nom d'*Ixpen*, qui répond à la dénomination espagnole *pesimo*. On a déposé devant un alcade une accusation relative au même crime contre un nommé Aguilar, créature du gouverneur. Deux Indiens se sont plaints de lui à la justice : *in ore habuit rem pessimam cum illis*. L'on fait une enquête; mais on dit dans le public que le gouverneur a agi en dessous main pour que ces Indiens ne chargent pas son fils, et l'on prétend que tous les deux étaient entachés de ce vice abominable, et que c'est pour cela qu'il lui donna tout ce qui resta de la succession de l'oncle Alonso Lopez et qui s'élève à plus de mille cinq cents maisons, outre

quatre cents qu'il avait déjà reçues; comme si l'ordonnance qui vient de paraître, et qui prescrit aux gouverneurs et à leurs enfants d'abandonner la possession des Indiens, était non avenue, parce qu'il n'était que le fils de la femme du gouverneur. Ces gens ne se font pas scrupule de voler leur roi. Le gouverneur agit ainsi, parce qu'il désire aller en Espagne pour qu'on lui rende les Indiens qu'on lui a ordonné de mettre en liberté, afin, dit-il, de pouvoir laisser de quoi vivre à sa femme, lui qui n'a pas laissé une seule maison aux conquérants. Il a distribué tout à ses parents, à sa femme et à ses enfants; il n'est pas jusqu'à une de ses petites-filles, encore à la mamelle, qui n'ait ses Indiens. Un notaire, nommé Poras de Manga, qui n'est occupé qu'à faire et à défaire des ordonnances, a reçu deux fois des Indiens et les a perdus au jeu. A peine un des enfants naturels du gouverneur, nommé don Juan, fut-il arrivé d'Espagne, que celui-ci lui donna des Indiens

qu'il prit pour cela à un conquérant, à ses enfants et à sa femme. Don Juan a tué un homme dans ce pays, et il n'a pas été condamné à la confiscation de ses biens, se prevalant d'une loi qui dit que, lorsqu'un homme aura fait partie d'une expédition de conquête avec sa famille, quelque crime que le père ait commis, les enfants ne perdront pas le bien qu'il leur laisse. Don Juan a quitté les Indes sans attendre son jugement, pour que sa fortune retombât à ses enfants. Lorsque le gouverneur arriva dans ce pays à l'époque de l'insurrection, il convoqua les Indiens de Champoton et de Campêche, qui étaient ses vassaux, et leur dit d'accompagner à la guerre les Espagnols, leur permettant de faire esclaves tous ceux qu'ils prendraient, sans leur recommander d'épargner les femmes et les enfants, mais de les prendre tous en masse. Frère Luis de Villalpando (1) et moi

(1) Il fut le premier Espagnol qui apprit le maya, et qui

nous étions présents lorsqu'il fit cette proclamation; nous dîmes au gouverneur : Nous prions votre seigneurie de prendre en considération ce qu'elle publie; elle outrepasse ses pouvoirs. Sa majesté l'a défendu par ses nouvelles lois, et il n'est pas juste de le faire. Il répondit que les alliés ne voudraient pas prendre part à la guerre si nous ne leur donnions permission de faire des esclaves. Ils partirent donc et réduisirent en esclavage une multitude innombrables de naturels. Je vis un seul Indien qui en conduisait dix ou douze et ils ne prenaient pas les grands qui avaient les pieds légers pour s'enfuir; mais seulement les femmes et les enfants. Ils les emmènent tous au dehors et les vendent; ce qui diminue la population. Ce pays finira par être dépeuplé, si l'on n'y apporte remède. Il n'y a pas d'Espagnol qui ne parte d'ici sans emmener beaucoup d'Indiens. Le gouverneur

composa dans cette langue une grammaire et un vocabulaire. Cogolludo, lib. V, cap. 1.

laisse faire ceux qui sont ses partisans et ses amis.

Un mal plus grand encore, qui existe dans cette contrée parmi les naturels, c'est que c'est à qui ferait l'autre esclave. Les chefs et les caciques sont si portés à cela, qu'on ne les en empêchera pas sans une punition sévère. Votre altesse doit savoir qu'il est bien rare ici de trouver une maison qui n'ait qu'un seul habitant; elles en ont toutes deux, trois, quatre, six, et même davantage. Parmi eux est un père de famille qui en est le chef. Aussitôt que celui-ci meurt, le plus fort de ceux qui restent fait les autres esclaves, et ce qui est pis, ils se tuent les uns les autres. Lorsque le père meurt, les enfants qui survivent sont vendus comme esclaves, et dans l'espace d'un mois ils changent quatre fois de maître. Nous avons dit au gouverneur de remédier à ce mal, mais cela n'a servi à rien, et il durera jusqu'à ce que l'on ait dépeuplé ce pays, comme c'est arrivé dans les autres parties des Indes où il

n'y a déjà plus personne, excepté à Mexico. Il est donc bon que son altesse ordonne de pendre celui qui fera quelqu'un esclave, et quand on en aura pendu trois, le remède aura réussi; car ce sont des gens qui craignent de mourir. Si elle ne veut pas qu'il en soit ainsi, que l'on applique au moins la peine du talion, et que l'on fasse esclave celui qui réduit l'autre en esclavage, et qu'il soit esclave de votre altesse.

Le gouverneur est payé par votre altesse pour gouverner ces naturels et pour administrer, mais il ne s'occupe d'eux en aucune façon, parce qu'ils n'ont point d'argent. Il n'a pas visité le pays depuis un an qu'il y est arrivé. Il ne s'occupe qu'à faire construire des maisons, des fermes, par les Indiens de votre altesse, à se procurer de l'argent pour pouvoir laisser deux majorats; et si tout le Yucatan était vacant, il le prendrait pour lui. Son avarice est telle, que chaque jour on ne lui entend rien dire, sinon qu'il n'y a pas dans l'Inde

d'homme plus pauvre que lui, quoiqu'il ait des Indiens à Honduras, à Chiapa, à Mexico, à Tabasco, et la moitié du Yucatan. Ce serait justice de Dieu que lui, qui en a un si grand nombre, il en eût moins que les autres, et de moins encore les émoluments que lui paye votre altesse. Tout lui réussit au mieux, et cependant il dit qu'il ne gagne pas un réal; que Dieu en soit le juge. La religion lui doit beaucoup en vérité; depuis qu'il est dans le pays on n'a pas baptisé une seule grande personne, si ce n'est à Pàques dernières, où l'on en a baptisé trente ou quarante. Chaque jour, soit à Campêche, soit à Champoton, nous baptisons des Indiens; mais comme ils sont très-occupés dans ses plantations, ils ne peuvent s'instruire. Ils vont par cinquantaines et par centaines travailler à la sucrerie que l'on construit à Champoton, et ceux de Campêche vont à dix lieues de là; ce qui leur fait beaucoup de tort. Pourquoi Dieu a-t-il permis qu'il soit venu dans ce pays; son fils, lorsqu'il n'é-

tait que lieutenant du gouverneur, l'administrait beaucoup mieux ; il nous aidait avec zèle dans nos travaux pour l'instruction. Je ne comprends rien à cette réputation de sainteté que l'on a faite à ce vieux gouverneur, je n'ai vu chez lui que de l'avarice ; il ne se rassasie pas, et ne veut pas se souvenir qu'il doit mourir un jour.

Dieu fait un grand mal à un pays lorsqu'il veut que ce soit la femme qui gouverne ; celle du gouverneur le réduit tout à fait à rien ; il est le corps et elle est l'âme. Rien ne se fait si ce n'est par elle ; on passe les jours et les nuits à lui faire fête, et il n'y a pas de bourgeois dans cette ville qui leur veuille du bien.

Il enlève aux Espagnols tous les profits des *navorias*, les garde pour lui, et si nous lui envoyons quelques esclaves mal faites, pour qu'il les affranchisse, il les garde pour servir dans sa cuisine, où elles sont plus esclaves que chez les Indiens ; de telle sorte que nous n'osons en envoyer aucune, et lorsque nous en trouvons

de mal faites, nous autres religieux, nous leur donnons la liberté jusqu'à ce que votre altesse nous autorise à le faire légalement.

Votre altesse doit connaître aussi un autre abus bien grave. On a envoyé de Honduras le licencié auditeur Rogel pour informer sur la conduite du gouverneur dans ce pays, et il est allé faire son enquête à Chiapa, à cent vingt lieues d'ici. Que votre altesse voie un peu s'il est possible d'informer de cette manière. J'ai entendu dire au gouverneur don Francisco de Montejo, qu'il s'était entendu avec le président, son gendre, pour que Rogel ne vînt pas ici, et pour qu'il fît son instruction à Chiapa. Qu'est-il arrivé? de cette ville il assigna le lieutenant du gouverneur, et d'autres qui avaient été capitaines dans le pays; personne ne vint pour déposer contre eux, et ils furent renvoyés absous. Il y avait cependant bien sujet de les condamner, mais ici aucun crime n'est puni. Que Dieu dans sa miséricorde infinie veuille y apporter remède!

Il n'y a point ici de taxe pour les impôts, chacun est taxé comme il l'entend. Si votre altesse n'y remédie promptement, l'existence de ce pays est tout à fait compromise. Les Indiens sont poussés à bout, surtout à cause des prestations personnelles. Les Espagnols ont été le plus grand empêchement que nous ayons trouvé à la propagation de la foi; maintenant ils se conduisent mieux, mais ils grincent des dents. Il y a de par la ville un nombre infini de seigneurs qui disent à pleine bouche mes Indiens, comme si ce n'étaient pas les vassaux de votre altesse; plusieurs ont été jusqu'à ordonner à leurs Indiens de se retirer dans la forêt lorsque les religieux arriveraient. Quant à moi, je tiens ceux qui donnent ces ordres pour plus infidèles que les Indiens eux-mêmes. Je ferai savoir à votre altesse, qu'il y a trois ans et demi, l'adélantade a fait don d'une capitainerie à Gaspard Pacheco, bourgeois de cette ville, à condition qu'il irait conquérir des provinces du golfe d'eau douce (*golfo dulce*),

entre Honduras, Guatimala, et cette province. Par inconduite ce capitaine s'est arrêté dans une province amie, nommée Cochua, la plus considérable de cette contrée, et même la meilleure de trente lieues à la ronde. Il y avait une population nombreuse qui était partagée entre les habitants de cette ville. Ils ont mangé les vivres des naturels, les ont pillés et forcés de porter des fardeaux. Si les Indiens prenaient la fuite, ils chargeaient les femmes : aussi les naturels s'enfuyaient-ils dans les forêts, de crainte des Espagnols. C'est ainsi que la plupart moururent de faim, et le capitaine manquant de porteurs ne put s'avancer davantage. Il revint donc, et la capitainerie fut donnée à un de ses neveux, nommé Alonso Pacheco. Néron ne fut pas plus cruel que ce dernier : il poussa plus avant et arriva dans une province tranquille nommée Chetemal; et sans que les naturels commissent aucune hostilité, il les pilla, mangea leurs vivres; et les Indiens de gagner les forêts de crainte des Es-

pagnols, car aussitôt que ceux-ci en prenaient un, ils le livraient aux chiens; aussi les Indiens s'enfuirent, abandonnèrent leur culture, et tous moururent de faim. Je dis tous, car il y avait des villes de cinq cents, et même de mille maisons, qui aujourd'hui n'en ont pas plus de cent. Cette province est riche en cacao. Ce capitaine exerça ces violences en personne : il en tua un grand nombre avec une petite massue, et il disait : Ce bâton est excellent pour châtier ces coquins; et quand il les avait tués : Oh! disait-il, que je leur en ai bien donné. Il coupa les seins à un grand nombre de femmes, et aux hommes, les mains, les narines, les oreilles. Il attachait des calebasses aux pieds des femmes, et liées de cette manière il les faisait jeter dans le lac pour les noyer par passe-temps. Il commit d'autres cruautés horribles que je ne raconterai pas dans la crainte d'être trop long; enfin il ruina toute la province. Les Espagnols bâtirent dans ce pays un village composé de huit habitations

qu'ils nommèrent Salamanque (*Salamanca y bien manca*) (1), et véritablement il y manque quelque chose, car il n'y a ni prêtre ni église, et les habitants ne s'y confessent pas, puisqu'ils sont à soixante lieues de cette ville. S'il ne l'avait pas détruite, elle aurait pu nourrir trente familles. En récompense de ces cruautés, on l'a renvoyé dans la province qu'il avait saccagée, on lui a donné les meilleurs Indiens qui y étaient restés, et il n'a pas même reçu une chiquenaude; voilà comme on rend la justice dans ce pays.

Votre altesse saura que cette année 1548, le gouverneur n'a pas nommé de nouveaux régidors, il s'est contenté de confirmer les mêmes qui avaient exercé l'année passée afin de les garder dans sa manche et qu'ils lui laissassent ses Indiens. Ce gouverneur a écrit au président de Honduras qu'il enverrait au

(1) Cet'e ville est située dans la province de Backhalal qui se nommait aussi Vaymil et Chetemal. Cogolludo, lib. II, cap. V.

corps municipal pour faire inscrire comme appartenant à sa majesté les Indiens qu'il avait, c'est pour cela qu'il a gardé les anciens régidors. Le président aurait mieux fait de dire : Vous laisserez les Indiens que vous avez, et ils passeront à votre beau fils et à votre neveu, ainsi qu'il a été fait, car il leur donna les Indiens d'Alonso Lopez qui était mort. Son neveu possède des Indiens à Honduras, et ici ils lui en ont donné d'autres par ruse, afin d'en jouir eux-mêmes.

On vend ici des villages comme des nègres en Espagne. La plus grande partie du territoire est entre les mains de gens qui l'ont acheté et qui l'administrent comme des acheteurs. On m'a même assuré qu'en secret ils traitaient à prix d'argent pour les Indiens. J'ai su d'un nommé Aranda, qui est mort aujourd'hui, que le gouverneur et Diégo de Aranda partagèrent ensemble un village qu'ils possédaient par moitié; et comme dans la part d'Aranda il y avait plus de maisons

que dans l'autre, il paya en compensation cinquante ou soixante pesos. J'ai appris par sa femme et par le courtier de cette affaire, que le payement s'était véritablement effectué. Cet homme s'appelle Juan d'Esquivel. J'ai entendu dire à une autre personne : « Si j'ai de bons Indiens, ils m'ont coûté de beaux deniers. » Il serait nécessaire qu'il y eût une visite secrète dans ce pays pour connaître la vérité, car les Espagnols ont si peur du gouverneur, qu'ils feraient plutôt de faux serments si on les faisait jurer en public. Il serait bien aussi que cette province fût dépendante de Mexico, car Honduras est très-éloigné et les routes sont fort dangereuses, tandis qu'on peut se rendre en huit jours au port de la Nouvelle-Espagne comme je l'ai fait. Cela serait d'autant plus convenable, qu'on ne trouve ici ni or ni argent; il n'y a que des manteaux, de la cire et du miel, objets sans valeur dans ce pays, et qui en auraient beaucoup à Mexico où il y a des Indiens qui les consommeraient, car toutes

les autres contrées sont déjà dépeuplées. De plus, le vice-roi est un homme zélé, fidèle à son roi, et celui de Honduras dépend de son beau-père; et en appeler à Honduras, c'est en appeler du beau-père au gendre qui d'ailleurs ne pense qu'à amasser de l'argent. Les manteaux n'ont pas de valeur dans cette dernière ville : tous les ans l'adélantade en envoie cinq mille, et ils y restent parce que l'on n'en donne pas le prix, car il n'y a pas d'Indiens pour les consommer. Que le Seigneur veuille pendant de longues années conserver et faire prospérer la très-royale personne de votre altesse. — D. Yuacan, le 10 de février de la présente année 1548.

Les Indiens qui restèrent après la mort d'Alonso Perez, beau-frère de l'adélantade, ne furent pas donnés à Juan d'Esquivel, mais l'adélantade en a à Cuçama; il en

possédait encore d'autres dont il a disposé en faveur de deux colons; on m'avait mal informé. L'épouse de l'adélantade reste ici, tandis que son mari va en Espagne, pour qu'on lui rende les Indiens dont on ne lui a pas encore ôté un seul. Le plus humble chapelain de votre altesse, frère Lorenzo de Bienvenida. — Vu à Simancas, le 13 juillet 1743. Muños.

AVIS

DU VICE-ROI

DON ANTONIO DE MENDOZA,

SUR LES PRESTATIONS PERSONNELLES ET LES TAMEMES.

1550.

Voici les dispositions qui ont été prises relativement aux prestations personnelles, ainsi qu'à l'usage de charger les tamemes, et les inconvénients qui en résulteront si sa majesté défend de faire porter des fardeaux. L'année 1528, sa majesté a décidé qu'aucun Indien ne serait chargé, attendu les maux qu'ils souffraient, et l'on commença presque à mettre

cet ordre à exécution. Voyant les désagréments qui en résultaient, et le tort que l'état éprouvait, sa majesté révoqua cet ordre, et rendit une autre ordonnance en date du 13 de septembre 1533.

Par la suite, quand j'arrivai à la Nouvelle-Espagne, sa majesté donna une troisième ordonnance que j'ai promulguée le 22 d'avril 1535, et une dernière le 16 de février de la même année, en vertu desquelles je fis les tarifs et règlements qui sont encore en vigueur aujourd'hui. Lorsque le licencié Sandoval apporta les nouvelles lois, dont une réglait cette matière, il trouva que l'affaire était bien ordonnée, et il n'y fut rien changé.

Pendant tout le temps que j'ai gouverné ce pays, ayant reconnu les inconvénients et les dommages qui résultaient de l'usage de charger les Indiens dans les terres chaudes et peu habitées, j'y ai pourvu de la manière suivante : J'ai défendu qu'à la Verra-Cruz, à Soconusco, Teguantepègue, Guaxaca, Agua-

tuléo, Colima et Zacatula, on fît porter aux tamemes aucune espèce de marchandises ou de cacao, et moi-même j'ai fait exécuter cette ordonnance dans la province de Panuco; et lorsque la Nouvelle-Galice était sous mes ordres, il était défendu, sous aucun prétexte, d'emmener des Indiens chargés, parce qu'on les conduisait chargés de produits de ce gouvernement, et on les renvoyait avec des marchandises. Lorsque l'on distribua les mines des Zacatèques, je défendis que l'on fît voyager chargés les Indiens de ce gouvernement : attendu le grand nombre de personnes qui s'y rendaient, et parce qu'on y apporte du plomb en quantité considérable, l'on se conforme encore à cet ordre, comme on peut le voir par les ordonnances que j'ai données à ce sujet. Dans les pays où on les charge, parce que cela ne peut se faire autrement, si l'on accorde des permissions, c'est à la condition expresse que l'on n'entend pas par ces permissions ordonner de charger les tamemes; et si

par hasard on leur fait porter des fardeaux, c'est de leur bonne volonté et point autrement. Ainsi ils ne sont pas forcés de s'y soumettre, et on leur paye leur travail comme cela a été prescrit. Ils ne doivent point porter des charges de plus de deux arrobes, ni se rendre d'une terre froide dans une terre chaude, ni d'une terre chaude dans une terre froide. On ne peut pas leur faire faire, même s'ils y consentent, plus d'une journée de marche de cinq lieues et de six au plus. Il est défendu de les charger de marchandises prohibées dans ce pays; et le peu de permissions que l'on donne, c'est à ces conditions.

Je suppose que les ordonnances que sa majesté a faites à ce sujet n'ont été données que sur des rapports fournis par des personnes qui ne connaissent pas le pays, ni la manière dont il est gouverné. Elles prétendent en effet que l'on y commet de grands excès, que l'on coupe la tête aux Indiens pour s'éviter la peine de détacher le collier qu'ils portent, ce qui est faux:

on ne trouvera pas dans toute la Nouvelle-Espagne un Indien qui soit à la ehaîne, ni que l'on traite les tamemes comme on le dit. L'on a ici une grande quantité de bêtes de somme, et l'on emploie les Indiens à porter des fardeaux, parce que quand même il y aurait vingt fois plus d'animaux, ils ne suffiraient pas au besoin; et quoiqu'il y en ait beaucoup plus qu'il y a trois ou quatre ans, c'est comme s'il y en avait moins depuis que l'on a découvert les mines de Zacateca, qui sont très-riches, très-difficiles à exploiter, et qui nécessitent beaucoup de plomb, d'argile, et de matières pour épurer. Pour extraire l'argent, on fait venir de la Verra-Cruz la plus grande quantité de plomb qu'on expédie d'Espagne. Ce port est à plus de soixante ou soixante-dix lieues des mines. On en a découvert aussi à Gualhinango, Catean, Councupacio, Quacana, Yzmiquilpa et dans bien d'autres endroits. Dans toutes ces nouvelles mines, on n'a pas besoin du service des Indiens; car on

les exploite avec des animaux. L'exploitation a presque été abandonnée à Tasco, Tunpango, Zultepèque, Teguacan, Ayteco, Lamisteca, Nexapan, et chez les Zapotèques toutes les corvées sont abolies ou le peu qui reste le sera bientôt. Il n'est pas possible de construire des machines à eau dans les mines des Zacatèques et dans celles que l'on vient de découvrir, soit parce qu'il n'y a pas de rivière dans les environs, ou bien lorsqu'il y en a, parce que l'on ne peut pas louer des Indiens pour faire ces travaux; c'est un fait connu de tout le monde. Comme il est très-coûteux de faire des prises d'eau et des tranchées pour obtenir ces eaux, personne n'ose l'entreprendre. Les mines sont si riches, qu'il semble qu'il se passera bien des années avant qu'elles ne soient épuisées; c'est pour cela que l'on construit des machines mues par les chevaux, et qui en font périr un grand nombre, parce qu'ils s'engraissent (*engrasan*). A tous ces frais, il faut ajouter ceux de transport qui augmentent tous

les jours, et qui sont cause que les voyages de la Verra-Crūz à Mexico, que l'on payait cinq pesos, coûtent aujourd'hui le double; et ceux de Zacateca vingt pesos, sans qu'on sache jusqu'à quel point ils augmenteront, parce que le Pérou et le Guatimala enlèvent un grand nombre d'animaux. Une mule de somme prête à être dressée, qui valait quinze à vingt pesos, se paye aujourd'hui jusqu'à soixante-dix pesos; un baudet de six cents à mille pesos, lorsqu'il est bon; une jument coûte deux pesos; un poulain trois pesos, et un mauvais cheval de charge trente ou quarante.

Quant à ce que disent leurs altesses, qu'elles ont l'intention de prohiber tout à fait les tamemes, j'exposerai les doutes qui me sont survenus à ce sujet. Les premiers portent sur les termes généraux qu'emploient leurs altesses, en disant qu'aucune personne, quels que soient son rang, sa qualité, etc. Doit-on comprendre les religieux; car ils ne sont pas Indiens, et ils chargent beaucoup de tamemes en fruits,

poissons, et autres objets dont ils pourvoient leurs monastères de la terre chaude à la terre froide, et de la terre froide à la terre chaude? Il en est de même du vin, de l'huile nécessaire pour les lampes et pour célébrer la messe, pour manger et pour boire. Quand ils font leurs visites, ils emmènent aussi avec eux des Indiens chargés des ornements sacrés, de leurs hardes, et des autres objets qui leur sont nécessaires.

Je ne sais pas s'il sera permis de faire transporter par les Indiens la chaux, le bois, la pierre tezontle, et les autres matériaux, car il est nécessaire de les apporter du dehors à la ville pour la construction des édifices. J'ignore si l'on pourra se servir d'eux pour transporter le salpêtre de l'intérieur de la ville au dehors. J'ignore aussi comment l'on s'arrangera à l'égard des pauvres qui n'ont pas le moyen d'avoir des bêtes de somme ou des charrettes, et qui ont des pâturages où ils nourrissent des troupeaux, font des fromages, des

salaisons, récoltent du blé et autres produits, car ces gens apportent pour vendre ce qu'ils retirent de leurs fermes, et alors ils seront forcés de le perdre ou de le vendre à des marchands indiens, pour que ceux-ci le transportent au moyen des tamemes. Cette loi est donc faite contre les pauvres et en faveur des riches, puisque leurs bêtes n'en auront que plus de prix; ils s'en serviront pour transporter ce qu'ils possèdent, et il s'ensuivra que toutes les bêtes de somme seront employées dans les mines, dans les fermes, et dans les voyages. Le prix des marchandises s'élèvera d'une manière excessive; et quant aux objets qui ne peuvent pas venir à dos de bêtes de somme, comme les huiles, les médicaments liquides, la verrerie, la faïence, et autres marchandises semblables, comment faudra-t-il faire? Et cependant tout cela est nécessaire au public. On transporte des chaudières pour l'alun, pour la teinture des draps, et les sucreries, et, attendu leur grand volume et la mauvaise dis-

position du sol, on ne peut pas les charger sur des charrettes. Je crois donc qu'on ne pourra pas se conformer à cette ordonnance, et que l'on sera forcé de laisser les choses dans l'état où elles sont.

Si l'on est obligé de transporter de l'artillerie à la mer du Sud, comme on l'a fait pour celle du Pérou, les pièces ne pouvant pas se charger sur des chevaux, et les animaux ne pouvant pas les traîner, attendu les mauvais chemins; quel moyen prendre? Comment fera-t-on dans des circonstances semblables à celles qui se sont présentées et qui existent encore? On a été forcé de transporter promptement dans l'intérieur toute l'artillerie qui était dans le port de la mer du Sud, dans la crainte que les insurgés du nouveau royaume de Léon ne s'en emparassent; et si l'on avait voulu les châtier, il aurait fallu la transporter de nouveau; et, comme je l'ai dit, on ne peut le faire qu'à force de bras. L'année passée, des Indiens se sont insurgés à Titiquipan, dans

la province de Guaxaca; les Zapotèques ont fait de même, ainsi que les Chontales, qui ont tué un Espagnol, et battu à coups de bâton le corrégidor, qui était allé chez eux pour calmer une dispute. Il existe aujourd'hui quelques soulèvements dans la Nouvelle-Galice; et l'expérience prouve clairement, d'une manière indubitable, qu'on ne peut faire la guerre qu'avec les Espagnols. Cependant ils ne peuvent y aller sans emmener des Indiens et de tamemes. Que faut-il faire? Faut-il les laisser s'insurger et souffrir que la position devienne de plus en plus difficile? On voit clairement, et sans difficulté, que, si l'on veut y apporter remède, il faut employer le service des Indiens, et leur faire porter ce qui est nécessaire, comme cela a eu lieu jusqu'à présent.

Si un homme doit se rendre dans son village ou à ses affaires dans une autre partie du pays où il n'y a pas de route pratiquée, et qu'il soit obligé d'emporter avec lui son lit et

tous les autres objets qu'en Espagne, et dans toutes les autres contrées, on trouve dans les auberges qui manquent dans ce pays, que faut-il qu'il fasse? Dira-t-on qu'il prenne des bêtes de somme et des chevaux; mais, comme je l'ai observé, ces animaux sont rares dans ce pays-ci. Et même en supposant qu'il y en eût, si cet homme n'a besoin de faire transporter qu'une demi-charge de cheval, faudra-t-il qu'il en loue un tout entier; et, s'il a besoin de deux chevaux, qui les changera? Faut-il qu'il achète les chevaux et un muletier qui lui coûteront cinq cents pesos pour un voyage qui sera peut-être le seul qu'il fera dans une année, les nègres étant aussi chers qu'ils le sont aujourd'hui? S'il doit faire transporter des objets d'Espagne, qui forment ordinairement peu de volume, devra-t-il acheter un cheval ou le louer? Mais il n'en trouvera pas toujours. Si un auditeur doit aller faire une visite dans l'intérieur du pays, ou bien si c'est le gouverneur, et qu'il soit

obligé de séjourner dans une ville trois, quatre, huit jours, et même vingt; faudra-t-il qu'il emmène avec lui un cheval, deux ou davantage s'il est nécessaire ? Ses appointements d'une année ne suffiraient pas pour couvrir les frais de six mois de visite. Tous les inconvénients qui résulteraient de ce nouvel état de choses sont si nombreux, que c'est à n'en plus finir si l'on voulait tous les énumérer, d'autant que les dispositions que veut prendre sa majesté ne remédieraient pas au mal. Il ne consiste pas en ce que les Espagnols font porter des charges aux Indiens, car on ne peut pas dire que les deux arrobes des premiers soient plus pesantes que celles des Indiens. En laissant aux naturels seuls le droit de faire porter des fardeaux, cela équivaut tout à fait à vouloir que le commerce passe des mains des Espagnols dans celles des marchands indiens. Il y en a déjà qui sont fort riches, et qui négocient par terre et par mer dans toutes les Indes; si ce n'est

au Pérou. Ils font porter des fardeaux aux *mazeguales* comme ils l'entendent, sans que personne les en empêche; et ceux-ci ne trouvent pas trop pesant ce qu'ils ne porteraient pas pour des Espagnols. Dans tous les endroits où ils passent, les corrégidors sont sans cesse obligés d'avoir la balance à la main, pour voir si leur charge ne pèse pas deux ou trois livres de plus, et pour faire ôter l'excédant. Cela n'arrive pas lorsque ce sont des Indiens qui les ont chargés; qu'ils portent peu ou beaucoup, on les laisse passer sans difficulté. Il en résulterait de grands désagréments si l'on agissait autrement. Je suis fort étonné que le licencié Sandoval, qui a résidé si longtemps dans ce pays, où il a exercé l'emploi de visiteur général, qui lui-même a fait porter des fardeaux à beaucoup d'Indiens d'ici à la Verra-Cruz, et de cette ville à Mexico qui, est la route la plus fréquentée du pays, et qui ne pouvait pas faire autrement, n'ait pas dit à sa majesté, à messieurs les prési-

dents et aux auditeurs du conseil, qu'il est impossible d'observer à la lettre cette ordonnance.

Les dispositions que sa majesté et messieurs du conseil ont prises sont saintes et justes, mais l'on ne peut nier que par ces nouvelles lois sa majesté a ruiné le Pérou, et que bien des choses seront changées à la Nouvelle-Espagne. Avec ces ordonnances sur les prestations personnelles des Indiens et les tamemes, on a ruiné le Guatimala, et par ces mêmes lois on améliorerait l'état de la Nouvelle-Espagne, si nous savons en tirer un bon parti, et les appliquer comme il faut, et dans des circonstances opportunes? Je ne puis cacher mon déplaisir d'apprendre que son altesse et messieurs du conseil pensent que je sois si négligent à remplir mon devoir de vice-roi et de gouverneur, et assez faible pour ne pas faire exécuter la justice, punir les crimes, et manquer à ce que je dois. Ce que l'on souffre dans ce pays-ci est extraordinaire : si un moine ou

deux se présentent au chapitre, et disent qu'ils ont rencontré des tamemes qui avaient le pied enflé, et qu'un Espagnol leur a fait faire double journée ou les a chargés contre leur gré (faits particuliers que l'on punit quand on les connaît, et l'on ne trouvera pas que l'on ait caché aucun délit de ce genre qui concerne les Indiens, ou qu'on l'ait laissé impuni); on écrit que c'est général. Je dis que, s'il en est ainsi, toutes les ordonnances qui ont paru, et toutes celles que l'on pourrait faire, ne serviront à rien. Que sa majesté nous dépouille de nos charges, qu'elle nous fasse trancher la tête, mais qu'elle ne fasse pas des lois qui, si on les exécutait au pied de la lettre, ruineraient ses revenus et ses sujets, et leur feraient abandonner ce pays, tandis qu'il est nécessaire qu'ils y restent.

A l'égard des services personnels, ce ne sont pas les Espagnols qui les ont inventés, c'est un usage si ancien dans ce royaume, qu'on ne se souvient pas même qu'il n'ait point existé.

C'est la base de toute l'administration et du gouvernement de cette contrée. Si l'on ne veut pas que les Indiens servent les autres Indiens, ni les religieux, je ne sais pas comment il sera possible de maintenir l'ordre qui existe; et si on le permet à ceux-ci, je ne vois pas le mal qu'il y aurait à ce que les Espagnols en profitassent comme les autres. Prétend-on que le genre de prestations qu'on leur impose sont plus pénibles? Je dirai qu'on y a pourvu, ainsi que le prouvent les ordonnances, et qu'on ne doit pas refuser aux uns ce que l'on accorde aux autres. Si l'on objecte que le mal consiste dans la multitude des gens que l'on occupe, on peut répondre que l'on a taxé ces services personnels, et en effet l'excès était devenu si grand, que si on ne l'avait pas fait il ne resterait plus un Indien.

Sa majesté dit bien que l'on louera les Indiens, mais elle n'indique pas combien on pourra en louer; cela dépendra, dit-on, du corrégidor, du religieux, du cacique ou chef; cela

dépendra de l'intimité que l'on entretiendra avec la personne chargée de cette affaire, ou de l'argent qu'on lui donnera; tandis qu'avant, au contraire, on prenait en considération la qualité et la fortune des personnes; et il était de règle que, quand même on aurait eu cent mille Indiens, ils ne devaient pas fournir des prestations au delà de la taxe. Aujourd'hui la porte est ouverte aux abus; les Indiens seront plus malheureux que jamais, et il finira par n'en plus rester. Lorsqu'on ne les payait pas on ne prenait point garde au travail qu'ils faisaient, tandis qu'à présent il est certain que celui qui les payera les fera travailler. Pour y remédier n'est-il pas nécessaire qu'un inspecteur reste dans chaque habitation. Si l'on permet de louer les Indiens, et de les faire travailler comme ils voudront, il est bien entendu que fort peu, et même aucun d'eux, ne se loueront, c'est l'opinion générale, et elle sera approuvée par ceux qui disent qu'il y a ici une foule de fainéants; les caciques et les chefs

prétendent même que, la plupart du temps, ces gens ne leur obéissent pas et leur manquent de respect. Les religieux disent à ce sujet, que s'ils n'emploient pas la discipline ils se conduiraient de même à leur égard. Et si cependant ceux qui ont le gouvernement du pays ne protégent pas les religieux, ces derniers feront faire peu de progrès à la religion chrétienne. Lorsque le conseil a décidé que l'on taxerait les prestations personnelles, son intention n'a pas été d'ordonner que les Indiens servissent malgré eux, mais seulement de régler l'affaire de telle sorte qu'ils ne fourniraient pas plus de prestations personnelles que celles auxquelles ils étaient obligés, et que les personnes à qui ils devaient ne pourraient pas en exiger davantage. Le vice-roi était chargé de taxer ces prestations; l'avenir apprendra s'il est convenable que ce soient d'autres personnes que lui. J'avais d'abord cru que ce que l'on veut établir était convenable; toutes les fois que des Indiens ve-

naient me déclarer qu'ils ne voulaient pas être chargés de prestations personnelles, je les en exemptais ; et une fois qu'ils en étaient exemptés, quand bien même ils venaient me dire qu'ils étaient disposés à fournir ces prestations, je ne voulais pas y consentir, car je soupçonnais qu'ils avaient été contraints à faire cette démarche. Lorsque sa majesté m'envoya une ordonnance par laquelle elle me prescrivait, si je le trouvais bon, de donner l'ordre que tous les Indiens du voisinage des mines y travaillassent, je ne voulus prendre aucune nouvelle disposition, pensant que c'était inutile, parce que cela ne plaisait pas à ces Indiens. Je ne dirai pas combien il est préjudiciable aujourd'hui plus que jamais de dégrever les Indiens de ces prestations, à cause du grand nombre d'esclaves qu'on a mis en liberté, et que l'on affranchit tous les jours. Les nègres sont si chers qu'il n'y a pas de fortune qui permette d'en acheter. Les troupeaux ne sont plus gardés ; les plantations se négligent ; on

abandonnera la culture de la soie; toutes les habitations que l'on à formées vont dépérir; et si l'on veut absolument obliger de louer les Indiens, je regarde comme accomplie la prophétie du père Domingo de Vetancos, et rien ne sera plus favorable à son accomplissement que cette mesure.

Nota. Au haut de ce rapport et de la main du vice-roi don Luis de Velasco, on lit cette phrase: Cet avis m'a été donné par le vice-roi don Antonio Mendoza, sur les services personnels et les charges des tamemes.

Simancas divers. Vu le 12 juillet 1783.

MUNOS.

MÉMOIRE

DES SERVICES RENDUS PAR LE GOUVERNEUR

DON FRANCISCO DE IBARRA

PENDANT LA CONQUÊTE ET LA COLONISATION QU'IL A FAITES DANS LES PROVINCES DE COPALA, DE LA NOUVELLE-BISCAYE, DE CHIAMETLA, ET EN DÉCOUVRANT DES MINES.

Extrait des enquêtes instruites d'office à la requête dudit gouverneur, et présentées au conseil en 1574.

Copala, Nouvelle-Biscaye et Chiametla, année 1554 et suivantes.

Premièrement, ledit gouverneur partit des mines des Zacatèques en 1554 pour entrer dans l'intérieur, et découvrir de nouvelles terres, des villages indiens ainsi que des mines inconnues. Pour cette expédition, il emmena avec lui un grand nombre de soldats, dépensa une forte somme en armes, chevaux, esclaves, nègres, vivres, biscuits,

moutons et beaucoup d'autres choses nécessaires qu'il emporta pour lui et pour ceux qui l'accompagnaient. Ce gouverneur et ses gens découvrirent d'abord les mines de San-Martin, de San-Luc, d'Aviño et beaucoup d'autres qui sont dans le district, et desquelles on a tiré et l'on tire encore une grande quantité d'argent. Le produit de ces mines a augmenté les richesses de sa majesté, outre plus d'un million de pesos d'or qu'on en a tiré. Don Francisco Ibarra en a découvert beaucoup d'autres dans la juridiction de San-Martin, telles que celles del Sombrereto, de los Ronchos, de los Chalchiutes et de las Nieves. On y trouve beaucoup de métaux excellents et des usines. Telle en est la richesse, que si les mineurs avaient assez de mercure à bas prix, on en tirerait encore beaucoup plus d'argent, et le trésor y gagnerait considérablement. Aussitôt que le gouverneur les eut découvertes, il y établit des habitations et il y résida longtemps, car

les Indiens des environs étaient en guerre contre nous. Il s'employa avec zèle pour soutenir cette colonie et pour l'augmenter, ainsi que celles de sa juridiction. Il acheta des armes, exposa ses chevaux, et même sa personne. Dans toutes les expéditions que l'on entreprit pour soumettre les naturels, il emmena un nombre considérable de soldats, il emporta des vivres et les autres objets nécessaires pour eux et pour lui. Persuadé du service important qu'il rendrait à la cause de Dieu et de sa majesté, en favorisant l'exploitation et la colonisation de ces mines, il entretint chez lui, et il nourrit à sa table, un grand nombre de soldats qui s'y rendaient, et pour les empêcher de s'en aller il leur donna de l'argent, des armes, des chevaux, tout ce dont ils avaient besoin, ce qui empêcha la troupe de se débander, et les naturels de venir ruiner ces mines. Le gouverneur et ses gens firent de nombreuses incursions dans les environs, afin de soumettre les na-

turels qui étaient en état d'hostilité, et de s'opposer aux dommages qu'ils auraient causés si les troupes n'avaient pas été réunies en corps près de ces mines.

Depuis les Zacatèques, et plus loin, il n'existait aucun village espagnol avant que le gouverneur n'y fût parvenu en 1554. A compter de l'époque où il est entré chez ces Indiens on a fondé un grand nombre de colonies jusqu'aux mines de Santa-Barbola, c'est-à-dire à plus de cent lieues de là. Tel est le résultat des découvertes et des expéditions entreprises par le gouverneur. Plus loin encore il a découvert et colonisé d'autres villages sur la côte de la mer du Sud. Ce pays entier a été mis par le gouverneur dans l'état où il est aujourd'hui; toutes choses qu'il a entreprises en exposant sa fortune et ses jours, et il en est résulté un grand avantage et une grande utilité pour les pays compris entre les Zacatèques et les mines de San-Martin, c'est-à-dire sur une distance de trente lieues. La colonisation des mines de

San-Martin est cause que l'on a établi, pour les bêtes à cornes et à laine, beaucoup de pâturages qui rapportent de grands produits. Les mineurs, les laboureurs et les colons qui élèvent des bestiaux y font bien leurs affaires.

Francisco de Ibarra a découvert aussi les mines de Fresnillo, qui ont fourni et qui fournissent encore beaucoup d'argent. Dans tout ce qu'il a entrepris, il s'est attaché à remplir son devoir envers sa majesté. Il a dépensé de ses deniers toutes les sommes qui étaient nécessaires; et ces sommes étaient considérables en raison du prix excessif des vivres. Il a exposé sa personne, car c'est un pays nouvellement conquis, et dont les naturels sont nos ennemis. Il a pensé périr dans la vallée de Guadiana pendant une escarmouche, ou rencontre qu'il eut avec des Indiens ennemis; il y fut sérieusement blessé d'une flèche et resta fort longtemps avant de se guérir.

Pendant que le gouverneur résidait aux mines de San-Martin, après les avoir colo-

nisées, et soumis les Indiens des environs, il y arriva des religieux de Saint-François, avec une mission du vice-roi qui gouvernait alors la Nouvelle-Espagne, et l'ordre de découvrir des villages indiens de l'intérieur, de prêcher le saint Évangile, de convertir ces naturels à notre sainte religion catholique. Aussitôt qu'il eut connaissance de la mission de ces frères et du sujet de leur voyage, pensant que, s'ils allaient seuls, ils pourraient courir de grands dangers, le pays n'ayant pas été conquis et les naturels étant en guerre, il rassembla un certain nombre de soldats, se mit à leur tête, fit les frais nécessaires, accompagna les religieux dans l'intérieur, où ils découvrirent la vallée de San-Juan, le Rio de las Nacas (1), et les villages indiens qui étaient près de là.

A la même époque, c'est-à-dire il y a dix ou douze ans, les naturels de la vallée de

(1) Probablement de las Vacas.

San-Juan et de la province de ce nom s'insurgèrent, tuèrent un grand nombre d'Espagnols et d'Indiens, et commirent tant d'excès, que les territoires voisins, colonisés par des Espagnols, furent sur le point d'être abandonnés. Le gouverneur, voulant éviter ces malheurs, mettre un terme aux massacres commis contre les Espagnols, éviter que ce pays colonisé ne fût abandonné et travailler à sa prospérité, rassembla un certain nombre de soldats, et se rendit dans le pays insurgé avec les deux religieux pour marcher contre les Indiens qui commettaient ces excès. Il les atteignit, les pacifia et les engagea à s'établir dans l'endroit où est aujourd'hui la ville del Nombre de Dios. Depuis cette époque, ces naturels n'ont cessé de vivre en paix, sans qu'il soit arrivé aucun malheur; ils sont tranquilles, et en si bonne harmonie avec les Espagnols, qu'ils leur rendent des services. Ils viennent à la ville de bonne volonté, et on leur paye leur travail. Votre majesté en a retiré un

grand avantage, car, avant que le gouverneur n'entrât dans la ville del Nombre de Dios, il n'y avait aucune maison habitée par des Espagnols, et les naturels étaient en guerre; c'est grâce à la sollicitude et au zèle du gouverneur qu'ils se sont soumis.

Le vice-roi et l'audience royale de Mexico ayant appris le grand service qu'Ibarra avait rendu à la cause de Dieu et de sa majesté par la découverte et la conquête de cette ville et de son territoire, persuadés, d'ailleurs, qu'il se rendrait encore plus utile par l'avenir, et s'appuyant d'une ordonnance de sa majesté, le nommèrent gouverneur de tout le pays, au delà des mines de San-Martin, et l'autorisèrent à pénétrer dans l'intérieur pour découvrir de nouvelles contrées, des villages indiens, des mines d'or, d'argent, de mercure et d'autres métaux. Il reçut pour cela des lettres et tous les pouvoirs nécessaires. Francisco Ibarra fut nommé gouverneur en 1562. Bientôt après il entra dans l'intérieur du pays à la

tête de l'armée qu'il conduisait à ses frais pour le service de sa majesté. Il se rendit dans l'endroit où est fondée aujourd'hui la ville del Nombre de Dios. Il engagea les Indiens à s'y fixer. Cette ville est dans l'intérieur, à neuf ou dix lieues des mines de San-Martin, du côté du nord; il en traça lui-même les limites, posa la première pierre, nomma au nom de sa majesté les alcades, les régidors et les autres officiers du gouvernement de ladite ville, les investit du pouvoir d'en nommer d'autres à la fin de l'année, et leur donna des instructions pour bien remplir leur devoir, et pour exercer leurs charges comme il convenait au service de Dieu et de sa majesté. Le gouverneur est le premier qui ait institué des officiers dans cette ville pour l'administration de la justice royale au nom de votre majesté; c'est à lui que l'on doit la fondation de la ville del Nombre de Dios, qui sera fort utile au service de Dieu et de votre majesté. Cette colonisation a été très-avantageuse, et l'on pense qu'elle devien-

dra très-profitable à toute cette contrée, aux colons et aux naturels; car beaucoup d'Espagnols qui étaient sans travail et sans moyen d'existence s'y sont établis. On leur a donné des terres qu'ils cultivent, et des pâturages dans lesquels ils élèvent des troupeaux qui fournissent à leurs subsistances. Cette ville est bâtie au milieu d'un excellent territoire, couvert pour la plupart de champs faciles à arroser, très-fertiles, et qui donnent des fruits en abondance. Il a découvert dans les environs les mines de Santiago, qu'il a colonisées; il y réside des Espagnols. On en a retiré une grande quantité d'argent, et l'on espère en retirer beaucoup, ce qui augmentera les revenus de votre majesté. La fondation de la ville del Nombre de Dios, outre les avantages déjà cités, est cause que l'on a continué l'exploitation des mines qui avaient été découvertes antérieurement. Le blé, le maïs, qui servaient à la nourriture des colons, devaient être transportés sur des charrettes (*de acarreo*)

à plus de cent trente lieues de là ; il fallait les acheter à des prix excessifs, et les consommateurs ne pouvaient supporter ces dépenses. Aujourd'hui les vivres sont à des prix très-modérés, à cause de l'abondance du froment et du maïs que l'on récolte dans les environs. Non-seulement les approvisionnements pour ces mines se font à bon marché, mais encore les cultivateurs transportent leurs produits de la ville del Nombre de Dios aux mines de San-Martin, des Zacatèques, du Sombrerto, Ranchos, Chalchuites, Nièves, et Fresnillo, qui toutes sont habitées par des Espagnols, et votre majesté en a retiré des avantages. Le gouverneur a rendu un grand service à la cause de Dieu en fondant cette ville, car il existe un couvent de frères franciscains qui ne l'ont jamais quitté. Ils administrent les saints sacrements, célèbrent les offices divins aux heures prescrites, s'emploient avec toute la sollicitude possible à convertir et à instruire les naturels dans notre sainte religion, à les enga-

ger à vivre en chrétiens, et honnêtement; de sorte que presque tous demeurent dans des demeures fixes, vivent tranquillement, assistent aux offices divins, suivent les instructions, se conforment aux lois; toutes choses dont le gouverneur est l'auteur par son zèle ardent, et par l'emploi de tous les moyens nécessaires.

Après avoir colonisé la ville del Nombre de Dios, découvert les mines, soumis les naturels, et les avoir convertis, le gouverneur reconnut le premier, et colonisa les mines d'Aviño et celles du nouveau royaume de Galice. Il emmena pour cela un grand nombre de soldats à ses frais; il y acheta des mines, y établit des ateliers pour piler le minerai et le fondre. Cet achat et cet établissement sont la seule cause de l'état florissant de cette colonie, pendant que les naturels étaient en guerre, d'autant plus que les vivres y étaient à un prix excessif, ces établissements se trouvant le plus éloignés des mines des Zacatèques, à

cause des guerres des naturels du voisinage, ce qui faisait que les colons de ces mines n'auraient pas pu s'y maintenir, et qu'ils voulaient les abandonner. Malgré tout cela le gouverneur soutint ces établissements sans en tirer du profit, et même il dépensa de l'argent pour l'entretien de sa maison et des soldats. Il continua d'y résider et soumit les naturels qui sont en paix aujourd'hui. Ils ne commettent plus les excès auxquels ils se laissaient aller lorsqu'ils étaient en guerre ; au contraire, ils travaillent de très-bon cœur dans les établissements des Espagnols, et on leur paye leurs travaux. Aujourd'hui, grâce au gouverneur, les vivres y sont à très-bon marché, comparés à ce qu'ils coûtaient d'abord. On payait une fanègue de maïs douze pesos, et la farine vingt pesos le quintal ; aujourd'hui le maïs ne vaut qu'un pesos et demi ou deux pesos, et le quintal de farine trois ou quatre pesos. Pour que les mines d'Aviño ne fussent pas abandonnées, et pour que la colonisation fût conservée,

malgré la cherté des vivres qui existait à cette époque, le gouverneur acheta une mine riche, permit à tous les colons espagnols et indiens qui habitaient dans la colonie de l'exploiter librement, et d'en retirer tout le minerai et l'argent qu'ils voudraient avec ses gens et ses serviteurs. En vertu de cette permission libérale ils l'ont exploitée, et ils en ont retiré plus de huit cent mille pesos sans que le gouverneur retînt aucun profit. La découverte et la colonisation de ces mines a continué à être utile; on les a conservées, et on les conservera encore. Il a cherché par tous les moyens qui ont été en son pouvoir à attirer dans la colonie de ces mines des personnes de qualité et riches; plusieurs ont cédé à ses instances, ce qui est cause que l'on a retiré, et que l'on retire encore, une grande quantité d'argent; le quint de votre majesté en a été augmenté considérablement; car depuis fort longtemps que ces mines ont été découvertes, on en retire huit cent mille marcs d'argent par semaine.

Pendant que le gouverneur résidait dans la vallée de San-Juan, avec ses gens et son armée qu'il entretenait depuis 1563, il expédia Alonso Pacheco, son capitaine, à la tête d'un certain nombre de soldats, pour qu'il allât fonder dans la vallée de Guadiana une ville que l'on appelle Durango; il lui signala l'endroit où elle devait être construite. Lorsque ce capitaine partit avec ses soldats, il leur donna un grand nombre de vaches, de moutons, de chèvres, de maïs, de farine, de poudre, et d'autres objets qui leur étaient nécessaires pour vivre pendant qu'ils établiraient cette colonie, et jusqu'à la récolte. Deux ou trois mois après le départ du capitaine Alonso Pacheco, le gouverneur partit avec des soldats pour se rendre dans la vallée de Guadiana, et il organisa l'administration municipale de Durango. Il choisit et nomma au nom de sa majesté les alcades, les régidors pour rendre la justice et pour exercer la police; ce furent les premiers qui y résidèrent. Cette ville est bâtie

dans une fort bonne situation, et au milieu d'un excellent territoire. Le pays est très-sain; on y trouve beaucoup de champs bien arrosés et très-fertiles; on y récolte en abondance du blé, du maïs et d'autres graines. Il y a de nombreux pâturages pour les bêtes à cornes, et les moutons qui multiplient considérablement; beaucoup de grandes rivières, des forêts, des prairies pour les troupeaux, et en si grand nombre, qu'il n'existe pas à la Nouvelle-Espagne de ville qui en ait d'aussi beaux et d'aussi vastes. La colonisation de Durango a donc été très-favorable aux Espagnols qui s'y sont établis, et aux mines qui sont dans les environs. Avant qu'on ne la fondât, et qu'il n'y eût des cultures, la farine et le maïs coûtaient des prix exorbitants dans les mines et dans le district de San-Martin. Un quintal de biscuits se payait cent pesos; une fanègue de maïs quarante-huit à cinquante pesos: aujourd'hui le maïs se vend dans ces mines un pesos et demi la fanègue, et la farine trois

pesos le quintal; c'est le prix ordinaire. On se procure ces vivres à Durango et au Nombre de Dios, en raison de la quantité que récoltent les colons de ces deux villes. Il en est de même du prix des moutons, des bestiaux et des autres vivres. La colonisation de la ville de Durango a donc été fort utile, puisqu'en la fondant les Indiens du voisinage ont été pacifiés; ils habitent des demeures fixes, et ne se livrent plus aux excès qu'ils commettaient; ils s'habillent, et ne sont plus nus comme ils l'étaient autrefois; ils vivent honnêtement, se rendent aux instructions et aux offices divins, et travaillent de bon cœur dans les établissements des Espagnols. Tout cela est le résultat des entreprises que le gouverneur a faites à ses risques et périls. Il a aidé et protégé les colons de Durango pour les engager à s'y fixer et à coloniser. Il a travaillé à la conservation de cet établissement et à son augmentation, en leur fournissant tous les objets dont ils avaient besoin pour cela, tels qu'une grande quantité

d'étoffes, de hoyaux, de barres de fer, de haches, pour qu'ils les donnassent aux naturels qui les aideraient à construire des maisons et à ouvrir des canaux pour conduire de l'eau dans la ville et arroser leurs terres et leurs jardins.

Quand Francisco Ibarra eut colonisé la ville de Durango et pacifié les Indiens de la vallée Guadiana, il enrôla, en vertu de ses lettres et de ses pouvoirs, une nouvelle troupe dans les mines des Zacatèques, de San-Martin et dans d'autres endroits, et il se rendit à leur tête dans la vallée de San-Juan, qui est plus dans l'intérieur que les mines de San-Martin et d'Aviño. Aussitôt qu'il y fut arrivé il passa sa troupe en revue et vit qu'il avait cent trente soldats, tous bien pourvus de chevaux, d'armes, de cottes et de cuissards de maille, d'arquebuses, de casques, de lances, de boucliers et d'armures pour leurs chevaux. Il nomma au nom de sa majesté les officiers du gouvernement, des capitaines, des juges, sous

lesquels il mit les soldats qui l'avaient accompagné, et il déposa dans le camp un nombre considérable de cottes de mailles, d'arquebuses, de selles pour les chevaux, de lances, de chevaux et d'armures de coton pour les dits, une grande quantité de poudre et de munitions, toutes choses achetées à ses frais pour que ses soldats fussent bien pourvus pour le voyage. Tandis que le gouverneur était avec ses gens dans la vallée de San-Juan, et qu'il songeait à la direction qu'il devait prendre; il fit conduire dans son camp un grand nombre de charrettes et des convois de chevaux chargés de farine, de maïs, de biscuits, de lard, de fromage et d'autres vivres pour l'approvisionnement de troupes. Il ordonna de faire deux tas, l'un de maïs, l'autre de farine, afin que les soldats prissent ce dont ils avaient besoin pour leur nourriture, pour celle de leurs gens, de leurs chevaux, et qu'ils en emportassent pour l'intérieur: chacun d'eux en prit autant qu'il voulut, tout cela aux frais

du gouverneur, et personne ne les taxa et ne détermina ce qu'ils devaient prendre. Il emmena aussi pour ce voyage un grand nombre de vaches, de moutons et de chèvres, afin de nourrir ses gens pendant tout le temps de leur séjour dans la vallée, pendant l'expédition et jusqu'à la saison des pluies, époque où l'armée revint hiverner. Tant que la saison de l'hivernage dura, ils vécurent au moyen de ces troupeaux, chaque homme prenant librement la quantité de mouton et de bœuf qu'il voulait, sans que le gouverneur les limitât en aucune façon. Outre tout ce que nous avons énuméré, le gouverneur emmena encore cent dix chevaux de main ou de charge pour son service, et pour porter les vivres et les autres objets nécessaires à l'armée; un grand nombre de nègres, de négresses, d'esclaves, d'Indiens et d'Indiennes qu'il avait à son service, pour préparer ses repas, et ceux des soldats qui vivaient à ses frais. Il avait emmené trois religieux de l'ordre de Saint-François pour cé-

lébrer les offices divins, administrer les saints sacrements et travailler à la conversion des naturels, tout cela pour faire la découverte des nouvelles contrées, des villages d'Indiens et des villes.

Il reconnut pendant ce voyage Endes et San-Juan. Aussitôt que ces découvertes furent faites, il fut contraint de ramener son armée à l'endroit où elle devait séjourner pendant la saison des pluies qui était arrivée. Le pays était désert; les guides que l'on avait emmenés s'étaient enfuis; ces raisons l'engagèrent à battre en retraite. Il apprit qu'il y avait de grands villages dans un pays de montagnes plus éloigné; il prit trente soldats, laissa le reste de l'armée continuer la retraite, et s'en alla à la recherche de ces villages. Il découvrit quelques peuplades indiennes, nommées Topia, souffrit pendant la route de grands maux et des peines excessives, et fut forcé de franchir de hautes montagnes très-escarpées, où l'on dut souvent mettre pied à terre sans

pouvoir se servir des chevaux. Les vivres étant venus à manquer, le gouverneur se trouva dans une position si difficile, qu'il fut obligé de faire tuer des chevaux et de les manger. Il en vécut pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'il eût regagné sa troupe où il l'avait laissée pour hiverner. Quelques jours après, e gouverneur Francisco de Ibarra expédia le capitaine Rodrigo del Rio et des soldats aux mines d'Endes pour s'y établir et les coloniser : il mit à cette affaire tout le zèle possible, n'épargnant aucune espèce de sacrifice. Il leur fournit à ses frais un grand nombre de vaches, du maïs pour se nourrir pendant leur route et lorsqu'ils seraient arrivés aux mines : ces ordres furent exécutés, et les mines d'Endes sont aujourd'hui colonisées. On en a retiré, et l'on en retire encore, beaucoup d'argent ; le trésor public et les domaines royaux y ont considérablement gagné ; et cette colonisation a été fort utile à la Nouvelle-Espagne ; car beaucoup d'Espa-

gnols s'y sont rendus pour coloniser et commercer. Non-seulement ils ont rétabli leurs affaires, mais ils ont fait de gros bénéfices, car ces mines sont très-riches : ils y possèdent des mines, et ils y ont des établissements.

Après la colonisation des mines d'Endes et la pacification d'un grand nombre de naturels, le gouverneur donna ordre au capitaine Rodrigo del Rio d'emmener plusieurs soldats avec des vivres et d'autres objets nécessaires, comme il l'avait fait pour les mines d'Endes, et d'aller coloniser celles de Santa-Barbola et de San-Juan, qui sont dans le gouvernement de la Nouvelle-Biscaye, à vingt lieues au delà des mines d'Endes; c'est la partie la plus reculée du Mexique qui soit colonisée aujourd'hui par les Espagnols. Ce capitaine, ayant donc reçu du gouverneur les gens, les vivres et les objets nécessaires, découvrit par son ordre et colonisa les mines de Santa-Barbola et de San-Juan, dont on a retiré une grande quantité d'argent ; le minerai y est

fort riche. Outre l'argent qu'elles produisent, on y trouve aussi beaucoup de plomb que l'on transporte jusqu'aux mines des Zacatèques, et dans beaucoup d'autres du nouveau royaume de Galice : il sert à affiner l'argent. Aux mines de Santa-Barbola et à celles de San-Juan, qui sont à trois lieues les unes des autres, on a construit beaucoup d'usines, pour broyer le métal, pour le fondre, et pour l'affiner. Si dans ces dernières, comme à Endes, il y avait assez d'Indiens et de mineurs pour affiner l'argent et le minerai, on en retirerait une quantité bien plus considérable ; car elles sont très-nombreuses et très-riches en toutes sortes de métaux. Un grand nombre de colons espagnols en retirent de gros profits, et bien des gens qui s'y sont rendus ont fait fortune. Cette découverte et cette colonisation ont été d'une utilité générale à toute la Nouvelle-Espagne et à la Nouvelle-Galice, en raison des intérêts que les colons et les habitants y ont. Les revenus de votre majesté y

ont gagné et y gagneront encore beaucoup, parce que le nombre des colons augmente, et que ces mines sont très-riches en minerais qui donnent de l'argent très-fin et en abondance. A l'époque où le gouverneur revint hiverner dans la vallée de San-Juan avec sa troupe, à la saison des eaux, comme le pays où ils arrivèrent était inhabitable, et que les guides s'étaient enfuis, il fut forcé de construire une maison fortifiée pour s'y renfermer avec ses soldats. Il envoya chercher des vivres aux mines de San-Martin et dans d'autres endroits; on lui expédia sur-le-champ un grand nombre de charrettes chargées de maïs, de farine, de lard, de biscuits, de fromage et d'autres objets nécessaires pour nourrir les soldats. Tout le temps que le gouverneur hiverna il fournit aux soldats, ainsi qu'à ceux qui allaient et venaient, tout ce dont ils eurent besoin; de sorte qu'à moins d'être dans une ville, ils ne pouvaient être mieux. Pendant ce séjour les naturels se soulevèrent, tuèrent plus de quatre

cents chevaux et mules, dont une grande partie appartenait au gouverneur. L'hiver étant passé il rassembla autant de soldats qu'il put, et il se prépara de nouveau à partir. Il compléta ses provisions, prit de nouveaux chevaux, des armes, des vivres, de la poudre et tout ce qu'il lui fallait. Il en distribua beaucoup aux soldats; leur donna des chevaux, des armes, des équipements, de la poudre, tout ce qui était nécessaire pour le voyage; et les ayant ainsi pourvus, il partit à leur tête pour gagner la province de Topia.

Il traversa de grandes montagnes très-sauvages, où il souffrit beaucoup, lui et ses gens, à cause de la nature du pays. Ils s'ouvraient eux-mêmes des chemins à travers des montagnes inhabitables. Pendant cette route il tomba tant de neige, et les froids furent si excessifs, qu'ils se virent tous sur le point de périr, et il y eut des nuits où l'on perdit quarante chevaux qui furent gelés. Le froid était si grand, que, lorsque les chevaux arrivaient au camp,

quelques efforts que l'on fit, on ne pouvait les empêcher de se jeter au milieu des feux que les soldats avaient allumés, de sorte qu'ils tombaient morts à l'instant, il y eut même un cheval complétement gelé. Quinze jours après on le trouva sur ses pieds, et sans qu'il lui manquât rien.

Après avoir souffert tous ces maux, le gouverneur arriva dans la province de Topia. Les naturels lui résistèrent, mais il fit tout ce qu'il put pour les engager à accepter la paix, et il y parvint; l'armée s'y établit. Le gouverneur laissa un certain nombre de soldats, et se dirigea avec le reste vers la province de Sinaloa. Quand il y fut parvenu, il pacifia les naturels, et leur dit quel était le but de son voyage. Il colonisa une ville nommée San-Juan de Sinaloa, et y établit des Espagnols. Elle est peuplée aujourd'hui d'une grande quantité de naturels très-riches en maïs, en haricots, en coton et en beaucoup d'autres produits. Aussitôt qu'il eut fondé cette ville,

il envoya à Culiacan un grand nombre de vaches, de chèvres, de cochons et d'autres choses utiles pour être distribuées aux colons. Il expédia dans cette ville Antonio de Betanzos, son mestre de camp, pour chercher une grande quantité de draps, de toiles, de chaussures et d'autres objets pour les soldats. Le mestre de camp, étant de retour, remit ces objets au gouverneur qui les donna aux soldats : toute cette dépense fut faite à ses frais. Cette colonisation et la pacification des naturels ont été très-profitables au service de Dieu et de sa majesté ; car il y a maintenant dans cette province des religieux de l'ordre de Saint-François qui baptisent les naturels et les instruisent dans la foi ; jusqu'à présent c'est la colonie la plus avancée de la Nouvelle-Espagne; la population y est considérable.

Après ces expéditions, ces colonisations et ces découvertes, le gouverneur se rendit dans la province de Chiametla, qui est située vers le nord. Il y fonda la ville de San-Sebastian,

recruta des soldats, se pourvut de vivres et de tout ce dont ils avaient besoin pour pénétrer dans l'intérieur, afin de reconnaître les nouvelles terres et les villages des naturels. A partir de cet endroit il s'avança jusqu'à trois cents lieues, et il vit de grands villages d'Indiens habillés qui possédaient beaucoup de maïs, et d'autres vivres; de grands territoires fertiles propres à la culture du froment, du maïs, et autres semences, situés dans des endroits que l'on pouvait facilement arroser au moyen des rivières du voisinage. Ces gens habitaient un grand nombre de maisons couvertes en terrasses; mais il fut forcé de battre en retraite, car le pays était fort éloigné de la Nouvelle-Espagne et des établissements des Espagnols. Il avait trop peu de gens pour pouvoir coloniser dans cette contrée; les naturels étaient tous soulevés; ils avaient des plantes venimeuses, avec lesquelles ils empoisonnaient leurs flèches, et les blessures étaient si dangereuses, que tous ceux qui furent atteints mou-

rurent. Il soutint de nombreux combats contre les naturels, et plusieurs fois il se trouvèrent, lui et les siens, exposés à être tous massacrés. En battant en retraite il traversa une chaîne de montagnes très-escarpées qui avaient plus de trente-cinq lieues. Il y trouva des torrents grossis, qui lui firent courir de très-grands dangers, ainsi qu'à ses soldats. Pendant plusieurs jours ils ne vécurent que d'herbes et de la chair de leurs chevaux, qu'ils tuaient pour vivre, n'ayant ni blé, ni maïs, ni aucune autre espèce de nourriture, de sorte qu'ils se virent sur le point de périr. Ils furent plus de quarante jours dans cet état, ne vivant que de viande de cheval, sans sel, et sans aucun autre aliment. Pendant tout ce voyage le gouverneur remplit les devoirs d'un bon chef; il encouragea ses soldats, les aida à supporter leurs besoins et leurs peines, et leur procura toutes les consolations qu'il était humainement possible de leur donner dans de pareilles circonstances. Pendant toutes ces fa-

tigues, ces attaques et cette misère, il ne se traitait pas mieux que les soldats qu'il commandait. Toutes les dépenses se faisaient constamment à ses frais.

De retour dans la province de Sinaloa, le gouverneur s'occupa du service de Dieu et de sa majesté; il travailla à la propagation de la religion catholique. Voulant augmenter les états de sa majesté, il apprit qu'il était nécessaire de coloniser la province de Chiametla, et que sa majesté en avait recommandé la conquête au docteur Morones, auditeur de l'audience royale de la Nouvelle-Galice, qui était resté longtemps sans l'entreprendre, parce que sa majesté ne lui avait pas accordé trente ou quarante mille ducats pour supplément des frais de cette conquête. Le gouverneur Francisco de Ibarra, ayant appris que le docteur Morones était mort et qu'il n'avait rien fait pour cette conquête, rassembla les cavaliers qu'il crut suffisants, et partit de la province de Sinaloa pour celle de Chiametla, qui en est

éloignée de cent lieues environ. Il fut exposé en route à de grands dangers, et faillit perdre la vie. C'était dans la saison des pluies, il rencontra de grands marais, et les rivières étaient si grossies qu'il fut forcé de les traverser sur des radeaux, et de se défendre contre les naturels qui l'attaquèrent à son arrivée. Le gouverneur et sa troupe se trouvèrent fort exposés; cependant il pacifia cette province, et il y peupla une ville d'Espagnols. On a trouvé dans cette contrée un grand nombre de mines d'argent, où des Espagnols se sont établis, et deux entre autres où il a fondé un grand nombre d'usines pour piler le minerai et pour le fondre; on en retire beaucoup d'argent, et elles en procureraient plus encore s'il y avait assez de monde pour les exploiter. Le gouverneur a apporté un grand zèle dans cette affaire comme dans toutes les autres; il en est résulté d'importants avantages pour le service de Dieu et les revenus du roi.

Le gouverneur Francisco d'Ibarra a servi

votre majesté dans ce pays depuis l'année 1554, sans s'être occupé d'aucun autre objet, et sans que votre majesté lui ait accordé de faveur; aussi est-il pauvre. Il s'est ruiné par les frais qu'il a faits pour ces découvertes, ces colonisations et ces pacifications des naturels; il a dépensé plus de deux cent mille pesos d'or sans en rien retirer, si ce n'est tous les maux qu'il a soufferts; il lui est survenu de grandes infirmités; et sa santé est ruinée, ainsi qu'il appert clairement des nombreuses enquêtes qu'il nous a envoyées.

SIMANCAS.

LETTRE

DES CHAPELAINS

FRÈRE TORIBIO (1)

ET FRÈRE

DIÉGO D'OLARTE,

A DON LUIS DE VELASCO,

Vice-roi de la Nouvelle-Espagne.

Sur les tributs que payaient les Indiens avant leur conversion.

TRÈS-ILLUSTRE SEIGNEUR,

VOTRE seigneurie illustrissime nous a envoyé la copie d'une lettre de son altesse, et

(1) Toribio de Benavente Motolino, un des douze premiers religieux franciscains, qui en 1522 passèrent au Mexique avec frère Martin de Valence. Lorsqu'ils débarquèrent, les Indiens, étonnés de la pauvreté de leurs vêtements, ne

nous a commandé de donner notre faible avis sur ce qu'elle désire savoir; voici sincèrement tout ce que nous avons pu apprendre avec le plus grand soin possible.

Les tributs que ces gens payaient, lorsqu'ils étaient infidèles, étaient de différentes espèces, suivant les provinces et la qualité des territoires. Celles qui n'étaient pas soumises à Montezuma, et qui se composaient des souverainetés particulières, sont les suivantes : Michoacan, Tlaxcala, les Yopilcincos, Meztitlan, Cholulan, Huexocinco, Acapulco, Acatepec. Plusieurs n'entretenaient avec Monte-

cessaient de répéter *motolino*, ce qui dans leur langue signifie pauvre : frère Toribio l'ayant appris adopta ce nom comme marque d'humilité. Il prêcha dans tout le Mexique et le Guatemala, on prétend même qu'il s'avança jusqu'à la province de Nicaragua. Il mourut à Mexico en odeur de sainteté, le 9 août 1569. Voyez le *Monologio franciscano*, p. 85, inséré à la suite du *Teatro Mexicano*. Mexico 1698.

Léon Pinelo rapporte que ce religieux avait écrit plusieurs ouvrages sur les antiquités du Mexique qui n'ont jamais été imprimés. On a de lui un Traité en latin sur les mœurs des Indiens, et un autre ouvrage intitulé : *Relacion de las cosas, idolatrías y ritos y ceremonias de la Nueva-Espana y venida de los primeros padres franciscanos à Nueva-Espana.*

zuma qu'une alliance assez faible à l'arrivée des Espagnols. Toutes les autres obéissaient à Montezuma, au souverain de Tezcuco, et à celui de Tlacopa. Ces trois princes étaient étroitement confédérés; ils partageaient entre eux tous les pays qu'ils subjuguaient. Montezuma exerçait la toute-puissance dans les affaires relatives à la guerre et au gouvernement de la confédération. La manière dont anciennement l'on payait les tributs à ces seigneurs..... (le reste du paragraphe est illisible dans l'original)..... le tribut dans les temps indiqués, excepté dans les années stériles ou de peste; alors ils recouraient au souverain, et ils étaient déchargés.

Les seules personnes que nous avons indiquées payaient des tributs à ces trois seigneurs souverains, excepté pour les frais de la guerre, les travaux publics et leurs résidences; et même, quand cela arrivait, ils fournissaient des vivres aux Indiens qui venaient de loin, et ils donnaient aux chefs qui

naturels, qui pour la plupart étaient des seigneurs terriers; car, à peu d'exception près, tout le pays appartenait aux seigneurs et aux chefs, et presque toutes les prestations que l'on fournissait étaient, comme on l'a déjà dit, des espèces de présents gracieux et des redevances. On les prélevait sur tous ceux qui n'étaient pas seigneurs terriers; non pas tous les quatre-vingts jours, mais à l'époque des fêtes que donnait le souverain, ou bien quand il avait des besoins. Ainsi il paraît évident que les chefs, les marchands et ceux qui avaient des terres en propre, n'étaient pas obligés de contribuer, et qu'ils ne le faisaient que volontairement.

Quant au montant des tributs que l'on payait aux grands souverains et aux seigneurs naturels, on ne peut pas précisément le savoir, soit qu'ils fussent obligatoires, ou gracieux, attendu la différence des terres, leur richesse ou leur pauvreté. Excepté les territoires qui étaient grevés de rentes fixes et les villes con-

les conduisaient des bijoux et de riches manteaux.

Chaque année, à certaines fêtes, tous les autres naturels, même les chefs qui séjournaient dans leurs villes, tels que ceux de Mexico, de Tezcuco et de Tlacopa, ainsi que les marchands, faisaient à ces grands souverains des présents considérables à titre de redevance, et en témoignage de leur soumission. Bien que les présents que donnaient les chefs, les marchands et les autres personnes qui possédaient des terres en propre, ne fussent pas strictement obligatoires, c'était un usage tellement en pratique qu'on n'y manquait jamais. On percevait ces objets, et on les payait en masse et non pas en particulier; tout se dépensait en fêtes que les souverains donnaient, et en présents qu'ils faisaient aux gens que l'on appelait les vaillants et qui s'étaient distingués à la guerre. On servait à peu près de la même manière que les princes souverains, les autres principaux seigneurs

naturels, qui pour la plupart étaient des seigneurs terriers; car, à peu d'exception près, tout le pays appartenait aux seigneurs et aux chefs, et presque toutes les prestations que l'on fournissait étaient, comme on l'a déjà dit, des espèces de présents gracieux et des redevances. On les prélevait sur tous ceux qui n'étaient pas seigneurs terriers; non pas tous les quatre-vingts jours, mais à l'époque des fêtes que donnait le souverain, ou bien quand il avait des besoins. Ainsi il paraît évident que les chefs, les marchands et ceux qui avaient des terres en propre, n'étaient pas obligés de contribuer, et qu'ils ne le faisaient que volontairement.

Quant au montant des tributs que l'on payait aux grands souverains et aux seigneurs naturels, on ne peut pas précisément le savoir, soit qu'ils fussent obligatoires, ou gracieux, attendu la différence des terres, leur richesse ou leur pauvreté. Excepté les territoires qui étaient grevés de rentes fixes et les villes con-

quises, tout le reste du pays était imposé différemment.

Pour ce qui a rapport à la question de savoir quel était l'avantage que ces gens retiraient et retirent encore à être soumis à des souverains naturels, nous pensons qu'il était considérable parce qu'il maintenait parfaitement l'ordre entre les sujets, ce qui a lieu encore aujourd'hui dans les endroits où il en existe conjointement avec les alcaldes et gouverneurs qu'ils élisent eux-mêmes au nom de sa majesté. Les seigneurs, en général, ne prennent point part à l'administration de la justice, cependant ils ont pour elle le plus grand respect, rendent des services aux officiers de sa majesté, et il est convenable qu'à leur égard comme à l'égard de tous ceux qui remplissent des emplois, on taxe ce qu'ils doivent percevoir ainsi qu'on l'a fait dans quelques endroits.

L'ordre que l'on suivait dans la succession des seigneurs était réglé par des usages très-

différents, suivant les provinces. Ceux de Mexico et de Tlaxcala avaient beaucoup de rapports en ce qu'on y reconnaissait les souverains naturels, et qu'ils y étaient très-respectés. Les filles n'héritaient pas, c'était le fils aîné de la femme principale qui, parmi toutes les autres que possédait le souverain, était reconnue pour.....

(*Illisible.*).

Le dernier jour de sa vie on allait lui demander qui devait hériter de sa seigneurie, s'il n'avait pas déjà désigné son successeur; et l'on célébrait à cette occasion une grande fête, dans laquelle on pratiquait certaines cérémonies : voilà comme l'héritier ou celui qui avait été nommé était connu. C'est

ainsi que David, en mourant, nomma Salomon, quoiqu'il ne fût pas l'aîné de ses enfants. Le grand souverain de Tezcuco choisit Nezevalcoyuzi (*Netzahualcoyotl*), qui prit pour successeur Nezeval Pinciltli (*Netzahualpili*), quoiqu'il eût d'autres fils plus âgés, se conformant à cet usage.

Son altesse désire savoir comment on s'y est pris dans l'origine pour répartir les impôts que les naturels payent aux Espagnols; cela eut lieu ainsi : le marquis (*Cortès*) donna l'ordre à tous les chefs des villes du territoire de Mexico de se réunir à Cuyoacan, ainsi que tous les autres seigneurs qui voudraient le faire de bonne volonté, et quand ils s'y furent rassemblés il leur dit : Vous saurez que maintenant vous ne devez plus payer de tribut à Montezuma ni aux autres grands souverains, vous ne devez plus cultiver leurs terres comme vous le faisiez, vous devez seulement servir l'empereur, et en son nom les Espagnols qui sont ici. Toute capitale sera

gouvernée à part. Les chefs présents acceptèrent à l'unanimité, et l'on divisa le pays entre les Espagnols. Chacun d'eux s'entendit avec le cacique, le seigneur ou le chef de la ville qu'il avait reçue en partage, pour régler ce que l'Indien devait lui payer tous les quatre-vingts jours. Quelques-uns d'eux, mais un petit nombre, se rendirent chez le marquis pour faire confirmer cet accord. De telle sorte que la plupart furent taxés comme les Espagnols l'entendirent, soit pour les tributs, soit pour les services personnels, et même quelquefois pour les esclaves, s'inquiétant fort peu que les Indiens pussent payer ce que l'on exigeait d'eux. Son altesse peut prévoir de là la réponse à cette question : si l'on a eu soin de leur faire payer ni plus ni moins de tributs qu'ils n'en payaient à Montezuma et à leur souverain légitime. Les Espagnols en effet les forcèrent à donner tout ce qu'ils pouvaient, et ce fut le plus possible. Ces mauvais traitements, et les pestes que notre

Seigneur a envoyées, sont cause qu'il n'y pas ici le tiers de la population qui existait quand les Espagnols y sont arrivés.

La première taxe ou diminution de tribut fut faite par l'évêque de Mexico, dont Dieu veuille avoir l'âme, et qui arriva dans ce pays en qualité de protecteur des Indiens. Il n'y apporta pas tout le soin nécessaire, comme il le déplora plus tard, car il se contenta d'exempter les Indiens d'une grande partie de ce qu'ils payaient d'après l'accord qu'ils avaient fait avec leurs maîtres. Il en résulta de grandes erreurs, car les caciques et les chefs, par crainte de leur maître ou pour leur faire plaisir, disaient qu'ils pouvaient payer la somme à laquelle on les avait taxés, et même ils l'augmentaient, et bien qu'on les dégrevât beaucoup, ils restèrent après la taxe aussi imposés qu'auparavant; c'est ce qui est arrivé dans plusieurs endroits.

Depuis, l'audience royale de Mexico et des visiteurs ont fait d'autres taxes modérées et

justes, nous ignorons cependant si on a pris le consentement de tout le monde, ainsi qu'on nous le demande; mais nous savons qu'aujourd'hui un grand nombre sont satisfaits. Ces tributs que l'on a payés depuis constamment aux Espagnols....

(*Illisible.*)

Quant à la perception constante des tributs, et à ce que chaque ville doit payer, cette question nous semble très-difficile à résoudre, attendu la diminution de la population qui continue toujours. Comme ces gens abandonnent leurs maisons et quittent le pays, il est nécessaire de diminuer ces tributs tous les deux ou trois ans, afin de se conformer

à leurs moyens, les populations faibles ne pouvant payer comme quand elles étaient fortes. L'on évitera ainsi leur ruine complète.

On s'est déjà bien entendu sur les dîmes, l'on a souvent répondu qu'il ne convenait en aucune façon que ces gens payassent plus d'un tribut. Ils pensent que dans celui qu'ils payent aujourd'hui les dîmes sont comprises, et si on les grevait de nouvelles charges ce serait les ruiner complétement, non-seulement par l'impôt, mais par la manière de les percevoir. Les consciences de ces pauvres gens en souffriraient, car ils ne sont pas encore assez instruits pour les payer de bonne volonté, et ils penseraient qu'on leur vend les sacrements. Ce serait aussi préjudiciable à l'état; ils cesseraient de s'adonner à la culture et à l'éducation des bestiaux, comme on l'a vu par expérience. Lorsqu'on a voulu mettre des droits sur les marchandises qui venaient d'Espagne, ils ont cessé d'en consommer.

D'ailleurs, puisqu'ils construisent des églises et qu'ils entretiennent les ecclésiastiques qui les desservent, nous ne savons pas à quel titre nous leur ferions payer des dîmes. Les évêques de ces diocèses devraient travailler plutôt au salut des âmes que de s'occuper d'entretenir des....... du monde aux dépens des pauvres naturels. On devrait aussi leur défendre de condamner à des peines pécuniaires pour quelque délit que ce fût.

Nous avons observé plusieurs de ces faits par notre propre expérience depuis trente ans que nous sommes dans le pays; d'autres nous ont été communiqués par des naturels dont nous connaissions positivement la piété, et qui ne diraient pas de mensonges. Que votre seigneurie illustrissime reçoive l'expression de notre bonne volonté impuissante, et du désir que nous avons que ce que nous proposons soit exécuté. Nous supplions la majesté divine de faire prospérer l'illustrissime personne et la fortune de votre sei-

gneurie. A Saint-François de Cholula, le 27 d'août 1554. De votre seigneurie illustrissime, les plus humbles serviteurs et chapelains,

Frère TORIBIO MOTOLINO,
Frère DIÉGO D'OLARTE.

A l'illustrissime seigneur don LUIS DE VELASCO, vice-roi de la Nouvelle-Espagne.

SIMANCAS.

REQUÊTE

DE PLUSIEURS CHEFS INDIENS D'ATITLAN

A PHILIPPE II.

SIRE,

Nous les caciques et chefs, habitants et naturels de la ville de Santiago d'Atitlan (1), nous faisons connaître à votre majesté royale et catholique quels ont été nos ancêtres, les an-

(1) La ville de Santiago d'Atitlan sur le bord du lac du même nom, était autrefois la capitale des Zutugiles dont nous avons parlé, pag. 140 des *Cruautés horribles*, etc., qui font partie de cette collection. Elle fut soumise en 1524 par

ciens souverains de ce pays, avant que les Espagnols n'en fissent la conquête, et ce que nous sommes aujourd'hui. Voici les noms de nos pères et les nôtres : Le souverain suprême se nommait Atziguinihai et les autres chefs, qui partageaient l'autorité suprême avec lui Amac-Tzutùhile. Ces derniers étaient souverains, et ils ne reconnaissaient personne au-dessus d'eux. Les villages nommés San-Bartholome, Sant-Andres, San-Francisco, Santa-Barbara, leur payaient tribut, et reconnaissaient leur puissance. Ils avaient des sujets et des vassaux, et ils possédaient les esclaves mâles ou femelles que ces sujets leur payaient en tribut. On leur donnait

don Pedro d'Alvarado, selon Jivarros, *Histoire du Guatemala*. D'après cet écrivain elle contiendrait encore plus de deux mille Indiens. Atitlan, en langue pipile, signifie cours d'eau ; Santiago d'Atitlan se nommait Atziquinixai, ce qui veut dire en langue quitché, maison de l'aigle ; elle fut nommée ainsi parce que, quand les rois entraient en campagne, ils portaient un grand aigle fait en plumes de quetzal. Cette capitale, bâtie sur des roches taillées à pics, était si bien fortifiée, que, quoique les habitants fussent constamment en guerre avec les Quitchés, jamais ils ne purent s'en emparer.

aussi des pierres précieuses que l'on nomme *chalchivitl* (*émeraude*), de l'or, du cacao, des plumes, des poules, du miel, beaucoup de maïs. Ils avaient des chasses en propre, et on leur construisait des habitations.

Voici les règles que ces souverains observaient autrefois pour rendre la justice et punir les coupables. Ils les faisaient pendre ou couper en quartiers, suivant le crime; et lorsque le supplicié était mort, on prenait sa femme et ses enfants, et on les conduisait, en punition du crime, dans les villages que nous avons nommés. Il était d'usage d'envoyer un proche parent du souverain pour faire les enquêtes; il était revêtu de pouvoirs. Quand il s'était acquitté de cette commission on lui donnait, à titre de salaire, la moitié de tous les biens du coupable, et le juge en chef entrait en possession du restant. On agissait ainsi pour que ceux qui remplissaient ces charges pussent vivre : tel était l'usage. Les sentences de ce seigneur étaient sans aucun appel, parce qu'il était

envoyé par le souverain ou roi de cette ville, et que ce prince ne reconnaissait d'autre puissance que la sienne. Les personnes ou officiers qui servaient le souverain à la cour, se nommaient Lolmay, Atzihunac, Calel, Ahuchan. C'étaient les facteurs, les contadors et trésoriers. Nos dénominations répondent aux vôtres.

Le souverain suprême se nommait Atziguinihai, parce qu'il était roi et maître de cette ville, des provinces déjà citées et des suivantes: Nalzthai, Aguibihai, Acuhai, Quicihai, Ac borul, Amac, Izutuhile; toutes obéissaient des ducs, des comtes, des marquis, des c valiers, des nobles et d'autres personne distinction : voilà pourquoi, avant l'arrivé Espagnols, ce pays portait, dans notre la le titre de *royaume à part*, et qui ne naissait l'autorité d'aucun autre. L'on de tous côtés pour voir la cour de ces p

Nos ancêtres entretenaient des gue rieuses contre trois royaumes nomm

panutlatlan ; Tepanguatimala et Tepanteco-citlan. Ils nommaient dans la province de Guatimala quatre rois ou souverains. Ils dépensaient pour l'entretien de leur personne tous leurs biens et tous les tributs qu'ils percevaient, ou ils les distribuaient aux seigneurs dont nous venons de parler, et à beaucoup d'ouvriers qu'ils avaient à leur service, tels que charpentiers, maçons, peintres et artistes en plumes (comme il y en a encore chez eux aujourd'hui), ou pour les armes qu'ils distribuaient aux chefs-armes, et dont ils se servent encore.

Lorsque don Pédro d'Alvarado et les autres conquérants espagnols vinrent dans ce pays, aucun des villages ne se soumit de bonne volonté, ils n'ont cédé qu'à la force ; mais quand il se présenta dans notre ville de Santiago d'Atitlan, il fut reçu en ami, personne ne prit les armes, et même les conquérants ont emmené avec eux, comme alliés et auxiliaires, un grand nombre des nôtres pour les aider à subjuguer d'autres provinces jusqu'à la Vera-Paz

Gracias à Dios, San-Miguel et Léon. Un grand nombre de nos caciques et de nos chefs perdirent la vie dans ces expéditions. En recevant les Espagnols, nos ancêtres leur donnèrent en présent un grand nombre d'objets qu'ils possédaient, et après que la contrée fut conquise, chaque village paya des tributs suivant ses moyens. Santiago paya pour le service personnel des Espagnols un tribut en esclaves, hommes ou femmes, qui s'élevait à quatre ou cinq cents qui furent envoyés dans les mines; en manteaux, cacao, miel, poules, sel, agi, cuivre, pita, et beaucoup d'autres produits qu'on exigea de nos ancêtres. Les Espagnols se faisaient aussi livrer tous les quinze jours un grand nombre d'Indiens à titre de tribut; ils les accablaient de travaux si excessifs, qu'ils souffraient extrêmement et mouraient; les chefs mêmes, qui conduisaient ces Indiens, étaient si maltraités par les Espagnols, qu'un grand nombre ne retournaient pas chez eux et mouraient loin

de leur pays. Le nombre de nos ancêtres diminua tellement, que de seigneurs ils devinrent esclaves. Pour soutenir leur famille et leurs femmes, ils travaillèrent au-dessus de leurs forces, ils dépensèrent toute leur fortune pour payer les tributs de cacao et les autres choses qu'on leur demandait. Ces tributs étaient excessifs, et pour les acquitter ils étaient forcés de vendre tout ce qu'ils avaient. Enfin, ces sacrifices finirent par les rendre si misérables, eux et leurs femmes, qu'ils furent obligés de porter des fardeaux, de creuser la terre, de vivre de fruits et de racines d'arbres.

Nous, qui sommes leurs fils, nous sommes pareillement accablés de charges; nos femmes sont obligées de moudre le grain, et de nous servir pour que nous puissions soutenir nos familles. Nous cultivons la terre, et nous faisons tous les travaux que faisaient nos esclaves, ce qui nous accable de souffrances. Aussi les descendants des chefs diminuent-ils de nombre tous les jours, car nous ne

sommes pas accoutumés à servir, mais à être servis, étant les rejetons d'aussi grands seigneurs. Cependant nous croyons en Dieu ; les religieux nous ont instruits de tous ses commandements, et nous faisons partie de la sainte église catholique.

Les premiers maîtres que nous avons eus furent l'adélantade don Pédro d'Alvarado et N. de Cueto. Nos pères leur payaient un tribut de mille quatre cents *xiquipiles* (1) de cacao qui équivalent en argent à dix mille testons, et de plus un nombre considérable de manteaux, de poules, de miel, de maïs et autres marchandises que l'on livrait tous les ans. Ces tributs ont été payés à ces conquérants jusqu'en 1542. Voici trente-deux ans environ que nous dépendons de votre majesté et de notre commandeur Sancho de Barahona, et nos ancêtres ont payé les mêmes tributs à

(1) Les Indiens comptaient par contles, qui comprenaient 400 unités ; le xiquipile était composé de 20 contles ; 3 xiquipiles formaient une charge ou 24 mille unités.

votre majesté et aux commandeurs jusqu'à l'arrivée du licencié Zarrato, qui nous taxa avec modération, et nous exempta d'une partie des sommes excessives que nous devions payer. Nous n'avons plus à fournir que six xiquipiles de cacao. On nous dégreva des manteaux, et nous fûmes taxés à quatre cents poules du pays et autant d'Espagne : mais les règlements du licencié Zarrato nous enlevèrent tous les esclaves, hommes ou femmes, que nous avions à notre service. Il est vrai que nous autres, caciques et chefs, nous fûmes exemptés de tout tribut ; mais comme on nous avait laissés sans aucun esclave, nous avons perdu nos biens, et nos champs de cacao que les perroquets ont ravagés, parce que nous n'avions personne pour les garder, ce qui est cause que nous vivons tous dans la misère. Le licencié Candecho étant venu dans ce pays, nous le priâmes de vouloir bien nous recenser et nous imposer. Quand le calcul fut fait nous fûmes taxés à deux mille testons,

deux cents fanègues de maïs et dix arrobes de miel. Les présidents et les auditeurs qui arrivèrent dans cette contrée nous dirent tous qu'ils ne venaient que pour nous protéger, et cependant ils ne diminuèrent nullement nos tributs.

Lorsque le licencié Francisco Brizeño arriva, nous nous présentâmes à lui et lui demandâmes de nous recenser et de nous taxer, parce que nous étions trop imposés. Il nous diminua de trente-cinq charges de cacao, qui répondent à sept cent cinquante testons, et de plus en argent, de deux cent cinquante; c'est tout ce que l'on retrancha sur mille que nous devions payer. Nous qui sommes caciques et nos enfants, on nous a imposés comme nos propres vassaux. Nous sommes tous très-satisfaits de l'arrivée d'une audience dans la province de Guatimala : le président et les auditeurs nous protègent très-efficacement ; nous supplions seulement votre majesté, pour ce qui a rapport aux tributs, qu'on

ne nous les augmente pas, en considération de la misère et des maux que nous avons soufferts, et qu'elle veuille bien donner des ordres à ce sujet et en raison des motifs exposés.

C'est un fait connu dans tout ce pays, que nos ancêtres sont les premiers qui aient fondé une église en pierres de taille et en bois, couverte de tuiles et pavée de carreaux à la chaux, avant qu'il n'y en eût dans aucun autre endroit. Cette construction nous a occasionné de grosses dépenses pour les achats des outils, sans que nos commandeurs nous aient aidés en rien. Nous voulons parler des premiers conquérants à qui nous étions soumis, c'est-à-dire de l'adélante et de Cueto. Depuis que nous sommes soumis à votre majesté et à Sancho de Barahona, on nous a donné pour le compte de votre majesté cent pesos, et trois cents de la part du commandeur, en tout quatre cents; ils ont servi à acheter des ornements pour notre église, qui a reçu de-

puis une cloche et un calice de la part de votre majesté.

Nous exposons à votre majesté tous ces faits, les services de nos pères et de nos ancêtres, et la misère dans laquelle nous vivons, nous et nos enfants, afin qu'elle daigne avoir pitié de nous; puisque nous sommes éclairés dans la religion catholique et que nous sommes chrétiens. Nous prions et nous supplions votre majesté qu'elle donne l'ordre de disposer en notre faveur d'une partie de ses revenus, afin que nous puissions soulager notre misère, de nous accorder les armoiries qu'elle jugera à propos, ainsi que quelques priviléges; de plus, que notre ville prenne le titre de *Cibdad* (1), puisque nous sommes sujets et soumis à votre majesté. Il y a dans nos villages quelques Indiens rebelles, qui voudraient se soustraire

(1) C'est le titre que les Espagnols donnent aux villes qui ont reçu des armes du roi, et qui jouissent de certains priviléges.

à notre obéissance, et ne point exécuter nos ordres à l'égard des tributs et autres objets ayant rapport au bien de nos villages. Il est nécessaire que votre majesté nous accorde des lettres pour que nous soyons obéis comme on obéissait à nos pères, puisque nous sommes les enfants légitimes de ces seigneurs. Nous prions en outre votre majesté de prononcer contre eux les peines qu'elle jugera à propos.

Nous la supplions aussi de considérer que si l'on nous a prêché la parole du saint Évangile, d'un autre côté nous avons vu des gens arrivés d'Espagne se conduire d'une manière tout à fait opposée à ses préceptes, et prêcher le meurtre par l'exemple, ce qui est cause que nous sommes si tièdes dans l'accomplissement des vertus au moyen desquelles on se procure le repos et la gloire de la vie éternelle. Que votre majesté daigne dimimuer nos maux temporels.

Telle est notre pétition et notre rapport fi-

dèle. Que votre majesté veuille bien, après avoir pris connaissance de notre juste demande, faire droit aux prières que lui adressent humblement ses fils et fidèles sujets.

Fait dans votre ville de Saint-Jacques-le-Majeur-d'Atitlan, le 1er de février de l'an 1571. Les humbles sujets de votre majesté catholique et royale,

Don Francisco de Rivera, don Josef de Sancta Maria, don Gaspar Manrrique, don Pablo de Aquilar, don Hernando de Soto, don Torobio de Costantino, don Lucao de Escobar.

SIMANCAS.

EXTRAIT

DE L'HISTOIRE DE PHILIPPE II,

ROI D'ESPAGNE.

PAR

LUIS CABRERA DE CORDOUE,

HISTORIOGRAPHE DE CE ROYAUME.

Madrid, Luis Sanchez, imprimeur du roi, 1619, in-folio.

Découverte du Nouveau-Mexique à la Nouvelle-Espagne. — Récit des événements qui s'y sont passés.

Le 17 juin de l'année 1527, Panfilo de Narvaez, un de ceux qui découvrirent et conquirent avec Fernand Cortès, Espagnol d'immortelle mémoire, premier marquis del Valle, la Nouvelle-Espagne pour cette très-heureuse

couronne, partit du port Sanlucar de Barrameda avec cinq vaisseaux et six cents hommes, comme gouverneur et conquérant de la terre ferme, qui s'étend depuis le rio des Palmes jusqu'au cap de la Floride. Arrivé à l'île de Saint-Domingue, où il séjourna quarante jours, cent quarante hommes désertèrent, cédant aux propositions des habitants qui les engageaient à rester. Il enrôla de nouvelles troupes à Santiago de Cuba, se pourvut d'armes, de chevaux, et expédia du port de Santa-Cruz deux navires pour aller chercher des vivres; mais ils périrent dans une tempête et un ouragan, qui sont très-fréquents dans ce pays. Narvaez alla reconnaître ce désastre; puis, ayant rassemblé les troupes qu'il avait laissées, il passa à la Floride. Il y débarqua avec trois cents hommes, trois prêtres, deux religieux, et quarante chevaux, pour découvrir le pays, tandis que les navires suivaient la côte. Ils souffrirent tant de maux, que de trois cents combattants il n'en resta que

quatre qui luttèrent contre la faim. L'an 1540, après avoir opéré des miracles surprenants, par le seul signe de la croix, ressuscité des morts et guéri des malades, comme les apôtres (1), quatre Espagnols entrèrent au Mexique par la province de Guliacan, située dans le nouveau royaume de Galice, à l'époque du gouvernement de Nuño de Guzman. Ils ressemblaient à des sauvages, leur peau était écailleuse, noire, couverte de poils; leurs cheveux et leur barbe étaient longs; enfin ces hommes avaient un aspect affreux. Le gouverneur fut surpris de les voir, et plus encore du récit de leur voyage et des maux innombrables qu'ils avaient soufferts. Il les envoya à Mexico auprès de don Antonio de Mendoza, vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Ils racontèrent ce qu'ils avaient vu et souffert dans le pays que l'on appelle aujourd'hui le Nouveau-Mexique, et d'où les Indiens prétendent

(1) Voyez les *Naufrages d'Alvar Nunez Cabeça de Vaca* publiés dans cette collection.

que leurs pères sont sortis pour peupler leur pays. Frère Marcos de Niza, religieux franciscain, partit en 1542 pour vérifier cette découverte. Il revint, et confirma en partie la relation des sauvages. Fernand Cortès, désirant faire un voyage de découverte, établir des colonies, et travailler à la cause de Dieu et de sa majesté, eut des différends à ce sujet avec le vice-roi, et se rendit en Espagne pour obtenir de l'empereur la direction de cette entreprise; il y mourut. En 1544, le vice-roi expédia Francisco Vasquez de Coronado avec un beau nombre de cavaliers et de fantassins, mais il revint bientôt après. Il n'en fut point ainsi du père Marcos de Niza, qui lui servait de guide, car en travaillant à la conversion des Indiens il s'avança tellement dans l'intérieur, qu'il finit par recevoir le martyre comme on le verra plus loin. Jusqu'à l'an 1581, les habitants de la Nouvelle-Espagne ne s'occupèrent point de cette conquête. A cette époque, don Lorenzo Suares de Mendoza, comte de

Coruña, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, expédia Vasquez Chamuscado avec des soldats et des franciscains, qui ne voulant pas suivre les troupes lorsqu'elles battirent en retraite, continuèrent à travailler à la conversion des barbares, et furent martyrisés. Cette année, Espejo Castaño (1), et le capitaine Francisco Bonilla, pénétrèrent dans l'intérieur sans recevoir d'ordre ; ils furent suivis par le capitaine don Pédro de Caçorla Adalid, brave soldat, alors lieutenant du gouverneur et capitaine général. Il s'avança à cent lieues dans l'intérieur, et exposa sérieusement sa personne; mais on lui notifia de ne point pénétrer dans le Nouveau-Mexique sous peine de haute trahison. L'envie que sa majesté avait que cette expédition fût faite était si grande, qu'émus d'un saint zèle, une multitude de nobles offrirent, pour se char-

(1) Sa relation est imprimée dans Hacluyt, t. VIII, p. 183 ; elle a été traduite presque entièrement dans l'Amérique de Jean de Laet, p. 226 et suiv.

ger de cette expédition, leur vie et leur fortune. Au nombre de ceux qui se trouvaient dans la situation la plus favorable pour cela, étaient don Pédro Ponce de Léon, comte de Bailen, don Pédro de Granada Vanegas, chevalier de l'ordre d'Alcantara, héritier de majorats par ligne directe de mâles en mâles des anciens rois de Grenade et d'Aragon, et seigneur de Campotejar Jayena. D'après l'avis de sa majesté et sur les informations du vice-roi, on confia cette entreprise à don Juan d'Oñate, noble chevalier biscayen, qui avait fondé et colonisé les mines de San-Luis Zichu y Charcas, descendant de la maison et de la noble race de Narriahondo qui devait son origine à l'illustre chevalier Lope Diaz de Haro, conquérant de la ville Baeza en 1217, et qui a laissé le nom de Baeza à ses descendants qui conservent aujourd'hui beaucoup de majorats à Baeza et dans la Biscaye. Il était fils de Cristoval d'Oñate, conquérant et gouverneur de la Nouvelle-Galice,

marié à doña Isabel Cortès Motezuma, petite-fille de Fernand Cortès, marquis del Valle, et arrière-petite-fille du grand Motezuma, roi de la plus grande partie de la Nouvelle-Espagne, fille de Joanes de Tolosa, chevalier biscayen, fondateur de la ville de Notre-Dame de Zacatecas et des mines de Llerena, San-Martin et Aviño. Don Philippe, reconnaissant de la découverte de ces mines d'argent, accorda pour arme et devise à cette ville, son nom royal autour de l'image de Notre-Dame placée sur la colline de la Bufa, avec le soleil et la lune de chaque côté, et au pied les portraits de Joanes de Tolosa, de Christoval d'Oñate, beau-père de Baltazar Temiño, et de don Diego d'Ibarra, chevalier de Santiago, beau-frère de don Luis de Velasco, marquis de Salinas, ancien président du conseil des Indes, afin de conserver à la postérité le souvenir de chevaliers aussi braves et aussi utiles, et en témoignage de l'estime que sa majesté catholique professait pour la valeur

et le mérite. Cette entreprise fut libéralement soutenue par ses frères, qui voulurent prendre part à la conquête à leurs frais; c'étaient don Fernando, don Cristoval, et don Alonso d'Oñate, à qui sa majesté confia les dépêches, et promit de grandes récompenses si la conquête réussissait. Juan Guerra de Reja, Baltazar Bañuelos Temiño, Vicente et Cristoval Zaldivar, capitaines généraux de la Nouvelle-Galice, Juan de Zaldivar, fils de celui qui avait déjà exploré ce pays, les mestres de camp, don Juan et Vicente de Zaldivar, dont la noble famille réside en Biscaye, où elle est réputée pour sa haute valeur, Antonio d'Ordaz Villagomez, seigneur de Calpa et Chilapa, tous parents rapprochés de l'adélantade, voulurent concourir à cette expédition. Ils parvinrent jusqu'au dernier village du nouveau royaume de Biscaye, d'où l'on prétend que sont venus les Indiens qui ont peuplé l'ancien Mexique. Le démon, sous la figure d'une vieille femme, plaça la fameuse borne de fer qui paraît avoir

huit cents quintaux, ce qui engagea une partie des Indiens à retourner dans leur pays natal, et les autres vinrent peupler la Nouvelle-Espagne. Cette masse fut placée au milieu d'un désert pour fixer les limites de chacun, à la hauteur de vingt-sept degrés et demi; et ce qui est admirable, c'est qu'elle est aussi brillante que l'argent le plus pur. L'adélantade partit pour cette conquête avec quatre-vingts charrettes, une grande quantité de troupeaux, de grain, et des soldats d'élite, mariés ou célibataires, ayant avec eux leurs familles, qui voyageaient aux frais du chef de l'expédition. Leur voyage fut très-pénible, ne connaissant pas la direction qu'il fallait prendre. Au bout de sept mois ils arrivèrent dans la province qu'ils cherchaient; mais ils y furent très-embarrassés, car ils n'en connaissaient pas la langue. Étant parvenus dans un village, on trouva trois Indiens, un d'eux dit à l'adélantade : *Jeudi*, *vendredi*, *samedi* et *dimanche*; ne voulut rien ajouter de plus; on s'empara de sa

personne; on lui fit des cadeaux, alors il prononça les noms de Tomas et de Cristoval, en faisant signe qu'ils étaient dans deux villages éloignés de deux jours de marche de cet endroit ; il ne put pas en dire davantage. L'adélantade continua de s'avancer en cherchant ces Indiens, dont les noms faisaient croire qu'ils étaient baptisés. Arrivés à Puarai, ils virent une peinture qui représentait les religieux qui avaient fait partie de l'expédition de Chamuscado, au moment où on les faisait mourir à coups de pierre et de bâton. Ils trouvèrent dans un autre endroit les Indiens Tomas et Cristoval qui avaient fait partie de la suite de Castaño, et qui étaient restés de bonne volonté dans ce pays, lorsque ce dernier avait été fait prisonnier; ils connaissaient la langue mexicaine, celle de ces sauvages, et ils parlaient un peu l'espagnol. L'adélantade put, par leur entremise, faire part de son intention aux naturels. Les villages de ce pays étaient assez importants, les maisons avaient

six ou sept étages, il y avait des fenêtres et des balcons. Les habitants vivaient de la culture et de l'éducation des bestiaux; ils filaient et tissaient le coton pour se vêtir. Ce sont de beaux hommes, braves, robustes, vifs, de très-bonne santé; ils nagent, ils pêchent, ils peignent; ils ne connaissent ni loi, ni gouvernement; cependant ils ont parmi eux des personnes qui arrangent leurs différends; ce sont les plus savants; les criminels n'y sont pas punis; ils sont idolâtres, et ils parlent différentes langues. On trouve dans le pays presque autant de gibier, de forêts, de fleurs et de fruits qu'en Espagne, et depuis que les naturels ont des rapports avec les Espagnols, ils possèdent tous les fruits de ce pays-ci. Les naturels rapportèrent que l'on trouverait plus loin de si grandes villes qu'il fallait marcher pendant trois jours pour aller de l'extrémité d'une rue à l'autre, et que pour faire le tour d'un village il fallait un mois, ou, pour parler comme eux, une lune. L'adélantade s'établit

dans un village bien bâti, auquel il donna le nom de Saint-Jean des Chevaliers (*San-Juan de los Caballeros*). Les Indiens logèrent les Espagnols en amis. Cette ville est éloignée de cinq cents lieues de Mexico, et à trente-trois degrés. Le plus grand jour de l'année est de quatorze heures et demi. Lorsque le soleil commence à entrer dans le signe du cancer, le zénith est ordinairement dans la constellation d'Andromaque et de Persée, qui influe toujours sur Vénus et Mercure. La longitude, suivant le méridien fixe le plus moderne, est à deux cent soixante-dix degrés, juste dans la zone tempérée, et quatre climats, deux cents lieues du côté où la mer du Nord et le golfe du Mexique en regardant le sud-est, et autant du sud-est si nous regardons la Californie et la mer des Perles. Elle est à cinq cents lieues de la zone glaciale, et comprend trente-sept degrés et plus, si nous calculons d'après le parallèle. Toute cette région embrasse presque cinq mille lieues espagnoles, et l'on n'a pas con-

naissance que ce pays ait été découvert par des chrétiens. Les Espagnols étaient en bonne intelligence avec ces naturels, parce qu'ils les défendaient contre les Indiens des vaches qui habitent les vallées de Cibola, et leur font constamment la guerre. Un Indien, nommé Jusepe, arriva dans le village, il avait quitté les chrétiens qui étaient entrés avec Bonilla. Il apprit que cet officier avait été tué par Antonio de Umaña dans une révolte (1); qu'Umaña avait pris le commandement des autres, et qu'ils s'étaient établis sur une rivière d'une lieue de large, éloignée de deux cents lieues

(1) *Tras d'este buen succeso, luego vinò*
Un Indio bautisado que Jusepe
Dico que se llamava, y que venia
Huyendo de la gente que habia entrada
Contra bando ya sin orden con Bonilla.
Y dio por nuevos que un soldado, Umana,
Que dejava y muerto à punalada,
Per bando y pasiones que tuvieron
Y que este por governador quedava
Tambien por general de aquella gente.

Aussitôt après cet heureux événement il arriva
Un Indien baptisé, dont Joseph
Était, je crois, le nom. Il avait pris la fuite

de là. L'Indien dit que pendant qu'il était en route il avait employé un jour et demi à traverser une ville, et qu'il s'était enfui parce que Bonilla en avait fait pendre plusieurs. Sur ces entrefaites, quatre soldats désertèrent en emmenant beaucoup de mules et de chevaux. L'adélantade envoya pour les prendre le capitaine Gaspar de Villagra, homme bien connu par sa lance et par sa plume, qui a écrit et publié ce voyage, dans lequel il a servi à la tête d'une compagnie, digne rétribution de sa valeur. Le mestre de camp Vicente de Zaldivar, aujourd'hui fondateur et protecteur de la compagnie de Jésus de Zacatecas, partit à la tête de cinquante hommes pour découvrir les

En abandonnant la troupe qui était entrée
En rebelle et sans ordre avec Bonilla.
Il apprit qu'un soldat nommé Umaña,
Avait poignardé son chef
Dans une révolte qui avait éclaté,
Et qu'il était resté en qualité de gouverneur
Et de général de cette troupe.

VILLAGRA, *Historia del Nuevo-Mexico*, cant. XVI, pag. 141, Alcala, 1610.

plaines de Cibola. Il reconnut qu'elles portaient à juste titre le nom de *planicié*, car pendant l'espace de huit cents lieues, ainsi que l'assurent les naturels, on ne découvrit pas d'éminence considérable. Il fut surtout émerveillé de les voir couvertes de troupes innombrables de vaches, aussi grandes que celles d'Espagne, ayant une bosse comme les chameaux, des barbes comme les chèvres, le cuir noir, la chaire bonne, donnant beaucoup de graisse, et fort agiles. Ces plaines sont habitées par des Indiens nommés *baqueros* (vachers), ils sont robustes et belliqueux. Ils habitent, comme les Arabes de la Barbarie, dans des tentes de cuirs de vaches bien tannés, et qui les défendent de l'intempérie des saisons. Ils font porter leurs bagages par des chiens réunis en convois nombreux, et chargés de trois à quatre arrobes, vivent du produit de leurs troupeaux, font du pain avec la graisse qu'ils en retirent et se se nourrissent aussi de très-gros poissons que donnent les rivières, et

qui sont si abondants que dans une heure, et avec un seul hameçon, un seul soldat en pêchait au moins quatre arrobes. Il y a beaucoup de cerfs que les Espagnols ont appelés chevaux cerviers (1), à cause de leur grande taille ; ils ont les cornes très-longues, grosses et branchues. Pendant ce séjour l'adélantade s'occupa à convertir la province des Tiquas, Tequas et Emes. Il partit pour reconnaître la mer du Sud du côté de la Californie. Il s'était avancé à quarante lieues dans les villages de Çuni pour découvrir une saline dont on lui avait parlé. Les personnes qu'il y envoya lui dirent que si l'on avait pu enlever tout entier les pains de sel ils auraient eu une lieue de diamètre et cinq pieds d'épaisseur. Il apprit dans cet endroit que les Indiens de la forteresse d'Acoma avaient tué le mestre de camp don Juan de Zaldivar, son neveu, ainsi que deux capitaines et onze soldats. Il envoya pour

(1) L'auteur veut sans doute parler des élans.

les châtier, en qualité de lieutenant, Vicente de Zaldivar, et il lui ordonna de leur faire la guerre s'ils ne donnaient pas des réparations pour le crime qu'ils avaient commis. Les Indiens s'y refusèrent; il les attaqua à la tête de quatre-vingts soldats seulement, mais avec tant de bravoure, qu'il en tua un nombre considérable, et il en prit quinze cents. Il brûla la forteresse, et emmena six cents prisonniers, ce qui jeta la terreur dans le pays. Les Indiens étaient surtout épouvantés des armes à feu, qui les blessaient sans qu'ils vissent comment. Aussitôt après cette expédition il en donna avis au vice-roi par l'entremise du capitaine Gaspar Villagra, et le commissaire de Saint-François. Ils emmenèrent d'Acoma quatre-vingts jeunes filles, dont on fit des religieuses à Mexico. L'adélantade, en attendant du renfort pour pénétrer dans des provinces plus importantes, fit baptiser plus de neuf mille Indiens. Il envoya deux fois son mestre de camp pour découvrir la mer du Sud. Attaqué par les natu-

rels, il battit en retraite par les plus mauvais chemins pendant deux cents lieues, depuis le Rio del Tison. On a donné ce nom à ce fleuve, parce que les Indiens qui en habitent les bords portent un tison à la main pour échauffer leurs estomacs, qui sont faibles, car la plupart ne se nourrissent que d'herbes et de racines. Il parvint chez les Indiens nommés Cruzados. Ils sont beaux de figure, bien faits, ont de jolis yeux, des traits agréables, et au milieu de la tête des croix attachées avec les tresses de leurs cheveux. Ils en virent au pied d'une croix bleue plus de cinq cents assis, la tête penchée, et qui priaient dans un profond silence. Leurs arcs n'avaient point de cordes, leurs carquois étaient suspendus dans leurs cabanes. Les Espagnols mirent pied à terre, et adorèrent la croix au grand contentement des Indiens. Ils n'ont pas pu savoir comme l'adoration de la croix avait pénétrée dans ce pays. Il arriva des renforts de Mexico, mais comme on ne trouvait ni or ni argent dans le Nou-

veau-Mexique, les troupes se mutinèrent et voulurent retourner. L'adélantade punit les lâches qui osaient nourrir la pensée d'abandonner les drapeaux du roi. Il entra par l'Orient dans la province de Quivira, et il menaça de la peine de mort quiconque quitterait la ville. Il défendit à son lieutenant d'accorder des permissions pour en sortir. Il partit avec frère Francisco de Velasco, provincial de cette contrée, et don Cristoval d'Oñate son fils, qui, quoique jeune encore, donna de grandes espérances de valeur et de prudence pendant cette campagne, où il accompagna son père, avec le titre de lieutenant du gouverneur et du capitaine général, emplois dont il se montra bien digne. Le mestre de camp, Vicente de Zaldivar, faisait aussi partie de la suite de l'adélantade. Ils firent deux cents lieues dans des pâturages très-fertiles, arrosés par d'excellentes eaux; il y vit des arbres fruitiers, une immense multitude de vaches, des raisins sauvages, beaucoup de poissons

très-gras, que l'on tuait à coups de lance dans les rivières; et des vignes de quinze lieues de longueur. Étant arrivés à de grands villages, les soldats, effrayés, prièrent l'adélantade de choisir une autre route, étant trop peu de monde contre ces populations innombrables. Il consentit à leurs désirs; mais ils furent assaillis par tant d'Indiens, que la retraite devint difficile. Après avoir passé quatre mois dans cette expédition, et éprouvé des pertes, il ramena à son camp un grand nombre de blessés; il le trouva abandonné de ceux à qui il en avait confié la garde. Il les fit arrêter, et il partit avec trente hommes pour explorer la mer du Sud du côté de la Californie. Il donna à un excellent port le nom de la Conversion de Saint-Paul, car pour d'aussi grandes âmes le repos n'est que l'emploi de leurs talents. Les maux qu'il souffrit pendant huit mois que dura cette expédition furent extrêmes : non-seulement les chevaux ne mangèrent pas, tant le pays était stérile, mais il tomba une si grande quan-

tité de neiges, qu'ils étaient obligés de les saisir par la queue, et de les traîner ainsi par-dessus les montagnes que formait la neige. Enfin il retourna à son camp, et il fonda une ville avec le seul secours des Espagnols. Le vice-roi envoya un commissaire pour arrêter les déserteurs qui se rendaient à Mexico, et pour punir les insurgés ; mais cet officier, au contraire, intenta un procès à l'adélantade, et prit en témoignage ces mêmes déserteurs. Cette manière d'agir répréhensible attira au gouverneur de nombreux procès, et bien des déplaisirs après toutes les peines et les dépenses énormes qu'il avait supportées. La jalousie calomnia sa conduite courageuse, et elle ferma la porte aux justes récompenses qu'il avait si bien méritées : effet de l'envie, qui, comme nous le voyons chaque jour, s'attaque à ce qu'il y a de plus estimable ! Les jugements sages qui ont été portés sur les accusations d'excès, intentées par les déserteurs et autres, prouvent la vérité de ce que nous avançons. Les cloîtres

des plus grandes universités d'Espagne, les hommes les plus savants, les plus grands généraux de l'Europe, approuvent sa conduite, et le jugent digne de récompense, à la confusion et en dépit des calomniateurs. Il retourna à Mexico, et passa en Espagne pour se présenter au roi. Le vice-roi choisit un autre gouverneur, chargé seulement de conserver ce qui avait été conquis, et l'on éprouva le plus grand chagrin de voir que l'on renonçait à l'acquisition de provinces aussi vastes et aussi fertiles infectées de tant d'idolâtrie, quand on aurait pu les attirer à la lumière de l'Évangile et à l'obéissance du souverain pontife.

ENVOIS

D'OR ET D'ARGENT,

FAITS

PAR LES GOUVERNEURS ET VICE-ROIS DU MEXIQUE.

ETAT de l'or des mines, de l'or ordinaire, de l'argent raffiné et sans être raffiné, de l'or sans titre, en feuilles ou en bijoux, expédiés de la Nouvelle-Espagne à l'empereur notre maître, que Dieu veuille avoir appelé près de lui, et au roi notre seigneur, que Dieu protége, depuis la conquête de ce pays, jusqu'à l'année 1587, pendant l'administration des officiers qui l'ont gouverné jusqu'au marquis de Villa Manrrique, époque depuis laquelle on a envoyé du numéraire ; les pesos d'or de mine et d'or commun ainsi que les marcs d'argent fin, sont réduits en pesos d'or communs.

Années	Noms des gouverneurs.	Pesos.	Tomins.	Grains.
1522	Fernand Cortez	52,709	4	9
1523	Il n'y à pas eu d'envoi cette année-là			
1524	. . . .	99.264	5	8
1525	. . . . (1). . . .	30,987	»	»
1526	Alonzo d'Estrada (2). . . .	23.377	1	1
1527	. . . .	47,505	6	7
1528	. . . . (3). . . .	33,015	3	6
1529	L'audience royale. Il n'y a pas eu d'envoi.			

Années.	Noms des gouverneurs	Pesos.	Tomins.	Grains.
1530	. . . .	20,142	4	6
1531	. . . .	24,971	4	1
1532	. . . .	40,927	5	6
1533	. . . .	40,272	5	6
1534	. . . .	104,440	2	9
1535	. . . .	16,250		
1536	D. Antonio de Mendoza, vice-roi	32,500		
1537	. . . .	33,108	6	6
1538	Il n'y a pas eu d'envoi. . . .			
1539	. . . .	65,407	7	
1540	. . . .	132,996	1	
1541	. . . .	16,599	3	
1542	. . . .	113,239	11	
1543	. . . .	50,524	4	
1544	. . . .	164,136	3	5
1545	. . . .	26,483	4	7
1546	Il n'y a pas eu d'envoi. . .			
1547	. . . .	20,497	6	9
1548	. . . .	115,996	9	
1549	Il n'y a pas eu d'envoi. . . .			
1550	. . . .	236,344	3	4
1551	D. Luis de Velasco.	61,635	3	1
1552	Il n'y a pas eu d'envoi. . . .			
1553	. . . .	165,639	4	2
1554	. . . .	165,636	11	
1555	. . . .	207,198	4	2
1556	. . . . (4)	423,914	2	5
1557	. . . .	167,078	2	3
1558	. . . .	313,543	1	
1559	Il n'y a pas eu d'envoi. . . .			
1560	. . . .	268,702	5	2
1561	. . . .	252,937	4	2
1562	. . . .	284,857	5	
1563	. . . .	315,218	1	2
1564	. . . .	333,209	7	1
1565	L'audience royale.	424,409	1	
1566	. . . .	480,597	4	3
1567	Le marquis de Talces. . . .	517,394	4	1
1568	. . . .	931,464	2	
1569	L'audience royale	338,737	4	1
1570	D. Martin Enrriquez.	811,484	2	
1571	. . . .	704,373	4	8
1572	. . . .	684,052	2	
1573	. . . .	690,066	5	5
1574	. . . .	685,629	3	4
1575	. . . .	641,273	4	8

Années.	Noms des gouverneurs.	Pesos.	Tomins.	Grains.
1576	. . . .	934,391	4	11
1577	. . . .	1,111,202	5	9
1578	. . . .	937,002	3	10
1579	. . . .	835,304	7	
1580	. . . .	734,285	2	11
1581	Le comte de Coruna.	521,883	4	8
1582	. . . .	582,293	4	7
1583	. . . .	775,483	7	1
1584	L'audience royale	835,720	6	4
1585	L'archevêque.	880,474	7	7
1586	Le marq. de Villa Manrrique.	1,114,588	2	7
1587	. . . .	1,812,051	5	10

NOTES.

(1) Cet envoi, montant à 30,987 pesos d'or commun, se composait de 22,145 pesos d'or sans titre, de 838 pesos d'or en feuilles, en clochettes, en *cocumatles* ou en grains, et enfin de 590 pesos en plaques d'or.

(2) Il y avait dans cet envoi 5,542 pesos d'or sans titre, 16,069 pesos, 4 tomins d'or commun et 339 pesos d'or en bijoux.

(3) 11,558 pesos d'or sans titre faisaient partie de cet envoi.

(4) Cet envoi contenait 113 marcs 4 onces d'argent de bas aloi.

LISTE GÉNÉRALE
DES FLOTTES ET AZOGUES

QUI SONT ENTRÉS DANS LE PORT DE LA VERA-CRUZ DEPUIS LA CONQUÊTE JUSQU'A L'ANNÉE 1760.

			Années.
La flotte du général	don Francisco Lujan	arriva en	1581
—	don Alvarés Flores	—	1583
—	don Antonio Manrique	—	1584
—	don Diégo Alzega	—	1585
—	don Juan de Guzman	—	1586
—	don Francisco de Noboa	—	1587
—	don Martin Perez de Olazabal (1)	—	1589
—	don Luis Faxardo	—	1595
—	don Pédro Mendez (le marquis)	—	1596
—	don Pédro Melendez (le marquis)	—	1599
—	don Juan Gutierrez Garibay (2)	—	1600
—	don Pédro Escobar y Melgarejo	—	1601
—	don Juan Gutierrez Garibay	—	1602
—	don Alonzo Chaves Galindo	—	1603

		Années.
La flotte du général	don Juan Perez Portu arriva en	1604
—	don Juan Gutierrez Garibay (3) —	1605
—	don Lopez Diaz de Armendariz —	1606
—	le même Armendariz —	1609
—	don Juan Gutierrez Garibay arriva pour la quatrième fois —	1610
—	don Lopez Diaz Armendariz —	1611
—	don Antonio Oquendo —	1612
—	don Juan Gutierrez Garibay —	1612
—	don Juan Antonio de Oquendo —	1614
—	don Juan de la Cueba y Mendoza —	1616
—	don Martin Bellecilla —	1616
—	don Juan de la Cueba y Mendoza —	1617
—	don Juan de Cueba y Valdes —	1618
—	don Carlos Ibarra —	1619
—	don Lope de Hozes —	1620
—	don Juan de Benavides —	1621
—	don Fernando de Sousa —	1622
—	don Carlos Ibarra —	1623
—	don Juan de Benavides —	1624
—	don Gabriel de Chaves —	1625
—	don Lope de Hozes y Cordova —	1626
—	don Alonso de Muxica —	1627
—	don Geronimo Gomez de Sandoval —	1630
—	don Alonso Muxica —	1630
—	don Miguel Chazarreta —	1632
—	don Martin Bellecilla —	1633
—	don Lope de Hozes y Cordoba —	1635

La flotte de Bellecilla, et celle de don Juan de Veca y Bazan arrivèrent en 1636; le premier étant mort dans la traversée, le second prit le commandement.

La flotte du général	marquis de Cardena —	1637
—	don Martin de Orbea (4) —	1638

La flotte de Terre-Ferme commandée par le général don Carlos Ibarra, marquis de Carazena,

Années.

qui combattit sous la Havane contre les Hollandais, sans que ceux-ci pussent le prendre, vint hiverner dans ce port la même année, et fit voile pour l'Espagne au mois de juillet 1639; elle navigua de conserve avec celle de don Martin de Orbea, et arriva en (5) 1638

La flotte du général don Pédro de Ursua arriva en 1642

— don Pédro Giron entra avec des hourques chargées de mercure; elle était partie de Carthagène, et arriva le 24 août 1643

La flotte du général don Marino Carlos de Mencos arriva avec celle de *Barlevento*, commandée par le général don Pedro Veles Medrano le 17 juillet 1644
elles partirent le 15 avril 1645.

La flotte de Barlovent (6), commandée par le général don Juan d'Urena, arriva le 11 août, et partit le 13 septembre 1646

La flotte du général don Lorenzo de Cordova entra le 13 septembre 1646
et partit le 10 juin 1647.

La flotte du général don Pablo Parada entra le 20 septembre 1647
et partit le 25 mai 1648 (7).

La flotte du général don Juan Pujadas y Campoa arriva le 13 septembre 1648
et partit le 6 juin 1649.

La flotte du général don Pablo Fernandez de Contreras arriva le 10 mai 1649
et partit le 3 août 1650 (8).

Les galions chargés de mercure, commandés par don Francisco de Lederma, arrivèrent le 14 juillet 1651

La flotte du général don Luis Fernandez de Cordoba

Années.

entra le 18 septembre 1651
et partit le 17 avril 1652.

La flotte du général don Diégo de Portugal entra le 1er juillet 1653
et partit le 20 avril 1654 (9).

La flotte du général don Juan de Urbina entra le 27 septembre 1653
et partit de conserve avec la précédente.

La capitane de flotte de Carthagène, commandée par don Francisco d'Esquibel, arriva le 28 juin, et partit le 3 août (10) 1654

Les galions chargés de Mercure du général don Diégo Médina arrivèrent le 10 mai, et partirent le 25 juin 1655

Les galions chargés de mercure du général marquis de Monte Alègre entrèrent le 2 août, et partirent le 7 septembre 1655

La flotte du général don Diégo de Egues, et Beaumont, entra le 9 juin, et partit le 3 août (11) 1656

Les galions chargés de mercure du gouverneur don Diégo de Ibarra entrèrent le 7 août, et partirent le 15 septembre (12) 1658

La flotte du général don Adrian Pulido Pareja arriva le 28 juillet 1660
et partit le 16 mai 1661. Le général étant mort, elle fut commandée par l'amiral don Juan de Bicentelo (13).

La flotte du général don Nicolas de Cordova arriva le 12 septembre 1662
et partit le 13 juillet 1663 (14).

Les galions chargés de mercure, commandés par le gouverneur don Francisco Martinez de

	Années.
Granada, arrivèrent le 30 juillet, et partirent le 9 septembre (15)	1664
La flotte du général don Josef Centeno arriva le 8 septembre	1665
et partit le 8 mai 1666 (16).	
La flotte du général don Juan Domingo Echevarria, marquis de Villa-Rubia, entra le 17 septembre	1666
et partit le 16 mai 1667.	
La flotte du général comte de Villa Alcafa vint en	1666
L'armée navale de Barlevent, commandée par le général don Augustin de Odioste, qui portait le mercure, entra le 23 septembre	1667
et partit le 22 janvier 1668.	
La flotte du général don Henrique Henriquez de Guzman arriva en	1668
— don Josef Zenteno en	1670
— don Henrique Henriquez de Guzman arriva le 22 septembre	1671
et partit le 2 juin 1672.	
La flotte du général don Pédro Corbete arriva le 17 septembre	1673
et partit le 3 juillet 1674 (17).	
La flotte du général don Francisco Martinez le 13 septembre	1675
et partit le 23 juin 1676.	
Les azogues de l'amiral don Gabriel Cruz Alegri entrèrent avec le vaisseau amiral de Barlevent, commandé par l'amiral don Antonio de Astina, le 19 septembre	1677
et partirent le 19 septembre 1678.	
La flotte du général don Diégo de Cordova entra le 15 octobre	1678

Années.

avec les azogues qui partirent pour la rejoindre le 3 juillet.	
La flotte du général don Gaspar de Velasco entra le 15 septembre et partit le 4 août 1681 (18).	1680
La flotte du général don Diégo de Saldivar entra le 31 mai et partit le 31 août (18 *bis*).	1683
Les azogues de l'amiral don Francisco Navarro entrèrent le 28 juin et partirent le 18 avril 1685.	1684
Un galion de l'armée navale du roi, commandé par le capitaine Martin Garcia Suarez, entra, chargé de mercure, le 25 août et partit le 7 mai 1686.	1685
Les azogues de l'amiral royal don Francisco Navarro entrèrent le 15 septembre et passèrent deux saisons d'hiver (19).	1686
La flotte du général don Josef Hernandez de Santillan entra le 17 septembre et partit, le 29 juin 1688 avec les azogues de l'amiral royal don Francisco Navarro (20).	1687
Les azogues du gouverneur don Andres Tello de Guzman entrèrent le 14 septembre et partirent le 30 juillet 1689 (21).	1688
La flotte du général comte de Villarruvia entra le 2 et le 10 octobre et partit le 10 juillet 1690 (22).	1689
La flotte du général don Luis de Eques, comte de San Ramier, arriva le 15 octobre et partit le 14 juillet 1693.	1692
La flotte du général don Ignacio Barrios-Leal entra le 28 et le 29 septembre	1695

Années.

il mit à la voile le 4 août 1696 (23).

La flotte du général don Juan Gutierrez de Calzadilla
entra le 5 octobre 1696
et partit le 28 mai 1698 (24).

La flotte du général don Juan Bautista Mascarua arriva le 12 octobre 1698
et partit le 29 août 1700 (25).

Les hourques du général don Martin de Azanguren et
Zavala entrèrent le 16 novembre 1698
et partirent en 1699 (26).

La flotte du général don Manuel de Velasco et Texada
entra les 6 et 7 octobre 1699
elle partit le 11 juin 1702 (27).

Les hourques commandés par don Francisco Chacon
entrèrent en 1701
et partirent avec la flotte de Velasco.

Les hourques de l'amiral don Francisco Antonio Garrotte entrèrent avec les azogues en 1703
et partirent le 11 janvier 1704 (28).

La flotte du général don Diégo Fernandez de Santillan entra le 29 mai 1706
et partit le 10 mai 1708.

La flotte de son excellence l'amiral don Andrez de
Pez entra le 3 août 1708
et partit le 12 novembre 1709 (29).

La capitane des azogues et un navire marchand commandés par le capitaine de mer et
de guerre don Manuel Lopez Pintado, entrèrent le 28 juillet 1710
et échoua (30).

La capitane de Barlovent et deux navires marchands
commandés par son excellence le
duc de Linares, nommé vice-roi

	Années
de ce royaume, entrèrent le 12 octobre	1710
et partirent sous le commandement du général don Andrès Arriola le 29 février 1711.	
La flotte du général don Andrès Arriola arriva le 5 octobre	1712
et partit le 19 janvier 1713 (31).	
La flotte du général don Juan de Villa entra le 3 décembre	1713
et partit le 24 mai 1715 (32).	
La flotte du général don Manuel Lopez Pintado entra le 10 novembre	1715
et partit le 24 mai 1716.	
Les azogues du capitaine de mer et de guerre don Francisco Cornejo entrèrent le 4 juin	1716
et mirent à la voile le 29 août 1717 (33).	
La flotte commandée par le chef d'escadre don Antonio Serrano arriva le 9 octobre	1717
et partit le 8 mai 1718.	
La capitane des azogues et quatre vaisseaux de guerre, commandés par le capitaine don Francisco Cornejo, entrèrent le 6 juillet, et partirent pour la Havane le 3 et le 26 octobre	1719
Cornejo fut nommé commandant d'escadre (34).	
Les vaisseaux de guerre, commandés par les chefs d'escadre, don Balthasar Fernandez de Guebara et don Antonio Serrano, arrivèrent le 9 juillet, et partirent le 6 septembre	1720
La flotte du chef d'escadre don Fernando Chacon, composée de trois vaisseaux de guerre	

Années.

et de 16 du commerce, arriva le 26 octobre 1720
et partirent le 29 mai 1721 (35).

Les azogues, sous le commandement de son excellence le lieutenant général don Fernando Chocon Médina et Salgar, accompagnés de deux vaisseaux de guerre, entrèrent le 26 août 1722
et partirent le 8 avril 1723 (36).

La flotte du chef d'escadre don Antonio Serrano, composée de dix-huit navires, entra le 20 septembre 1723
et partit le 21 mai 1724 (37).

Les azogues de Guevara arrivèrent en 1724

La flotte du chef d'escadre don Antonio Serrano, composée de douze navires, arriva les 21 et 22 septembre 1725
et partit le 9 juin 1726 (38).

Les azogues du chef d'escadre don Rodrigo de Torres y Morales, comprenant quatre vaisseaux de guerre et un vaisseau marchand, entrèrent le 30 juillet 1728
et partirent le 30 octobre 1729.

La flotte de son excellence le lieutenant général marquis de Mart, composée de vingt navires, entre les 22, 23, 24, 27 et 28 octobre 1729
Sur ces vingt vaisseaux, dix partirent pour l'Espagne le 3 mai 1730.

Les azogues du chef d'escadre don Rodrigo de Torres y Morales, qui étaient deux vaisseaux de guerre, arrivèrent le 6 novembre 1730
et partirent le 24 février 1731.

Les azogues, commandés par le chef d'escadre don Ga-

Années.

briel Perez de Alderete, qui étaient quatre vaisseaux de guerre, entrèrent le 7 janvier, et partirent le 5 mai (39) 1732

La flotte du chef d'escadre don Rodrigo de Torres y Morales, composée de quatre vaisseaux de guerre et de seize navires marchands, entra les 24, 25, 26 et 28 octobre 1732
et partit le 25 mai 1733 (40).

Les azogues, sous le commandement du capitaine de vaisseau, comte de Bena y Mazeran, arrivèrent le 6 janvier, et partirent le 5 mai 1734
Elle était composée de trois navires, savoir: la capitane *le Saint-Antoine*, l'amiral *le Saint-François*, la patache *la Nymphe américaine*.

Le 12 mai 1735, les vaisseaux du roi qui suivent, commandés par don Benito Antonio Espinola, partirent pour l'Espagne, savoir : le *Saint-Joseph*, *la Notre-Dame de Guadeloupe*, la *Nouvelle-Espagne*, navire nouvellement construit à Guazaqualcos, était la capitane, enfin le *Saint-Jérôme*, qui portait aussi le nom de *Retiro*, et qui faisait partie de la flotte de Barlovent. 1735

La flotte de son excellence le lieutenant général don Manuel Lopez Pintado, composée de quatre vaisseaux de guerre et de onze navires marchands, arriva les 18, 19, 21, 22 et 24 février, et les 2 et 5 mars 1736
Elle était partie de Cadix le 22 novembre 1735, et elle ne retourna

Années.

dans ce port que du 9 au 10 mai 1737 (41).

Les navires du Roi le *Saint Jérôme*, autrement le *Retiro*, *Notre-Dame del Pilar* appelé aussi le *Lanfranco*, partirent pour l'Espagne sous le commandement du capitaine de navire, don Ignazio Dautebil, commandant de la flotte royale de Barlovent, le 18 juin 1736

Le premier de ces bâtiments avait à bord les deniers royaux, et des marchandises appartenant à des particuliers; le second, qui n'était chargé que de marchandises, était considéré comme vaisseau marchand (42).

Les azogues commandés par le chef d'escadre don Andrès Rexio, comprenant deux vaisseaux de guerre et un navire marchand, arrivèrent les 19 et 23 décembre 1736

et partirent de conserve avec la flotte de Pintado le 10 mai 1737.

Les azogues sous les ordres du capitaine de frégate don Daniel Huoni qui étaient deux vaisseaux de guerre, nommés le *Grand-Léon* et le *Lanfranco*, entrèrent le 15 mars (42) 1738

Ils avaient été frétés comme vaisseaux marchands par don Juan Ramirez Ortuno, et partirent le 2 février 1739 avec l'escadre de don Josef Pizarro, composée de quatre vaisseaux de guerre qui étaient partis de la Havane pour escorter ces azogues. Ces derniers bâtiments entrèrent les 28, 29 et 30 décem-

Années.

bre 1738, le jour même de leur départ ils furent assaillis par le vent du nord, qui fit échouer le *Lanfranco*. Deux navires de l'escadre, nommés l'*Espérance* et l'*Incendie*, eurent leurs câbles coupés par la quille du *Lanfranco*, qui donna à la côte. Le 12 février, le *Saint-Jean* et la *Castille* arrivèrent dans ce port, et tous partirent ensemble le 19 avril de la même année ; la Castille remplaça le *Lanfranco* (44).

La guerre avec l'Angleterre fit suspendre le départ des flottes et des azogues pour ce royaume ; il commença à arriver des vaisseaux marchands sous pavillons neutres ou espagnols, le premier jeta l'ancre le 3 juin 1740. Les arrivages continuèrent jusqu'au 19 mars 1756. Pendant cette suspension de quinze années, neuf mois et seize jours, il arriva cent soixante-quatre transports, sans compter vingt-quatre avisos, savoir : quarante-cinq sous pavillon neutre, dont quarante français, trois hollandais, un impérial, un portugais, et plus, cent dix-neuf Espagnols (45).

La flotte du chef d'escadre don Joachin Villena, composée de deux vaisseaux de guerre et de dix navires marchands, jeta l'ancre les 10, 12 et 13 mai 1757
elle repartit le 2 mai 1758 (46, 47).

La flotte de son excellence le lieutenant général don Carlos Reggio, composée de deux navires de guerre, nommés l'Espagne et le Dragon, et de douze navires du

Années.

commerce, partit de Cadix le 29 juin 1760, entra à la Vera-Cruz les 5 et 7 septembre 1760

Elle fit voile pour l'Espagne le 3 mai 1761, et arriva à Cadix le 7 septembre (47).

La flotte du général don Augustin de Idiaguez composée de deux vaisseaux de guerre.......
....

Nota. J'ai fait copier cette liste sur une autre qui est en possession d'Antonio d'Enriquez, juge au tribunal maritime de Cadix, autrefois de Séville. Les deux derniers articles paraissent avoir été ajoutés par don Antonio, ils sont de sa main, ainsi que les notes. Je crois certainement que tout le reste est de quelqu'un qui écrivait à la Vera-Cruz.

NOTES.

(1) Depuis l'année 1590 jusqu'en 1694 il régna en Espagne une peste nommée del Moquillo, qui empêcha d'expédier des flottes.

(2) L'an 1589 on commença la fondation du môle de la Nouvelle-Vera-Cruz, et les anciennes maisons royales y furent transportées.

(3) En 1600 on construisit à la Nouvelle-Vera-Cruz, un ermitage en planches, aux frais d'une négresse et sous l'invocation de saint Sébastien, qui fut reconnu comme patron de cette ville en 1618. C'est dans cette chapelle qu'on dit la première messe.

(4) En 1638, don Juan de Palafox, évêque de Puebla, fut promu à la vice-royauté.

(5) Cette flotte amena le comte de Salvatierra, nommé vice-roi (je crois que l'auteur veut parler de la flotte d'Oxbea arrivée en 1638).

(6) C'est-à-dire du dessus du vent : probablement la flotte de station aux Antilles.

(7) Le 22 octobre 1647, l'archevêque du Yucatan arriva en qualité de vice-roi, et mourut le 11 septembre 1649; ses fonctions furent remplies par le conseil royal.

(8) Son excellence le comte d'Alba de Liste arriva sur cette flotte en qualité de vice-roi.

(9) Cette flotte amena le vice-roi, duc d'Alburguegue(*sic*), le comte d'Alva de Liste passa au Pérou.

(10) Cette capitane avait à bord un visiteur du saint-office.

(11) Les Anglais brûlèrent cette flotte à Santa-Cruz de Ténériffe.

(12) Ces galions partirent pour Santanter.

(13) Son excellence le comte de Banos arriva à bord de cette flotte; le duc d'Alburguegue retourna en Espagne.

(14) En 1664 l'évêque de la Puebla de los Angeles fut nommé vice-roi.

(15) Ces galions amenèrent en qualité de vice-roi son excellence le marquis de Mancera.

(16) Son excellence le comte de Banos retourna en Espagne sur cette flotte.

(17) Cette flotte amena comme vice-roi le duc de Verraquas, qui mourut aussitôt son arrivée à Mexico. Il fut remplacé par l'évêque don Francisco Payo de Rivera; le marquis de Mancera retourna en Espagne à bord de cette flotte.

(18) Cette flotte avait à bord le vice-roi marquis de la Laguna : don Francisco Payo retourna en Espagne.

(18 *bis*) Le 18 mai 1583 cette ville fut surprise par les pirates Lorencillo Agramont et Banhozzi, qui commandaient treize vaisseaux montés par douze cents hommes.

(19) A bord de ces azogues était son excellence le vice-roi, don Melchior Portocarrera, comte de la Moncloa.

(20) Son excellence le comte de la Laguna retourna en Espagne à bord de cette flotte.

(21) Ces azogues amenèrent en qualité de vice-roi son excellence le comte de Galvez ; le comte de la Moncloa passa au Pérou.

(22) L'an 1696, le 18 février l'évêque de Mechoan arriva en qualité de vice-roi.

(23) Le comte de Galvez partit pour l'Espagne à bord de cette flotte, et mourut pendant la traversée.

(24) Son excellence le comte de Montezume arriva sur cette flotte, son excellence le comte de Canete passa au Pérou, et mourut avant de prendre possession.

(25) La patache amirale faisait partie de cette flotte ; elle ne portait que quinze cents quintaux de mercure sans autre marchandise. Lorsqu'elle retourna en Espagne elle avait à bord la comtesse de Canete.

(26) Il régna à bord de ces hourques une épidémie dite vomissement noir.

(27) Le vomissement noir sévit avec beaucoup de violence sur cette flotte ; elle ramena en Espagne le comte de Montezume.

(28) L'an 1702 son excellence le vice-roi, duc d'Alburguegne, arriva à bord d'un navire français.

(29) Excepté la capitane et deux navires marchands espagnols, tous les autres bâtiments de cette flotte étaient français.

(30) Le duc de Linarez arriva sur cette flotte en qualité de gouverneur.

(31) Le duc d'Alburguegue retourna en Espagne sur cette flotte.

(32) Cette flotte fit naufrage dans le canal de Bahama, et le général se noya.

(33) Son excellence le marquis de Valero, nommé vice-roi, arriva sur cette flotte.

(34) La capitane, et l'amiral de ces azogues, firent naufrage sur les côtes de Campêche. Don Josef Campillo qui était à bord en qualité de commissaire, peignit parfaitement ce naufrage.

(35) Son excellence le prince de Santo-Bono, vice-roi du Pérou, retourna en Espagne à bord de cette flotte.

(36) Son excellence le marquis de Casafuerte, nommé vice-roi, arriva sûr ces azogues.

(37) Cette flotte ramena en Espagne le marquis de Valero.

(38) La capitane de la flotte nommée la *Sainte-Bone*, autrement le *Campi*, fut brisée au moment de jeter la sonde ; l'amiral se sauva sur une planche ainsi

que beaucoup d'autres marins. Plus de quatre cents hommes périrent dans l'incendie.

39 Au moment où ces vaisseaux entrèrent dans le port, la *Conception* fut assaillie par le vent du nord et périt : plus de cinq cents hommes et deux femmes moururent.

40 Cette flotte fit naufrage dans le canal de Bahama : les vaisseaux de commerce échappèrent seuls à ce désastre, c'étaient *le Munguia*, *le Chaves*, le *Charanguero* et un nouveau bâtiment de guerre qui se réfugia à la Havane et débarqua sans [illegible] comme avaient fait les autres. Il y eut beaucoup de monde de noyé, et l'on perdit des sommes considérables appartenant à des particuliers ou faisant partie des revenus du roi.

41 Le vaisseau de sa majesté la *Sainte-Rose*, armé en patache, et qui faisait partie de cette flotte fit naufrage, mais personne ne périt.

42 Son excellence le marquis del Castel Fuerte, ancien vice-roi du Pérou, retourna en Espagne sur un de ces vaisseaux.

43 L'*Incendie* naufragea le 2 février 1739, le même jour le *Lanfranco* échoua sans qu'on pût le sauver.

44 Le 30 juin 1740, à huit heures et demie du soir, son excellence le duc de la Conquista, vice-roi de ce royaume, arriva à bord d'une balandre après avoir échappé aux Anglais qui avaient pris un vaisseau hollandais sur lequel il voyageait. Il mourut le 22 août 1741 : l'audience royale prit le gouvernement.

45 Le 5 octobre 1742, le comte de Fuenclara, grand d'Espagne, arriva en qualité de vice-roi, il repartit le 2 septembre 1746.

46 Le 6 juin 1746 son excellence le comte Francisco Guemes Orcasitas, gouverneur et capitaine général de la Havane, nommé en 1750 par sa majesté comte de Revilla Gigedo et son gentilhomme de la chambre avec émoluments, arriva dans ce port venant de la Havane, il partit pour l'Espagne le 9 avril 1756.

47 Son excellence don Augustin Ahumada et Villalon, marquis de las Amarillas arriva en qualité de vice-roi, le 30 septembre 1755.

48 Son excellence le marquis de Cruillas arriva à bord de la flotte de Reggio.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.